

LE VOYAGE D'ALPHONSE DAUDET EN ALGÉRIE

(1861-1862) (1)

Le 21 décembre 1861, débarquait du *Zouave*, paquebot de la Compagnie L. Arnaud, Touache et C^{ie}, qui assurait alors, avec la Compagnie Impériale, les services maritimes entre la France et l'Algérie, un jeune poète de 21 ans, déjà riche de talent et d'esprit, qui venait « calfater au bon soleil d'Afrique ses poumons un peu délabrés ». Son arrivée ne fit pas de bruit. Nulle annonce officielle. Seule la liste des passagers du *Zouave*, publiée par l'*Akhbar* du 22 décembre, mentionne pour la postérité curieuse le nom de Daudet, « attaché de cabinet » ; encore une coquille typographique en défigure-t-elle l'orthographe.

I. — Alphonse Daudet avant l'arrivée à Alger

Alphonse Daudet n'est déjà plus tout à fait un inconnu à cette date. Après une « entrée de vie navrante », une adolescence « racornie », dans la mélancolie des brouillards de Lyon, après les « basses humiliations du pauvre » subies dans le « bagne d'Alais », où il avait exercé dès l'âge de 16 ans « l'horrible métier de pion », étaient venues

(1) Dans un « Essai sur les sources et les procédés d'imitation d'A. Daudet », publié sous le titre : *L'Algérie d'Alphonse Daudet* (Genève, éditions Sonor, 1922), M. L. Degoumois, docteur ès lettres, prétend, non sans exagération, que la plupart des descriptions de l'Algérie, contenues dans les *Lettres de mon moulin*, *Tartarin de Tarascon*, les *Contes du Lundi*, sont imitées de Fromentin : *Une année dans le Sahel* et *Un Été dans le Sahara* ou de Feydeau : *Alger*. — On a pensé qu'il serait intéressant de dégager au contraire la part d'observation personnelle que recèlent les tableaux africains de Daudet et l'on s'est efforcé de reconstituer en cette étude le voyage du jeune écrivain en Algérie, en confrontant ses souvenirs avec la réalité.

les années de misère et de lutte courageuse de son « noviciat littéraire », dans sa « mansarde de jeunesse », au 5^e étage de la rue de Tournon ; l'hiver, il y écrivait, sans feu, « les jambes enveloppées d'une couverture de voyage », sur une table en bois blanc, son premier volume de vers ; puis il avait eu la chance de rencontrer en 1858 un éditeur parisien complaisant, Tardieu, pour éditer ses *Amoureuses* (1). Il avait vu « le papier sortir tout humide de la presse avec ses pensées imprimées dessus », il avait tenu entre ses mains ferventes « ce premier exemplaire qu'on ouvre en tremblant du bout des doigts » (2).

A 18 ans, il jouissait d'une petite notoriété parmi la jeunesse littéraire de l'Empire. Quelques journaux « avaient parlé de ses rimes ». « *L'Officiel* avait imprimé son nom ». A la vérité ce premier volume de poésies, « sous couverture rose », était d'un romantisme un peu facile, d'un sentimentalisme assez artificiel. Pourtant un grain de fantaisie et d'esprit, quelques jolis vers le sauvaient de la banalité. Ainsi, devenu poète, Daudet se vit inviter comme tel dans quelques salons fréquentés des gens de lettres. Après avoir contemplé timidement du péristyle de l'Odéon les célébrités littéraires qui s'y donnaient rendez-vous, il les coudoya aux soirées de la comédienne Augustine Brohan, alors en pleine vogue, aux mardis de M^{me} Ancelot (3), où fréquentaient le professeur Patin, le fabuliste Viennet, l'avocat Lachaud, le normalien Emmanuel des Essarts, le secrétaire de Sainte-Beuve, Octave Lacroix, où trônait, « singulier et suranné », A. de Vigny, le dieu et l'oracle du lieu. Le jeune poète promena son premier habit deux hivers de suite aux quatre coins du Paris bourgeois, au milieu « de jolies femmes, de professeurs et d'avocats, de gens doctes et de poè-

(1) *Trente ans de Paris*, passim.

(2) *Le Petit Chose*, éd. Fayard, p. 172.

(3) Mme Ancelot et son mari, rappelons-le, avaient fait partie du premier Cénacle romantique.

tes », dans les « Parnasses de carton » du temps, du salon de M^{me} Waldor, au petit cénacle de la comtesse de Chodsko, et au « salon vert » de l'Arsenal, où flottait encore un vague parfum de romantisme ; il y lia connaissance avec H. de Bornier. Il y disait ses vers ; il écoutait les oracles de la littérature et de la critique ; il figurait dans les « charades » à la mode. Il se faisait une réputation d'homme d'esprit, qu'il justifiait en écrivant, avec ce mélange d'observation, d'ironie, de réalisme tempéré de sensibilité, qui fera le charme des *Lettres de mon moulin* et des *Contes du Lundi*, un conte en vers, *La Double Conversion*, publié en 1861, et quelques dialogues versifiés d'une aimable fantaisie. Il recevait d'Henri Monnier, « comédien, écrivain, dessinateur » réputé, une flatteuse proposition de collaboration poétique, « premier rêve de gloire » (1).

En 1859, le *Figaro* lui ouvrait ses portes, le *Figaro* de Villemessant, l'un des quotidiens les plus vivants de l'Empire. Il y débutait avec quelques chroniques en vers, en attendant des ouvrages plus importants. Dans cette salle de rédaction que traversait « le tout Paris illustre ou obscur qui tient une plume », le jeune écrivain se trouvait au centre des échos de toute sorte de la politique et de la littérature et il en pouvait faire son profit. Il entendait parler avec une liberté mêlée de respect de ce duc de Morny, président du Corps Législatif, « génie protecteur, Dieu lare » du *Figaro*, dont la souveraine faveur permettait à Villemessant « mille frasques » à l'endroit du pouvoir, à l'endroit du duc lui-même, qui pardonnait toujours et qui avait assez d'esprit pour préférer les libres critiques de Rochefort aux adulations de la flatterie (2). Daudet entra, de par la vertu de ses relations nouvelles et de son jeune talent, dans l'entourage du « vice-empereur », comme on l'appelait. Il devenait attaché de cabi-

(1) *Trente ans de Paris*, passim.

(2) *Trente ans de Paris*, Villemessant.

net de Son Excellence, fonction qui lui laissait tout loisir de rimer et d'écrire (1), notamment, au cours de l'automne 1861, une pièce en un acte, la *Dernière Idole*, en collaboration avec Ernest L'Epine, chef de cabinet du duc de Morny.

Cette sinécure, outre qu'elle lui assurait quelques subsides, lui donnait licence de pénétrer dans les coulisses de la politique. Tout poète qu'il fût, il n'était pas sans s'y intéresser. Dès son arrivée à Paris, il avait entendu Constant Thérion « affirmer dans tous les débits de prunes du quartier sa foi monarchique avec une voix persuadante et chaude ». A l'Hôtel du Sénat il avait rencontré un jeune étudiant plein de fougue et d'ardente conviction, qui essayait sur les auditoires des cafés, ou devant « la bruyante couvée qui nichait à l'hôtel », les effets d'une voix sonore et d'une éloquence républicaine. Gambetta en effet groupait déjà autour de lui toute une élite en attente de l'avenir et de la fortune (2). On y critiquait librement le régime et ces discussions « autour d'un bock, dans la

(1) Ernest Daudet raconte en ces termes, dans une conférence sur *La jeunesse de A. Daudet*, prononcée le 16 février 1912, à la Société des Conférences, la manière dont son frère entra en relations avec le duc : « Dans un salon, le hasard mit mon frère sur son chemin. Il l'entendit réciter des vers et charmé par le talent et la distinction de ce jeune homme, le sachant pauvre, il lui offrit spontanément un emploi de secrétaire dans les bureaux de la présidence, ce qui lui permettrait de travailler sans avoir à se préoccuper de ses besoins matériels ». Les fonctions de Daudet n'étaient ni absorbantes, ni assujettissantes, s'il faut l'en croire : « J'ai été à l'âge de 20 ans, déclare-t-il dans la préface du *Nabab*, attaché au cabinet d'un haut fonctionnaire. Et mes amis de ce temps-là savent quel grave personnage politique je faisais. L'administration elle aussi a dû garder un singulier souvenir de ce fantastique employé à crinière mérovingienne, toujours le dernier venu au bureau, le premier parti, et ne montant chez le duc que pour lui demander des congés. Avec cela, d'un naturel indépendant, les mains nettes de toute cantate ».

(2) Parmi ces jeunes, Ernest Daudet, dans la conférence précitée, indique Adrien Hébrard, Amédée Rolland, Jean du Boys, Bataille, Louis Bouilhet, Castagnary, Jules Claretie.

fumée des pipes, tenaient en éveil cette France qu'on croyait définitivement chloroformisée ». Un peu plus tard, « au lendemain d'un article au *Figaro*, quand déjà lui souriait la fortune », Daudet avait eu le bonheur de réunir « devant la nappe cirée de la table d'hôte » de son hôtel Gambetta et Rochefort, alors simple employé de bureau. Entre un pamphlet audacieux de Rochefort ou quelque diatribe enflammée de Gambetta, l'attaché de cabinet entraît au Corps Législatif : il y entendait les propos d'E. Ollivier ou de l'un des cinq députés qui seuls alors « bravaient l'empire » ; et il contemplait, « en face, renversé dans le fauteuil présidentiel », son patron, le duc de Morny qui, « l'air endormi et las, de son œil froid de connaisseur d'hommes, les guettait » (1).

Cependant, du café Voltaire ou du café Procope où s'échauffaient les enthousiasmes républicains du quartier, Daudet montait volontiers à la brasserie des Martyrs. Il y retrouvait « ce monde aux mœurs étranges, au langage spécial, qui tint grande place dans le Paris de l'Empire, ces irréguliers de l'art, révoltés de la philosophie et des lettres, fantaisistes de toutes les fantaisies, insolemment campés en face du Louvre et de l'Institut, que Mürger a célébrés sous le nom de Bohême ». Autre aspect non moins vivant et original de la jeunesse parisienne que ce milieu de la brasserie des Martyrs où règne Mürger alors décoré et célèbre. Daudet en a peint dans *Trente ans de Paris* tout le pittoresque bariolage. On y rencontrait Baudelaire à côté de Champfleury « le père du réalisme » ; le musicien Reyer (2) y coudoyait des chansonniers comme Dupont et Mathieu, des dessinateurs comme Constantin Guys ou Alexis Leclerc ; Castagnary y exaltait le peintre

(1) *Souvenirs d'un homme de lettres*, passim.

(2) Ernest Reyer séjourna lui aussi à Alger de décembre 1839 à septembre 1848. Il y collabora, comme critique musical, au *Brûlot de la Méditerranée* et y composa une messe en musique exécutée à la cathédrale d'Alger le 28 novembre 1847.

Courbet ou y déclamait des vers de Victor Hugo. Malgré l'affluence des talents médiocres, le vide et l'animation factice du milieu, les « heures maussades et perdues » de ces réunions, la brasserie n'en représentait pas moins « une puissance en littérature » : Elle « rendait des arrêts, on était célèbre par elle et, dans le grand silence de l'Empire, Paris se retournait au bruit que faisaient là tous les soirs quatre-vingts ou cent bons garçons » (1), dont certains connaissaient déjà la notoriété, dont d'autres n'allaient pas tarder à l'acquérir. Daudet était du nombre et l'on conçoit l'effet que devait produire sur « sa naïve et provinciale jeunesse » ces cafés d'auteurs, d'artistes, d'hommes politiques en herbe, où sa jeune ambition et son talent neuf se rencontraient avec ce que la littérature ou la politique comptait de plus véhément et de plus révolutionnaire. Il y vécut dans « une belle fièvre d'art et un perpétuel enthousiasme ».

II. — Les raisons du voyage de Daudet en Algérie

Tel était donc le jeune écrivain qui débarquait du *Zouave* sur le quai d'Alger le 21 décembre 1861. Nous pouvons l'imaginer avec ses impatiences de débutant en passe de conquérir la gloire, ses vingt ans qui sonnaient « dans sa tête un joyeux carillon », son enthousiasme non exempt d'ironie, sa fantaisie de poète un tantinet romanesque (2); avec cela un certain besoin d'aventures, qui caractérisait alors « l'endiablé tzigane » qu'il était et qu'avait développé encore la fréquentation de la Bohème littéraire (3). Il apportait avec lui en Afrique « la cage

(1) *Trente ans de Paris : La fin d'un pître.*

(2) « Fantaisiste comme je l'étais à vingt ans », avoue-t-il dans *Trente ans de Paris* (éd. Fayard, p. 94).

(3) Il souligne dans le *Petit Chose* cette « effervescence de tempérament méridional et d'imagination trop comprimée, prête à toutes les folies », ce besoin « d'élargissement de tout son être » qui contribuent à déterminer l'esprit d'aventure.

peinte en bleu couleur d'illusion et le perroquet vert couleur d'espérance » (1), que le Petit Chose était « condamné à traîner toute sa vie ». Mais cette fantaisie romanesque se doublait déjà d'une faculté naturelle d'observation et d'une mémoire précise des impressions reçues, qui lui permettaient de retrouver, à des années de distance, « des sensations à remplir des tas de livres et toutes d'une intensité de rêve ». Et si au début de son arrivée à Paris « ses yeux n'étaient pas encore débrouillés, s'il était plus occupé de vivre que d'observer » (2), quelle rapide maturité n'avait-il pas dû acquérir en ces années passées au milieu de la jeunesse littéraire et politique, dans la fermentation des idées, parmi l'éclosion des talents ? Ne déclare-t-il pas d'ailleurs dans *Trente ans de Paris*, à propos de l'*Histoire du Petit Chose*, que, dès l'âge de dix ans, « il était déjà tourmenté du désir de sortir de lui-même, de s'incarner en d'autres êtres dans une manie commençante d'observation, d'annotation humaine » ? N'avait-il pas à quinze ans composé pour la *Gazette de Lyon* un roman : *Léo et Christiane Fleury*, qui, au dire de son frère, « s'il avait été publié, n'aurait pas déparé la collection de ses œuvres » ? (3). Ne s'est-il pas représenté, dans le personnage de Paul de Géry du *Nabab*, devenant spontanément observateur, pour avoir « promené son premier habit noir et son adolescence à travers les réceptions de tous les mondes ? » (4). N'avait-il pas enfin le désir, dès 1860, d'écrire un roman d'observation contemporaine, comme en témoignent deux passages de sa correspondance :

(1) « J'ai dans le cœur un oiseau bleu », confesse-t-il dans les *Amoureuses*.

(2) *Trente ans de Paris*.

(3) E. Daudet, *Mon frère et moi*, p. 145.

(4) « La soirée était donc un début pour ce provincial, que son ignorance même et sa souplesse méridionale firent du premier coup observateur », dit-il, dans le même passage, de P. de Géry. (*Nabab*, éd. Fayard, p. 51).

« Oh ! quand je serai un peu plus mûr, écrit-il à son frère en 1860, comme je m'en payerai un roman ! Comme c'est la grande et belle forme du 19^e siècle ! C'est bien plus noble et plus élevé que l'histoire ! L'histoire d'une âme semblable à la mienne me touche bien autrement que l'histoire des Assyriens ou des Chaldéens ! Seulement il faut être si fort ! Heureusement on arrive en piochant ».

Or voici comment, à la même date, il apprenait à « piocher » à l'un de ses amis qui débutait dans le roman :

« Inspire-toi bien de ton paysage ; qu'il soit en rapport avec les acteurs. Ne fais pas par avance le portrait de tes gars ; fais-les connaître peu à peu et à propos. Qu'ils agissent d'abord... Et pendant ce temps-là, choisis ton moment pour nous dire comment ils ont le nez et les yeux » (1).

Paysages, milieux, gestes, physique, allure des personnages, voilà donc déjà ce qui l'intéresse, voilà sans doute ce qu'il désire aller observer de ses yeux dans un pays neuf comme l'Algérie.

Il est vrai que l'état de sa santé lui faisait aussi une nécessité de s'y rendre. Paris n'avait pas été favorable au jeune méridional : « Il toussait et s'affaiblissait ». Les années de lutte, d'ambition inquiète, de griserie littéraire, avaient usé ses forces. Et il se peut que le souci de les rétablir ait été pour beaucoup dans ce départ brusque de Paris pour l'Afrique du Nord (2). Mais un séjour dans le Midi familial, comme il en fit plusieurs par la suite en des circonstances analogues, eût suffi à lui procurer le réconfort dont il avait besoin (3). En réalité d'autres raisons le

(1) Cité par E. Daudet dans sa conférence sur *La jeunesse d'A. Daudet*.

(2) « Ma santé fort compromise par cinq ans de noviciat littéraire, m'avait obligé à quitter brusquement Paris... Dans une crise de santé assez sérieuse, un séjour de quelques mois en Algérie m'avait fait le plus grand bien ». *Trente ans de Paris*. (Première pièce, et Jack).

(3) C'est ainsi qu'il composa le *Petit Chose* entre Beaucaire et Nîmes, « dans un grand logis de campagne »... Que de fois, dit-il en-

poussèrent vers l'Afrique, qu'il n'est pas impossible de démêler.

Le romanesque besoin d'aventures du « tzigane », qu'il signale en lui à cette époque, s'accordait avec l'engouement contemporain pour les chasses africaines, mises à la mode par les récits de J. Gérard et de Bombonnel. Non seulement leurs exploits étaient célébrés dans les journaux d'Algérie et de France et jusque dans la *Revue des Deux Mondes*, mais la *Chasse au lion*, le *Tueur de Lions*, Bombonnel le *Tueur de Panthères*, parus en 1854, 1855, 1860, étaient plusieurs fois réédités ; les illustrations de Gustave Doré ajoutaient au succès de la *Chasse au Lion* ; le vaudeville portait à la scène le *Tueur de Lions* ; le romancier Paul Féval publiait en 1854 un *Tueur de tigres*. A la fin de 1861, J. Gérard formait le projet de fonder « une société internationale africaine » dans le but de « faciliter l'exploration de l'Algérie aux amateurs de chasse ». Une des conditions imposées à la société était de capturer un grand nombre d'animaux vivants pour en peupler les jardins des plantes : « De grandes cages étaient construites à cet effet sous la direction de J. Gérard ». Les journaux de la métropole et de la colonie donnèrent toute la publicité désirable à cet original dessein (1). Les esprits romantiques s'éprenaient des récits de ces chasses merveilleuses : les émotions de l'affût, le prestige du danger couru, de l'énergie dépensée, évoquaient aux imaginations une sorte d'héroïsme renouvelé de l'antique, où se retrouvait l'occasion, si rare en pleine civilisation, de mesurer la force humaine aux prises avec celle des grands fauves :

« La vie du chasseur, écrivait dans la *Revue des Deux Mondes* en 1853 le général Daumas, est toute l'existence de l'Afrique.

core, je suis venu l'hiver me reprendre à la nature, me guérir de Paris et de ses fièvres, aux saines émanations de nos petites collines provençales » (*Trente ans de Paris, Petit Chose, Lettres de mon moulin*).

(1) Cf. notamment l'*Akhbar* du 13 février 1862.

C'est la vie du péril, de l'aventure, des courses infatigables dans le désert, des audacieuses excursions à travers la montagne et les bois. La terre africaine est comme un dernier refuge où l'héroïsme individuel, plus inutile chaque jour en Europe, poursuit ses glorieux ébats » (1).

Combien attirante devait être cette exaltation des instincts sauvages et primitifs pour la jeunesse de Daudet, pour « ce goût de désert et de sauvagerie » qu'il découvrait en lui « depuis l'enfance », sans pouvoir définir « d'où il lui était venu » ! Cet instinct secret le sollicitait à parcourir l'Afrique du Nord, patrie des grands fauves, terre encore assez peu connue pour se prêter à « la vie de péril et d'aventure », aux « audacieuses excursions à travers la montagne et les bois ».

D'ailleurs il n'entreprenait pas seul cette randonnée, qui se promettait pittoresque. Dans *Trente ans de Paris*, Daudet relate comment « Tartarin et lui » partirent de Nîmes, « armés jusqu'aux dents et coiffés de la chéchia », un beau jour de novembre 1861, pour « chasser le lion en Algérie ». Mistral précisa plus tard que Tartarin n'était autre qu'un cousin de Daudet, originaire de Nîmes, du nom de Reynaud, qui, « ayant voyagé chez les « Teurs », ne parlait que de ses chasses au lion ». Effectivement sur la liste de passagers précitée, publiée par l'*Akhbar*, on retrouve, tant à l'aller qu'au retour, accolé au nom de Daudet, celui de Reynaud, « propriétaire ». Et ce détail non seulement confirme l'allégation de Mistral mais démontre que Reynaud accompagna son cousin tout au cours de son voyage, étant parti avec lui et revenu avec lui. Fieffé original que ce parent ! N'ayant pas subi, comme Daudet, le contact des cercles littéraires parisiens, il gardait intactes sa naïveté provinciale et son imagination méridionale. Dans sa conférence de 1912 sur *La*

(1) Daumas, *La chasse en Afrique*, *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mars 1853.

Jeunesse d'Alphonse Daudet, Ernest Daudet déclare que « le vrai Tartarin, s'il vivait encore, serait nonagénaire ». Il devait donc en 1861 approcher de la quarantaine. Mais il n'en gardait pas moins une propension juvénile aux équipées romanesques :

« Marié trop jeune, sans rien connaître de la vie, dit de lui E. Daudet, il n'avait pas trouvé le bonheur dans le mariage... C'était un Jupiter tombé de l'Olympe, c'est-à-dire du haut de ses rêves dans la monotonie de la vie de province et d'une très grisé vie conjugale. Pour rompre cette monotonie, à peine coupée par les longues stations au cercle et d'interminables parties de baccara, il s'était lancé dans la lecture des romans exotiques. Fenimore Cooper (1), Gustave Aimard (2), Gabriel Ferry, les récits de chasse de Jules Gérard, le tueur de lions, et de Bombonnel, le tueur de panthères, étaient devenus ses livres de chevet. Il s'était créé ainsi une atmosphère très spéciale, où les périls de l'affût, de la savane, de la forêt vierge et les embûches des Indiens Apaches prenaient à ses yeux une forme visible et tangible... Excellent homme au demeurant, mais dont la suffisance, la présomption, une confiance illimitée dans sa force physique et dans l'infailibilité de sa raison, avaient affaibli de très sérieuses aptitudes intellectuelles. Il y a des mots de lui qui sont véritablement épiques. Un jour où, accompagné d'un ami, il prolongeait sa promenade autour d'une ménagerie installée sur l'une des places de la ville, cet ami lui ayant demandé ce qu'il faisait là, il répondit : « Vous oubliez, mon cher, que je dois aller bientôt chasser le lion ; il faut bien que je m'accoutume à l'entendre rugir ». Une autre fois, la conversation étant tombée sur les chiens enragés, il disait froidement à son interlocuteur : « Avoir peur des chiens enragés, quelle foutaise ! Tiens suppose, tu es dans un chemin creux ; tu vois venir un chien enragé. Qu'est-ce que tu vas faire ? Eh bien, voici : tu le laisses venir, et au moment où

(1) La traduction complète des œuvres de F. Cooper par Defauconpret, en 23 volumes avait été publiée de 1838 à 1845 ; avait paru à part : *Le Tueur de Daims, histoire de la jeunesse de Bas-de-Cuir*, Gosselin, 4 vol. in-72, 1842.

(2) *Le Chercheur de pistes, Les Trappeurs de l'Arkansas* (1858), *La loi de lynch* (1859), *L'Eclaireur* (1860), *Les Rôdeurs de frontières* (1861).

il va venir sur toi, tu tombes sur un genou, tu lui prends la patte, tu la lui casses... Qu'est-ce que tu veux qu'il fasse ? »..

On comprend, après ces confidences, l'exclamation plaisante d'Alphonse Daudet dans *Trente ans de Paris*, à propos de son compagnon de voyage : « Ah ! il y croyait, celui-là, aux lions, aux panthères, aux dromadaires, à tout ce qu'avaient bien voulu lui raconter ses livres, et que son imagination méridionale lui grandissait encore ». Mais Daudet lui-même subissait d'autant plus aisément la contagion de cette naïve crédulité que son enfance s'était grisée aussi de fictions aventureuses :

« A la fabrique, déclare son frère, au premier éveil de son intelligence, il ne fermait guère son *Robinson Crusoë* que pour ressusciter dans ses jeux l'épopée de son héros. Le souvenir d'un *Robinson Suisse*, lu et relu bien souvent, inspirait aussi nos imaginations. La pièce de gazon devenait une île déserte, les pêches et les figues de l'espallier se transformaient en goyaves et en bananes, notre chien devenait un lion affamé et féroce » (1).

Mainte fois, d'ailleurs, le souvenir de Robinson passe dans l'œuvre de l'écrivain. C'est ainsi que Tartarin, débarquant à Alger, traverse une place « farouche et majestueux comme Robinson Crusoé », que *Robert Helmont, Journal d'un solitaire*, prend l'allure d'une véritable robinsonnade, dont le héros est appelé par l'auteur : « Le Robinson de la forêt de Sénart », que, dans *Trente ans de Paris*, Jean du Boys a « un sourire d'enfant dans une barbe de Robinson », tandis que Raoul D., l'original de *Jack* « vit en Robinson dans un grand logis solitaire et délabré ». Daudet ne se fit pas faute non plus de lire Gustave Aymard et Fenimore Cooper. D'autre passages de son œuvre semblent en témoigner. L'on peut considérer comme une parodie la « rhétorique apache » de Tartarin et comme une ironie cette raison donnée du

(1) E. Daudet, *Mon frère et moi*, p. 133.

choix de Tarascon, comme patrie de son héros, que le nom de cette petite ville « avait été ramassé par lui sur la voie de Paris à Marseille, parce qu'il triomphait, à l'appel des stations, comme un cri de guerrier Apache » ; par contre c'est tout spontanément qu'il peint Rochefort « lâchant ses plaisanteries, les dents serrées, avec la voix de Cham, dans le rire silencieux de Bas-de-Cuir », ou qu'il rappelle cette jolie impression :

« Vous souvenez-vous d'une chute d'avirons, au fond d'un canot, que vous avez entendue quelque part dans un roman de Fenimore Cooper. »

Daudet était donc nourri des mêmes lectures que son cousin. Il pouvait partager jusqu'à un certain point ses illusions, « s'imaginer à son tour », comme il l'avoue, « qu'il allait exterminer tous les fauves de l'Atlas ». Ainsi faisaient-ils l'un et l'autre, sur le pont du *Zouave* « un beau couple de jobards » (1).

Cependant il y avait encore d'autres mobiles que la « jobarderie » d'un coureur d'aventures et d'un chasseur de fauves à ce projet qui menait les deux parents vers l'autre rive de la Méditerranée. De multiples circonstances avaient attiré l'attention du jeune écrivain sur l'Algérie, dans les milieux qu'il fréquentait : le voyage de Th. Gautier, qui avait parcouru l'Algérie en 1845 et qui depuis ne cessait d'en évoquer le souvenir, les deux volumes récemment publiés de Fromentin : *Un été dans le Sahara* (1857), *Une année dans le Sahel* (1859), le poème d'Autran sur Miliana, réimprimé en 1857, le voyage de Flaubert en Afrique du Nord au début de 1858, le retentissement de l'affaire Doineau dans la presse coloniale et métropolitaine en août 1857, les projets quasi officiels depuis quelques années de fondation d'un royaume arabe sous la tutelle de l'Empire français, la création d'un ministère de

(1) *Trente ans de Paris*, passim.

l'Algérie qui avait duré de 1858 à 1860, le voyage de l'Empereur et de l'Impératrice à Alger en septembre 1860, les débats parlementaires soulevés autour de la question de la colonisation, autant de motifs propres à exciter la curiosité du jeune poète, attaché au cabinet du Président du Corps Législatif. Le duc de Morny avait peut-être contribué lui-même à la développer chez son secrétaire. Il avait, en effet, entre 1832 et 1838, participé aux campagnes d'Afrique. Il s'était distingué à Mascara, puis au siège de Constantine où il reçut plusieurs balles dans son képi et où il fut décoré de la Légion d'honneur, pour avoir tenté de sauver la vie au général Trézel. Il dut évoquer ces souvenirs de jeunesse devant son attaché. Car Daudet les rappellera dans le *Nabab*. C'est Montpavon, le compagnon du duc de Mora, c'est-à-dire de Morny, qui mentionne ce séjour de son illustre ami dans la « tranchée de Constantine ». Une sonnerie de clairon « le ramène à trente ans en arrière, lui rappelle ses campagnes d'Algérie, les hauts remparts de Constantine, l'arrivée de Mora (Morny) au régiment, et les duels et les parties fines »(1). Tout au moins le duc facilita-t-il le voyage du jeune poète : « C'est à lui, affirme Daudet dans le *Journal des Goncourt*, que je dois ce voyage en Algérie ». La seule condition imposée était que l'attaché envoyât à Son Excellence « une petite lettre reconnaissante tous les mois ». Excellent moyen d'aiguiller l'attention du voyageur vers les réalités pittoresques, artistiques, politiques, qu'il pouvait s'attendre à rencontrer sur son chemin.

III. — L'arrivée à Alger

Il rencontra d'abord la tempête, une de ces tempêtes sèches, qui font si bien danser les paquebots dans le golfe du Lion. Le service météorologique d'Alger signale

(1) *Nabab*, éd. Fayard, pages 260 et 345.

en effet, du jeudi 19 au samedi 21, une grosse dépression barométrique à laquelle correspond « un vent très vif,... une mer très forte ». Le *Moniteur de l'Algérie* du 21 décembre mentionne que, par suite de la tempête, « la balancelle *Constance* ayant éprouvé des avaries majeures à sa mâture, l'état houleux de la mer n'a pas permis de la conduire jusqu'au port ». De son côté le *Moniteur Universel* de Paris indique la mer « houleuse » le 20 et « grosse » le 21 à Cette, Marseille et Toulon. On sait combien Tartarin en souffrit et quelles positions lamentables prit sa chéchia « aux prises avec la tempête », dans la cabine du *Zouave*. D'autre part, Daudet publia un an après son retour d'Algérie, dans le *Figaro* du 18 juin 1863, une nouvelle intitulée : *Chapatin le Tueur de Lions* (1), qui constitue la première version, fort réduite d'ailleurs, de *Tartarin*. On y peut lire que « la traversée de Chapatin fut longue, les vents hostiles, la mer mauvaise ». Le paquebot semble même avoir été obligé de se détourner quelque peu de sa route, car Tartarin se vit « à 6 heures du soir en vue des côtes corses ». Cependant Daudet n'a point gardé trop mauvais souvenir de cette traversée mouvementée. Dans les *Souvenirs d'un homme de lettres*, il en retient surtout la notation pittoresque des jeux capricieux de l'écume : « Tempête de Méditerranée, dit-il ; dix pieds d'écume sur une eau très calme ». Dans *Trente ans de Paris*, c'est la jolie vision des reflets de l'eau bleue au milieu desquels se joue le navire :

« Cette mer bleue, mais bleue comme une eau de teinture, toute rebroussée par le vent, avec des étincellements de saline, et ce beaupré qui se cabrait, piquait la lame, se secouait, tout blanc d'écume, et repartait la pointe au large, toujours au large. »

Déjà la féerie du ciel méditerranéen enchantait ses

(1) Ce document a été donné en appendice dans l'ouvrage de M. L. Degoumois signalé plus haut. C'est à ce texte que nous empruntons nos citations de *Chapatin*.

yeux : « Midi sonnait dans la lumière » (1). Il écoutait lui répondre du fond de son être le « carillon de ses vingt ans ». Il sentait s'éveiller en lui le « fond de gaieté du galéjaire » qui devait « brusquement s'épanouir à la belle lumière » de l'Algérie. Peut-être aussi était-il en « joyeuse société » à bord du *Zouave*, comme il l'affirme dans *Tartarin*. Le capitaine Reboul, que Daudet appelle Barbassou, pouvait être « un bon gros vivant de Marseillais ». Par contre, il est peu vraisemblable que la table du bord ait réuni : « des officiers qui rejoignaient leurs corps, des dames de l'Alcazar de Marseille, des cabotins, ... un prince monténégrin » (2). La liste des passagers donnée par l'*Akhbar* indique simplement un consul, des propriétaires et rentiers, une lingère, une modiste, une tailleuse, un cordonnier, un forgeron.... Tout au plus pourrait-on entendre que les métiers de lingère, modiste, tailleuse, qui reviennent souvent dans les listes de passagers du temps, déguisaient honorablement des professions plus aimables et des voyageuses d'abord facile.

« Après trois jours de traversée », en y comprenant celui du départ et celui de l'arrivée, Daudet et son cousin entrèrent dans la rade d'Alger. L'auteur de *Tartarin* a noté en quelques lignes d'une netteté saisissante la vision d'Alger, telle qu'elle s'offrit à lui, telle qu'elle s'offre à tous les voyageurs arrivant du large par une belle journée claire :

« En face, sur une colline, Alger la blanche, avec ses petites maisons d'un blanc mat qui descendent vers la mer, serrées les unes contre les autres... Par là-dessus un grand ciel de satin bleu, oh ! mais si bleu ! » (3).

(1) Les paquebots partaient en effet, déjà à cette époque, à midi de Marseille.

(2) *Tartarin de Tarascon*, éd. Fayard, p. 37.

(3) M. L. Degoumois dans son étude sur les sources des tableaux algériens de Daudet veut que celui-ci ait pris à Feydeau ou à Fromentin les quelques éléments de cette courte description, sous prétexte qu'on

Cependant le paquebot était en retard sur son horaire : au lieu de débarquer vers dix heures du matin nos passagers furent à quai « dans l'après-midi du troisième jour », selon *Tartarin*. Tout de suite les deux voyageurs sont saisis de l'impression de chaleur ressentie : « L'air était très chaud ce jour-là sur le quai ruisselant de soleil ». Effectivement le thermomètre marquait à Alger 17° à l'ombre, le samedi 21 décembre, à 4 heures du soir.

retrouve chez ces derniers l'indication de la blancheur de la ville, de sa disposition en amphithéâtre et du bleu du ciel. Mais tous ceux qui, avant Fromentin, Feydeau et Daudet, ont décrit Alger, l'ont dépeint avec les mêmes traits. Qu'il nous suffise d'en citer trois exemples. Le premier est d'un poète :

« Passez au lait de chaux ce Montmartre bizarre,
« En triangle étendant sa base dans la mer
« Et dont le sommet fuit sur le ciel outremer...
« Et vous aurez Alger, la ville calcinée,
« Ville de plâtre blanc échelonnant le sol ».

(A. de Chancel, *La Première algérienne*, publiée dans la *Presse* en 1845, réimprimée dans la *Revue Africaine* en 1860).

Autre description tirée d'un guide du temps : « Vue de la mer de fort loin, la ville présente le plus beau panorama qu'on puisse imaginer ; les maisons amassées, d'une couleur blanchâtre, sont échelonnées vers l'Orient, sur le versant d'une colline, formant une espèce de grand triangle un peu incliné ». (Tombarel, *Guide général de l'Algérie*, 1885).

Or Fromentin dit de la ville d'Alger qu'elle se montre comme « un triangle blanchâtre... descendant par échelon les degrés escarpés de sa haute colline »... Feydeau de son côté aperçoit Alger « comme un triangle blanc ». M. L. Degoumois en conclurait-il que l'un et l'autre s'inspirèrent d'A. de Chancel ou de Tombarel ?

Voici enfin une troisième esquisse empruntée au *Tableau de l'Algérie* de Duval (Paris, 1854) : « Vue de la mer, Alger apparaît comme une masse blanche de forme triangulaire, confusément échelonnée sur les flancs d'un contrefort du mont Bou Zarea... les Arabes salueaient en elle un diamant enchâssé dans l'émeraude et le saphir... [Ils peignaient ainsi] les reflets d'étincelante lumière sous un ciel bleu et limpide ».

Ces citations suffisent à prouver que Daudet n'avait pas besoin de lire Fromentin ni Feydeau pour représenter Alger, tel qu'on le retrouve dépeint partout et tel qu'il était réellement.

Regnard ne disait-il pas déjà d'Alger dans sa *Provençale* : « ses maisons bâties en amphithéâtre et terminées en terrasses, forment une vue très agréable à ceux qui y abordent par la mer » ?

Le débarquement ne manquait pas de pittoresque à l'époque. L'appontement qui, maintenant, facilite l'accès des quais, n'existant pas, des barques transportaient à terre passagers et bagages. Daudet a plaisamment campé dans une de ces barques son Tartarin effaré au milieu de ses colis hétéroclites. Sans doute était-il lui-même amplement pourvu de bagages : outre « l'énorme caisse d'armes » que l'on embarqua sur le *Zouave*, comme il le relate dans *Trente ans de Paris*, il n'avait pas manqué, ainsi que son compagnon de route, de se munir d'une pharmacie portative, à l'égal de celle que le pharmacien Bézuquet confectionna pour Tartarin. S'il n'alla pas jusqu'à s'embarrasser « d'une cargaison de pemmican en tablettes pour faire du bouillon », on peut croire qu'il se précautionna comme son héros « d'une ceinture rouge autour de l'estomac »,... « d'un water-proof, et de lunettes bleues pour prévenir les ophtalmies »,... « de sparadrap, d'arnica, de camphre et de vinaigre ». En effet, les guides du temps donnaient aux voyageurs ces conseils prudents :

« Pour se rendre en Algérie, il faut mettre dans sa malle quelques ceintures et gilets de flanelle, pour se préserver de la grande fraîcheur des nuits et se munir d'un manteau à capuchon... se méfier des dyssenteries et des ophtalmies... se garantir soigneusement la tête et les yeux... On doit faire un usage fréquent d'eau légèrement acidulée avec du vinaigre... se laver fréquemment... en mettant dans l'eau quelques gouttes de vinaigre » (1).

Sans être hanté, comme Tartarin-Sancho, par la crainte des « rhumatismes, des fièvres chaudes et des dysenteries »..., sans évoquer comme lui « les marais pestilentiels, les rivières empoisonnées, les soleils ardents... » il pouvait lire dans le même guide qu'outre « les dysenteries et les ophtalmies » il importait de se préserver des

(1) Barbier, *Itinéraire de l'Algérie*, Paris, Hachette, 1855, pages xi, xii, xiii.

« douleurs rhumatismales », qu'il convenait de ne pas « rester tête nue au soleil », que « l'oubli de ces attentions » était susceptible d'occasionner des « fièvres », que « les brouillards qui s'élèvent sur les terrains marécageux pouvaient devenir dangereux » (1).

IV. — Premier contact

Lestés de leurs bagages, les deux compagnons s'en furent « en ceinture rouge et chéchia flamboyante » en quête d'un logis. Ils adoptèrent sans doute celui où descendit Tartarin : l'hôtel de l'Europe, alors tenu par Lejeune et sis rue de la Marine. C'était un hôtel-restaurant ; de ses fenêtres on pouvait voir la mer et comme il était à deux pas de la place du Gouvernement, on y entendait sonner l'horloge publique située sur la place. Daudet a fort exactement retrouvé ces menus détails dans *Tartarin*. Car son héros, au lendemain de son arrivée, après une nuit de sommeil prolongée jusqu'à l'après-midi, entend tinter « trois heures à l'horloge du gouvernement » ; sa fenêtre est « grande ouverte sur la mer » ; il se fait servir dans sa chambre et pense « revenir le lendemain déjeuner à l'hôtel de l'Europe » après une première chasse au lion. Pour gagner la rue de la Marine, au sortir du *Zouave*, Daudet fait traverser à Tartarin la place du Gouvernement. Il n'y a rien à cela d'impossible, car, dès cette époque, une rampe permettait d'accéder directement de la place aux magasins voûtés situés dessous et à la halle aux poissons, établie sur le quai, près du débarcadère ; « On parvient à ces vastes casemates, affirme l'*Itinéraire Hachette*, par une rampe qui conduit aussi à la Pêcherie ». Un récit du temps signale d'ailleurs l'étonnement du « roudi qui, frais débarqué, monte, en jetant partout ses regards curieux, la rampe de la Pêcherie » (2).

(1) Barbier, *Itinéraire*, pages XII, XIII.

(2) Desprez, *L'hiver à Alger*, 1864, 3^e édition, p. 38.

Ainsi, bien que l'entrée des voyageurs du port dans la ville se fît alors plutôt directement par la porte et la rue de la Marine, Daudet peut représenter sans invraisemblance son héros traversant d'abord la place, en son costume héroï-comique, déguisé en « Teur ».

En tout cas, la vision de la place du Gouvernement est restée particulièrement nette, entre les souvenirs rapportés d'Alger par le jeune poète. C'était en effet, par les belles après-midi d'hiver, le rendez-vous des élégances. Les guides en soulignaient avec emphase le pittoresque, le mouvement, l'allure grande ville :

...« Ombragée de platanes, éclairée au gaz, elle est comparable aux plus belles d'Europe. Au milieu de la foule qui s'y donne rendez-vous, on se sent vraiment dans une capitale ».. (1)

...« Les côtés de la place sont bordés par de magnifiques constructions particulières. Si le voyageur aime la vie et le mouvement, il admirera cette place où se promènent pêle-mêle des Italiennes avec leurs robes aux couleurs tranchantes, des Espagnoles en mantilles noires, des Andalouses au petit pied cambré, des Mahonnaises à la taille si souple, des Françaises de toutes sortes et de toutes qualités, des femmes juives avec leur sarma pyramidales, des jeunes israélites, couvertes de dorures, de soie et de velours, des Mauresques enfin qui ne laissent voir, sous les mille plis de la gaze qui les enveloppe, que leurs yeux ardents ; puis des Mahonnais, aux chapeaux pointus, ornés de velours et d'aiguilletes, des Maltais, des Allemands, des Nègres, des Français, des Arabes, des Kabyles, des Maures, des Syriens, des Soldats, des Officiers... Le soir la place se couvre de sièges pour la commodité des promeneurs. Dans les belles soirées de toutes les saisons, il est doux de se reposer là, sous les délicieuses influences de la brise marine, et d'écouter la musique militaire, qui exécute pendant une heure des morceaux à grand effet »... (2)

...« Sur la place du Gouvernement les symphonies et les polkas font retentir leurs accords. Pour rien au monde je ne voudrais manquer ce concert qui, du reste, semble aussi très

(1) Duval, *Tableau de l'Algérie*, 1854, p. 111.

(2) Barbier, *Itinéraire*, pages 70 et 71.

goûté de la population algérienne. Les zouaves, les artilleurs et la ligne en exécutent tour à tour le programme. La musique a lieu tous les soirs de 4 à 5 dans la saison fraîche... C'est un but de promenade et une occasion de rendez-vous... On lorgne ce demi-monde dont Paris est loin d'avoir le monopole »... (1).

On peut trouver dans l'*Akhbar* le programme du concert qui fut donné par la musique militaire le dimanche 22 décembre (2) ; ce concert se terminait par une polka. Daudet se mêla sans doute aux flâneurs ce dimanche, lendemain de son arrivée. S'il ne fut pas très frappé par le pittoresque, non plus que par le bariolage des costumes, s'il n'admira guère l'aspect « magnifique » de la place, pompeusement vantée dans les guides, par contre il nota les gens alignés sur les chaises, les militaires, le « demi-monde » et la polka ; et voici l'amusant croquis qu'il tira de ces souvenirs dans *Tartarin* :

« Une petite place macadamisée, où des musiciens de la ligne jouaient des polkas d'Offenbach, des messieurs sur des chaises, buvant de la bière avec des échaudés, des dames, quelques lorettes et puis des militaires, encore des militaires, toujours des militaires... et pas un Teur ».

Manifestement cette première impression fut assez décevante. Notre jeune touriste, débarqué de la veille, tout plein encore de ses souvenirs livresques, de la griserie littéraire des cercles parisiens, s'était figuré à l'égal de son héros « une ville orientale, quelque chose tenant le milieu entre Constantinople et Zanzibar ». Il tombait dans une petite ville de province, Nîmes, qu'il venait de quitter avec Reynaud, ou Tarascon, la patrie de Tartarin. C'était la même banalité des dimanches sur les places publiques où sévit la musique militaire ; c'était « des cafés, des restaurants, de larges rues, des maisons à

(1) Desprez, *L'hiver à Alger*, p. 9.

(2) Il n'a pas été possible de retrouver le programme du concert du samedi, si concert il y eut.

quatre étages » (1). Il est vrai que le guide Hachette prévenait jusqu'à un certain point le voyageur qui le consultait contre cette désillusion :

« A l'aspect de la double rangée de maisons européennes, qui bordent les rues principales d'Alger, le touriste qui entre pour la première fois dans la ville se croirait encore en France, si le costume pittoresque des passants ne contrastait pas si singulièrement avec la régularité de l'architecture française... Il est à regretter que l'on ait permis d'élever à Alger des maisons à cinq ou six étages !.. (2).

De grands travaux, en voie d'exécution en 1861, préparaient un bouleversement plus complet de la ville et une extension des constructions neuves. On édifiait en effet, au-dessus des quais, ce boulevard front de mer, qui devait porter le nom de boulevard de l'Impératrice, en attendant de devenir le boulevard de la République. Le port s'élargissait de nouvelles jetées. On faisait les devis du chemin de fer qui devait pénétrer jusqu'au centre d'Alger et l'on expropriait les immeubles pour l'établissement de la ligne et des stations. Les journaux locaux parlaient avec orgueil de ces projets.

« Nos quais du Boulevard de l'Impératrice une fois terminés seront des plus beaux et des plus vastes, constate l'*Akhbar* du 4 janvier 1862. Ils n'auront pas moins de 65.000 mètres superficiels... La compagnie anglaise chargée de la construction du Boulevard ne saurait non plus être indifférente à l'introduction du chemin de fer à l'intérieur de la ville »...

Les guides pressaient les voyageurs de visiter ces travaux : « Nous engageons le touriste à aller voir dans tous leurs détails ces admirables chantiers », conseille l'*Itinéraire Hachette*. Mais l'on conçoit que ces appels devaient laisser assez froid un jeune poète de vingt ans : terrasse-

(1) *Tartarin de Tarascon*, éd. Fayard, pages 40 et 41.

(2) Barbier, *Itinéraire*, pages 67 et 68.

(3) L'Impératrice en avait posé la première pierre le 18 septembre 1860.

ments, chantiers et bâtisses déroutaient au contraire une imagination à la recherche du pittoresque oriental et africain, et de la vie du passé.

V. — Visite d'Alger

Déçu par l'Alger français, Daudet put se consoler par une visite de l'Alger turc et arabe encore épargné. Combien de jours lui consacra-t-il ? Fut-il piloté par quelque personnage officiel à qui il pouvait se recommander de sa qualité d'attaché de cabinet ? S'en fia-t-il à quelque cicerone bénévole, ou plus simplement encore au guide Hachette ? Tout ce que l'on peut affirmer, en interrogeant ses ouvrages et surtout *Tartarin*, c'est qu'il a vu ce qu'on montrait à l'époque aux touristes de passage et qu'il a emporté de sa pérégrination des souvenirs fort précis. La ville haute et ses ruelles pittoresques, les anciens palais turcs, les mosquées et les bains maures, les cafés indigènes avec leurs danseurs, leurs danseuses et leurs musiciens, les spectacles d'Aïssaouas, les « bazars » et leur pacotille locale, voilà le programme que comporte la visite du vieux Alger vers 1860. Du moins est-ce à peu près celui qu'offre à ses lecteurs un amateur du temps qui décrit les divertissements de l'hiver à Alger (1).

Daudet et Reynaud passèrent donc par la série rituelle des initiations aux « mystères les plus cachés de la vie musulmane » (2). D'abord ils montent dans la « ville haute, la ville arabe, la ville des Teurs » ; l'auteur de *Tartarin* en peindra en quelques lignes l'aspect caractéristique :

« Un vrai coupe-gorge cette ville haute... Des petites ruelles noires très étroites, grimpant à pic entre deux rangées de

(1) Desprez, *L'hiver à Alger*, pages 30, 60 à 64, 72 à 78. Il montre les touristes circulant à travers la ville indigène, dans les bains maures, les mosquées, les cafés pourvus d'orchestres indigènes, « les bals maures et les fêtes d'Aïssaouas ».

(2) Id, p. 30.

maisons mystérieuses dont les toitures se rejoignent et font tunnel. Des portes basses, des fenêtres toutes petites, muettes, tristes, grillagées. Et puis, de droite et de gauche un tas d'échoppes très sombres »...

Jolie esquisse et combien expressive de la réalité ! Il suffit d'avoir eu cette réalité sous les yeux pour affirmer les dons d'observation de l'écrivain (1).

En parcourant ces ruelles sombres, il est assez naturel que Daudet évoque, comme le fera Tartarin, « les Teurs farouches, à tête de forbans... yeux blancs et dents brillantes... se parlant à voix basse, comme pour concerter

(1) Cependant M. L. Degoumois (op. cit.) dénonce encore en ce texte l'imitation de Feydeau et de Fromentin. Or voici les passages essentiels des descriptions qu'aurait utilisées Daudet :

« Des rues en forme de défilés, obscures et fréquemment voûtées ; des maisons sans fenêtres, des portes basses ; des échoppes de la plus pauvre apparence »... (Fromentin, *Sahel*).

...« Les rues ombreuses, d'un à deux mètres de large tout au plus, s'élevaient en escalades hardies... Les murailles, se rapprochant en l'air... finissaient par se confondre en entre-croisement de minces poutrelles... Parfois une longue voûte obscure s'ouvrait devant moi... et les portes de chaque maison, toutes fermées,... et percées de judas treillagés, avaient des airs taciturnes. Des échoppes étroites... s'ouvraient de distance en distance »... (Feydeau, *Alger*).

Plaçons en regard de ces citations deux textes antérieurs, pris au hasard, chez des écrivains sans prétention littéraire :

...« Des rues étroites, de largeur inégale, offrant dans leurs nombreux détours toutes les lignes imaginables... des maisons sans fenêtres extérieures, quelques lucarnes au plus ; des étages avançant l'un sur l'autre de telle sorte que vers le sommet des constructions les deux côtés opposés d'une rue arrivent à se toucher ; quelquefois même la voie est voûtée »... (Berbrugger, *L'Algérie*, 1842).

... « Les villes d'Alger et de Constantine, pour l'étroitesse et l'obscurité de leurs rues sont de véritables coupe-gorges... Un inextricable labyrinthe, plein de bizarrerie, de confusion, de mystère. Des rues sales, étroites, de largeur inégale, sombres, tortueuses, rudes à monter, souvent fermées par le haut ;.. des maisons sans façades extérieures, percées de rares et étroites lucarnes grillées, dont les étages supérieurs avancent sur la rue... semblables à des prisons... Des portes basses »... (Duval, *Tableau de l'Algérie*, 1854).

Que conclure du rapprochement de ces divers textes, sinon que l'identité des objets décrits amène des rencontres d'impressions et de termes pour les peindre ?

de mauvais coups »... Il n'est même pas invraisemblable que, à l'instar de son héros « il s'attende à chaque instant à recevoir sur le dos toute une dégringolade d'eunuques et de janissaires ». Outre que certains souvenirs livresques hantaient l'imagination du cousin Reynaud et, par contagion, celle de Daudet, il est probable aussi que l'Alger de 1861 parlait plus directement à l'esprit, que celui de maintenant, d'un passé relativement proche et vivant. On se montrait encore dans la rue Bab-Azoun « une ancienne caserne de janissaires, nommée Karatine », et « le bague des esclaves chrétiens, connu sous le nom de quartier des Lions ». Près du théâtre le Lycée impérial était installé « dans une caserne de janissaires ». Dans le faubourg Bab-Azoun, près de la rampe qui descendait aux quais, s'élevait une mosquée très renommée pour « la dévotion des pirates algériens au marabout dont elle portait le nom » (1). On faisait remarquer au touriste qui montait à la Casbah, « ce palais converti en forteresse », que « le harem, cette voluptueuse habitation des femmes, servait d'atelier aux tailleurs et aux cordonniers militaires » (2). D'authentiques janissaires se promenaient encore par la ville et vivaient d'expédients :

« Les narrateurs des cafés maures, qui piquent le plus vivement la curiosité des étrangers, sont des Turcs, d'anciens janissaires de la milice du dey Hussein, à figure mâle, à barbe blanche, obèses, portant un large turban à la manière orientale, une veste ornée de passementerie et un pantalon bouffant... Chaque soir ils débitent plusieurs histoires à leurs auditeurs en burnous ; ceux qui sont payés à la séance suspendent la dernière juste au moment où l'intérêt commence afin que les consommateurs retournent le lendemain les écouter »... (3).

(1) Cette mosquée d'Abd-el-Kader-el-Djilani fut démolie pour l'alignement du Boulevard de l'Impératrice.

(2) Barbier, *Itinéraire* (passim). La rue des Janissaires existait déjà sous ce nom.

(3) *Moniteur de l'Algérie* du 2 février 1862 sous la signature C. M. et le titre : *Arabesques*.

Ainsi, bien des souvenirs de l'Alger turc revivaient devant l'imagination du jeune touriste. Après cela, il entra dans les mosquées et s'amusa de voir son cousin « quitter ses énormes bottes à la porte, et s'avancer dans le sanctuaire de Mahomet, grave, les lèvres serrées, en chaussettes de couleurs » (1). Il faisait « le pied de grue devant les bains maures », attendant les mauresques « qui sortaient par bandes, frissonnantes et sentant le bain » (2). Aussi bien l'*Itinéraire Hachette* rappelait-il aux voyageurs que « les mauresques ne sortent guère que pour aller aux bains » (3) ; Tartarin le constatait à son tour : « Ces dames ne sortent guère et, quand on veut les voir, il faut monter dans la ville haute » (4).

Il était plus facile de visiter quelques maisons indigènes : Daudet n'avait que l'embarras du choix pour s'en émerveiller à loisir. Dès l'arrivée des Français, après la conquête, services administratifs et riches particuliers s'étaient aménagé à leur convenance les plus belles de ces demeures adaptées au climat :

« En pénétrant dans les étroits vestibules, qui conduisent dans la cour intérieure, lit-on dans le *Tableau de l'Algérie* de Duval, il n'est pas rare de se retrouver au milieu de véritables palais, où règnent la fraîcheur, l'élégance, la richesse, le recueillement ; une galerie intérieure circule autour des appartements ; une terrasse les domine, d'où la vue parcourt l'horizon infini de la mer et le rideau lointain de l'Atlas et du Jurjura. Les maisons mauresques sont devenues les plus agréables demeures des Européens et les bâtiments les plus recherchés de la plupart des administrations » (5).

(1) *Trente ans de Paris*, éd. Fayard, p. 62.

(2) *Tartarin de Tarascon*, éd. Fayard, p. 52. Même souvenir dans les *Contes de lundi* : *Un décoré du 15 août*, où l'on voit « les petites mauresques sortant du bain en mangeant des pâtisseries ». Le « Turco de la Commune » se rappelle aussi à l'hôpital « les petites mauresques sortant du bain, parfumées de verveine ».

(3) Barbier, *Itinéraire*, p. xxiii.

(4) *Tartarin*, p. 52.

(5) Duval, *Tableau de l'Algérie*, p. 110. Duval ajoute : « Les ama-

Il n'était au touriste que d'entrer à la poste par exemple pour pénétrer « dans une cour mauresque ornée d'une fontaine ombragée par des bambous » et pour entendre « le doux murmure des eaux jaillissantes » (1). Il lui suffisait de visiter la bibliothèque et le musée alors situés « dans la rue des Lotophages, sur le bord de la mer » pour contempler « la maison mauresque la plus riche d'Alger en marbre et en sculpture, aux murs entièrement garnis de faïence et d'émaux aux mille couleurs » (2). Il pouvait enfin admirer dans l'ancienne caserne des janissaires où se tenait le Lycée « un double péristyle intérieur, où des pampres s'enlaçaient aux colonnes et aux ogives, où des eaux abondantes coulaient limpides et fraîches » (3). Aussi Daudet a-t-il noté dans *Tartarin* les principaux aspects que sa vision avait retenus de ces charmantes architectures du passé. Son héros loue « au cœur de la ville arabe une jolie maisonnette indigène avec cour intérieure, bananiers, galeries fraîches et fontaines » ; il se grise « du bruit léger de la fontaine dans les mosaïques de la cour » ; loin d'Alger, il regrette « les trèfles blancs de son petit cloître » ; par les belles soirées il monte « sur sa terrasse, une grande terrasse blanche qui... dominait la ville ». D'autre part Si-Sliman, le héros d'*Un décoré du 15 août*, traverse « la grande cour mauresque du palais du gouvernement », comme sans doute l'avait fait l'auteur des *Contes du*

teurs de l'architecture mauresque devront visiter, outre les mosquées et l'évêché, la maison de Mustapha-Pacha, celle affectée au musée et à la bibliothèque, celle du lycée »...

(1) Desprez, *L'hiver à Alger*. Il s'agit sans doute du bureau ouvert alors rue Bab-Azoun.

(2) Barbier, *Itinéraire*, p. 88. La bibliothèque installée en 1835 impasse du Soleil, en 1838 rue Bab-Azoun, était depuis 1848 rue des Lotophages, dans une maison mauresque devenue depuis l'hôtel du général du génie, (*Feuillets d'El-Djezaïr*, 1912, p. 43).

(3) Id., p. 75.

Lundi. Le souvenir de ces cours des maisons indigènes charmera longtemps l'imagination de Daudet. Dans le *Caravansérail des Contes du Lundi* il évoquera : « les cours mauresques plantées de palmiers où la fraîcheur d'un mince filet d'eau s'égrène en gouttes mélancoliques sur des carreaux de faïence émaillée » ; dans le *Nabab*, la femme de Jansoulet regrettera « son patio dallé de marbre où elle passait de longues heures dans un assoupissement frais, délicieux, à entendre l'eau ruisseler sur la fontaine d'albâtre » ; enfin dans *Trente ans de Paris*, au milieu d'un défilé de visions, estompées par le temps, on retrouve celle du « jet d'eau qui tinte sa note fraîche sur les faïences du patio ».

Mais les mosquées, les bains, les maisons mauresques n'épuisaient pas le pittoresque local pour le visiteur, amateur de flâneries : le touriste, soit pour acheter quelques produits de l'industrie du cru, soit pour satisfaire son goût du bariolage oriental, devait traverser quelques-uns de ces « passages » ou « bazars », comme on les nommait indifféremment, où boutiquiers maures et israélites tenaient commerce de toutes marchandises propres à solliciter la fantaisie de l'étranger :

« Indépendamment des rues à arcades, est-il dit dans le *Guide général de l'Algérie pour 1855* de Tombarel, de nombreux passages ou bazars assurent l'ombre en été et un abri en hiver, pendant les jours de pluie, aux promeneurs. Les plus dignes d'être fréquentés et cités sont ceux de la Tour-du-Pin, de Napoléon, du Commerce, d'Orléans, du Divan, des Consuls »...

L'*Itinéraire Hachette* de 1855 signale, au nombre des « trois magasins principaux que possède à Alger l'industrie des indigènes », celui de « Solal, passage d'Orléans ». L'édition de 1874 du même ouvrage, postérieure au voyage de Daudet, déclare que « les passages et bazars d'Orléans et du Divan, démolis pour la prolongation de la rue de la Lyre, méritaient seuls la peine d'être visités ; là se trouvaient les commerçants maures et juifs, vendant

tous les objets de curiosité locale ». Cette pacotille, qui n'a guère varié depuis, comprenait, d'après l'*Itinéraire* de 1855, des « broderies sur cuir, en or et en argent... des étoffes de soie brodées d'or, des essences de rose et de jasmin... des tapis, des mousselines peintes, des sabres et pistolets... » Une réclame retrouvée dans un annuaire du temps permet de compléter cette énumération : la maison Coulanjon-Rougier, 6, rue Bab-Azoun, s'y recommandait spécialement à l'attention de « MM. les étrangers qui partent d'Afrique ». En effet ils devaient

...« trouver dans ce magasin à des prix modérés, tous les articles arabes si recherchés en Europe. Les *belles pipes de Mostaganem* et de Stamboul... les bracelets et *colliers arabes en corail, ambre*, verroterie, graine de palmier, bois de rose ; des sandales et des monnaies arabes ;.. Sacs à ouvrage et à tabac, porte-monnaie, porte-cigares, *babouches*, *œufs d'autruche* (1), éventails mauresques, chéchias, tapis... Joli choix de burnous, gandoûras, schals et haïcks »... (2).

Daudet ne pouvait donc manquer de parcourir ces « bazars ». Il en rappelle en effet le souvenir en quelques lignes dans *Trente ans de Paris* :

« Tout cela, écrit-il, je le revois rien que d'en parler ; je suis là-bas, je roule les bazars d'Alger, dans un demi-jour qui sent le musc, l'ambre, la rose étouffée et la laine chaude » (3).

(1) Desprez, *L'hiver à Alger*, décrivant la rue Bab-Azoun, y signale un orfèvre « avec ses œufs d'autruche garnis de filets d'or ». Même entassement d'objets à l'*Exposition permanente des produits algériens* ouverte aux curieux, depuis le 6 octobre 1853, rue de Bourgogne à Paris. On retrouve dans la 2^e salle des « ceintures, haïcks, burnous, éventails, chéchias, robes juives, coiffures de femme, tapis, bijoux, armes, turbans, portefeuilles, œufs d'autruche, parfums et essences »...

(2) La maison Coulanjon se chargeait aussi de « l'apprêt des fourrures ainsi que de leur fabrication en tapis ». Tartarin aurait pu y faire préparer la peau du lion qu'il envoya au Commandant Bravida.

(3) Est-ce pour avoir entendu son mari raconter les incidents de son voyage que Madame A. Daudet a pu évoquer à son tour « le parfum chaud, étouffé des bazars d'Algèr » ? (*Souvenirs autour d'un groupe littéraire*, p. 137).

De même le héros d'*Un décoré du 15 Août*, Si-Sliman, fêtant à Alger sa croix, fait halte « dans les bazars » où on le voit « assis sur des tapis de Smyrne », buvant « le café à la porte des marchands maures ». Notamment Daudet traversa le bazar d'Orléans et s'en souvint lorsqu'il fit d'Ali, frère de Baïa, l'élue du cœur inflammable de Tartarin, « un Maure farouche, qui vendait des pipes au bazar d'Orléans ». Ces pipes l'amusèrent, car il en retint le nom. Un peu plus loin, dans le même roman, il représenta le muezzin, qui l'emporte dans le cœur de Baïa sur le naïf tarasconnais, fumant sa « pipe de Mostaganem ». Peut-être aussi le cousin Reynaud eut-il la fantaisie d'acheter là ces « babouches algériennes » dont est chaussé Chapatin dans *Chapatin le Tueur le lions*. Tout au moins Si-Sliman (*Un décoré du 15 août*) s'y pourvoit-il à l'intention de ses femmes « d'eaux de senteur, de soies à fleurs et à ramages, de corselets bleus tout passementés d'or ». Le Kadour de *Kadour et Katel* (Robert Helmont) y trouve de son côté « des burnous lamés d'argent, des tapis de Smyrne, des colliers d'ambre, des pendants d'oreille, de fines étoffes ». La Baïa de *Tartarin* a vraisemblablement emprunté aux mêmes étalages sa défroque musulmane, « son corselet de drap doré », les « ramages de sa robe à fleurs », son « veston bleu », et sa « chemisette de gaze argentée » (1). Les œufs d'autruche ont aussi retenu l'attention des deux voyageurs. On découvre en effet, au nombre des bibelots tunisiens dont s'encombre le salon de la femme du *Nabab*, entre « les chapelets rouges, les boîtes de senteur et le narghilé », des « œufs d'autruche ». D'autre part, dans la cour du *Caravansé-*

(1) Quoiqu'en pense M. L. Degoumois, Daudet n'emprunte ni à Fromentin, ni à Feydeau, ni à personne les éléments du costume de Baïa. C'est l'habillement banal de la mauresque, tel qu'on le trouve décrit partout, même dans *l'Itinéraire Hachette* de 1855 : « Elles portent des chemises de gaze très fine, une espèce de veste de soie ou de velours brodée d'or et une ceinture très riche »...

rail des *Contes du Lundi*, on rencontre sur le dos des chameaux accroupis, « des burnous et des œufs d'autruche ».

Cependant le programme d'une visite au vieil Alger comportait encore le spectacle des divertissements indigènes : le café maure « avec ses fumeurs de narghilé et ses musiciens autochtones », où l'on peut entendre « des joueurs de rebab, ou violon à trois cordes, et de tambour de basque », des « joueurs de flûtes de différentes sortes et de petites guitares ou guetaras de différentes grandeurs » ; les « bals maures et les fêtes d'Aïssaouas, qui sont devenus le complément obligé de tout voyage en Algérie » (1). Ces auditions ont pu tenter la curiosité d'un voyageur comme Daudet, qui avoue par ailleurs aimer toutes les musiques : « la bamboula, les chants populaires, les orgues ambulants, le tambourin » (2). Est-ce en quelque café maure d'Alger qu'il est resté longuement, ainsi que Tartarin, à « écouter le glouglou du narghilé et le frôlement de la guitare ? » Est-ce là qu'il a vu les fumeurs avec aux lèvres « le tuyau d'ambre du narghilé, enveloppés d'une gloire de fumée blonde ? » Est-ce là qu'il a entendu « les chants monotones, les sons étouffés de guitare, les roulements de tambour de basque » dont s'énivre le Tarasconnais (3), ou bien encore « les cliquettes de fer et la derbouka » dont s'égaient les loisirs d'un tirailleur indigène dans *Le Turco de la Commune* des *Contes du Lundi* ? Est-ce là qu'il a goûté « le café servi à l'orientale, avec tout son marc, dans de petites tasses filigranées d'argent », tel qu'on le boit chez le Nabab ? A-t-il contemplé, mi-sceptique, mi-écœuré, quelque exer-

(1) Desprez, *L'hiver à Alger* et Barbier, *Itinéraire* (passim). Les danses indigènes étaient alors en pleine vogue : le 26 février 1862 eut lieu une fête indigène au théâtre avec « danses d'Aïssaouas, danses nègres, danses de femmes ».

(2) *Trente ans de Paris*, éd. Fayard, p. 120.

(3) *Tartarin de Tarascon*, passim.

cice « d'Aïssaouas... convulsionnaires... fumistes et go-beurs », comme il les appelle dans les *Notes sur la vie* ? Le cousin Reynaud qui « croyait aux almées », l'entraîna sans doute dans l'une de ces maisons spéciales, qui offraient à la curiosité de l'étranger le régal des danses indigènes. Il y prit ce trait pittoresque de *Tartarin*, qui semble bien suggéré par l'observation personnelle :

« Baïa, la guitare au poing, *nasillait* des airs monotones... elle mimait la danse du ventre en tenant à la main un miroir » (1).

Ce nasillement, qui frappe quiconque a entendu chanter les Arabes, est resté dans l'oreille de l'écrivain : dans *Chapatin le tueur de lions*, un Arabe, qui mène en carriole le chasseur au pays des fauves, « chante avec son nez quelques airs nationaux » ; dans *A Milianah (Lettres de mon moulin)* la mélodie d'une indigène devient un « air bizarre à trois notes mélancoliques et nasillardes ».

A coup sûr ces divers spectacles paraissent l'avoir médiocrement charmé et il eut probablement tôt fait d'en épuiser les joies. Pas si vite cependant qu'il n'ait trouvé occasion de saisir au vol quelques aspects des types qu'il croise en ses excursions à travers la ville haute : les mauresques « masquées de linges blancs », les poignets « chargés de bracelets d'or... empêtrées dans leurs grands pantalons blancs et serrant leurs voiles contre elles avec une grâce sauvage » ; les petits boutiquiers au fond de leurs échoppes « brodeurs, marchands d'épices, tourneurs de tuyaux de pipes » (2), quelque Arabe arrivant

(1) Ce jeu coquet du miroir associé au plaisir de la danse est signalé aux touristes dans l'*Itinéraire Hachette* de 1855 : « Les plus aisées restent étendues sur une natte ou sur un tapis ; en attendant la nuit, elles passent le jour à jouer avec un petit miroir, où elles doivent se trouver admirablement belles à en juger par le charme qu'elles éprouvent à se regarder. La danse est un plaisir qu'elles se procurent entre elles »... (p. xxiii).

(2) Cf. dans le *Nabab* le portrait du banquier Hamerlingue « un gros marchand maure, moisi dans l'humidité de sa petite cour ».

au marché de la place d'Isly, de la place de Chartres ou de la place Mahon, sur son âne, « les jambes écartées par de larges couffins en sparterie... suivant de tout son corps le balin-balan de la bête » (1). Au milieu des Arabes, voici les « juifs algériens avec leur costume oriental, hideusement agrémenté de bas bleus et de casquettes de velours », avec leurs femmes « bouffies et blafardes, toutes raides dans leurs étroits plastrons d'or » (2). Il les retrouve à Miliana parés du même costume :

« Le juif, vieux, barbe terreuse, veste marron, bas bleus, casquette en velours... Tout Israël est dans la rue. Les hommes en casquette de velours, en bas de laine bleue... les femmes pâles, bouffies, raides comme des idoles de bois dans leurs robes plates à plastrons d'or, le visage entouré de bandelettes noires... le juif, héros de l'aventure, passe entre deux haies de casquette »... (3)

Un détail, on le voit, a particulièrement frappé le jeune écrivain dans le vêtement du juif d'Alger et de Miliana : c'est l'introduction de la casquette dans cette défroque semi-orientale. Or, ce détail se trouve confirmé dans le passage suivant du *Tableau de l'Algérie en 1854* de Duval :

« Entraînés par l'esprit moderne, déjà quelques jeunes israélites dépouillent le costume que leur avait imposé la tyrannie des Turcs, pour revêtir le costume français. Mais c'est là une grande innovation qui s'accomplit rarement en un jour. La casquette sert ordinairement de transition » (4).

(1) Rencontre d'ailleurs banale. Desprez, *L'hiver à Alger* peint aussi ces « Arabes trotinant à califourchon sur un petit âne, leurs jambes nues et bronzées touchant presque la terre ».

(2) *Tartarin de Tarascon*, éd. Fayard, p. 54.

(3) A Milianah, *Lettres de mon moulin*, éd. Fayard, p. 111. Dans *Robert Helmont*, Daudet parle aussi de paysans « obséquieux et vils comme les Juifs d'Orient ».

(4) Il est amusant d'ailleurs de constater qu'encore aujourd'hui les kabyles qu'on embauche comme travailleurs en France commencent, sitôt « déracinés », par échanger leur chéchia contre une casquette.

A l'occasion, Daudet note aussi la grâce des jeunes filles d'Israël. Dans *Femmes d'artistes*, il s'en souviendra et peindra « la pâleur dorée, les traits des Juives d'Orient, réguliers et fins dans la bouffissure du visage ». Dans le *Nabab*, il redira le charme « des quinze ans d'une Juive d'Orient, resplendissante de beauté hâtive ».

Le mélange des races amuse Daudet. Dans la première version de *Tartarin*, *Chapatin le Tueur de Lions*, il appelle Alger la ville « la plus bariolée du monde » et il trace ce vivant tableau de ses habitants :

« Bisk'ris aux jambes nues, nègres de Timboctou, mauresques dans leur linceul blanc, négresses vêtues de cotonnades bleues, Maures élégants, parfumés à la verveine, Maltais aux chapeaux ronds et retroussés, marabouts en gros turbans, Mahonnaises au teint de brique, Touareg au visage mi-voilé, petits marchands de violettes » (1).

L'énumération se termine de façon inattendue sur la mention des petits marchands de fleurs de la rue. C'est qu'ils avaient arrêté l'attention de l'auteur, comme une originalité de cette ville d'hiverneurs : quelques années plus tard il représentera dans le *Petit Chose* les amis d'Irma Borel découvrant en Daniel Eyssette « le type d'un Algérien marchand de violettes ». Encore aujourd'hui on voit, en décembre et janvier, les éventaires des jeunes indigènes ambulants se parer de bouquets de violettes : et cela ne manque point d'étonner le touriste nouvellement débarqué du Nord. Il en était de même jadis, comme en témoigne ce passage d'une lettre écrite d'Alger et datée du 15 décembre 1863 :

(2) Même tableau dans *Tartarin* mais plus dispersé. Sur le quai, le Tarasconnais aperçoit : « Des Algériens attendant des nouvelles de France, quelques Maures accroupis qui fument leurs longues pipes, des matelots maltais » ; un peu plus loin, « des Arabes tout nus sous des couvertures de laine, des petits Maures en guenilles, des nègres, des Tunisiens, des Mahonnais, des M'zabites, des garçons d'hôtel en tablier blanc »...

« De petites infidèles parfumés de benjoin nous suivent sous les arcades pour nous offrir des bouquets de roses, de violettes et de géraniums » (1).

D'ailleurs, Daudet s'intéresse aux professions des indigènes. Il les notera volontiers dans ses récits inspirés de l'Algérie. (*Lettres de mon Moulin, Tartarin de Tarascon, Contes du Lundi*). Chaque race semble s'y spécialiser : il fait des Nègres des portefaix, des Négresses des domestiques et des marchandes de galettes, des Maures des cafetiers ou des commerçants, des Arabes des cavaliers ou des bergers, des Kabyles des travailleurs agricoles, des Juifs des boutiquiers, des Mahonnais des terrassiers, des Mahonnaises des blanchisseuses... Observation pleine de justesse, s'il faut en croire les témoins autorisés du temps :

« Dans les villes, déclare l'un d'eux, se rencontre une population indigène flottante, qui se compose d'individus venant de Kabylie, de Biskra, de l'oasis des Beni-Mzab... de nègres... Ils sont classés suivant leur lieu d'origine et pourraient presque l'être d'après leur industrie, tant elle est étroitement unie à leur nationalité. Chaque nation forme une corporation dont un *amin* a la surveillance »... (2).

Et voici dans un autre ouvrage une énumération plus précise des races avec leurs professions :

« Le Kabyle... loue ses bras pour la récolte... dans les villes, il devient manœuvre. L'Arabe est cavalier, voyageur, pasteur. Les Maures de notre temps se livrent au commerce... Les Juifs à des travaux de petite industrie, dans de pauvres boutiques... Enfin les Nègres font dans les campagnes l'office de travailleurs de la terre, dans les villes celui de manœuvres, portefaix, domestiques » (3).

(1) Desprez, *L'hiver à Alger*. Autre souvenir précis d'un détail analogue « le petit chapelet parfumé fait avec des fleurs de jasmin », qu'une mauresque coquette jette au bon Tartarin énamouré.

(2) Foucher, *Les bureaux arabes en Algérie*. Paris, 1858.

(3) Duval, *Tableau de l'Algérie en 1854*.

En dehors des indigènes, les guides de l'époque citent, comme immigrants, les Espagnols, les Mahonnais, les Maltais, les Allemands, les Alsaciens. Parmi eux, on faisait notamment des efforts spéciaux pour retenir Allemands et Alsaciens. Vers 1854, un journal : *le Journal Industriel et Agricole* paraissait en allemand à leur intention ; une revue hebdomadaire, *la Colonisation*, était rédigée à la fois en français et en allemand. Aussi Tartarin découvre-t-il sur la route de Mustapha « une voiture d'Alsaciens émigrants » ; il trouve dans une guinguette de la banlieue d'Alger un cabaretier alsacien et « une vieille alsacienne en marmotte » ; Daudet lui-même rend hommage aux bons soins de l'Alsacienne qui l'héberge au Caravansérail décrit dans les *Contes du Lundi*. Nombreux également étaient les Mahonnais : les paquebots de la Compagnie Impériale qui faisaient le service entre Marseille et Alger touchaient à Mahon le 1^{er} de chaque mois pair : ils amenaient dans la colonie des artisans, des maraîchers, des ouvriers agricoles. Ce qui explique que Daudet signale si souvent en ses récits la rencontre de Mahonnais ou de Mahonnaises.

Notre voyageur déguste à l'occasion les produits du terroir. Ils n'offrent pas encore à l'époque grande variété. Cependant le jeune gourmet reste reconnaissant à certain vin rosé de Crescia, dont revient par deux fois la mention dans *Tartarin*, et qui est cité également dans les *Sauterelles* (*Lettres de mon Moulin*). Or, la culture de la vigne n'était guère développée en 1860 en Algérie (1) : les pro-

(1) On cherchait à l'implanter alors dans la colonie. Un article du *Moniteur de l'Algérie* du 19 janvier 1862 encourageait en ces termes les futurs viticulteurs : « Le petit cultivateur trouvera l'aisance pour toute sa famille sur 2 hectares de vigne dans des localités saines [l'auteur proposait notamment de planter en vigne les co-teaux du Sahel] au lieu d'user sa santé et ses modestes ressources à demander à 15 hectares de plaine d'éternelles récoltes de céréales ou à 4 hectares de marais une récolte de tabac qu'il n'a pas toujours les moyens de mener à bien après l'avoir plantée. » — Le même

duits agricoles indiqués dans les statistiques contemporaines sont surtout les céréales, le tabac, le coton, la garance. Et il est remarquable que, dans tout le Sahel, le *Tableau de l'Algérie en 1854* de Duval (1), ne signale la vigne qu'à Saoula, Guyotville, Douéra et Crescia : « Les cultures industrielles s'y implantent, dit-il, de cette dernière localité, à côté des vignes et des arbres ». Dans les *Sauterelles*, le vin de Crescia arrose un repas copieux, où, à côté « du sanglier et du hérisson », figure « le beurre de Staouéli ». Or, si la statistique officielle de 1851 montre que les villages du Sahel possédaient à ce moment plus de bœufs de labour que de vaches laitières (2), par contre, on y peut lire que la seule ferme des trappistes de Staouéli, sorte d'établissement modèle, dirigé par des moines et subventionné par l'Etat, possédait 60 vaches laitières : c'est assez dire que les trappistes y devaient fabriquer du beurre. Et ce détail prouve une fois de plus la précision des souvenirs de notre voyageur.

Elle est d'autant plus remarquable qu'il ne séjourna guère à Alger : quelques jours à l'aller, une dizaine de jours au retour, comme nous le verrons. Au total, en ces quelques rapides journées d'hiver, il n'a pu saisir du pittoresque de la ville que les aspects qui s'offrent au touriste pressé. Mais ces aspects se clichèrent en sa mémoire ou dans ses notes avec une netteté singulière : et les multiples rapprochements que nous avons pu établir

Moniteur, dans un entrefilet du 2 février suivant, souligne l'arrivée par le *Zouave* de « 73 faisceaux de plants de vigne destinés à différents propriétaires qui s'adonnent avec succès à cette culture si riche d'avenir ».

(1) J. Duval, ex-administrateur de l'Union Agricole d'Afrique, Secrétaire du Conseil général de la province d'Oran, est cité par les journaux locaux comme « un des économistes les plus accrédités » du temps.

(2) A Kouba, 26 vaches pour 201 bœufs, à Chéragas, 25 vaches pour 80 bœufs, à Guyotville, 8 vaches pour 22 bœufs. Mais à la trappe de Staouéli 60 vaches pour 24 bœufs.

entre ces « crayons » d'artiste et la réalité concrète, telle qu'elle s'avère dans les témoignages directs des contemporains, révèlent tout le bagage de visions exactes, emporté de cette randonnée de jeunesse à travers le vieil Alger. A réunir ces traits épars dans *Tartarin*, dans les *Lettres de mon Moulin*, dans les *Contes du Lundi*, dans *Trente ans de Paris*, c'est bien l'Alger de 1860 qui revit devant nous. Daudet l'a vu et l'a peint avec l'allure hybride d'une ville en voie de transformation, dépouillée d'une partie de sa saveur indigène, sans être encore la grande cité européenne qu'elle ambitionnait de devenir. Il a évoqué la petite ville de garnison, fière de ses laides bâtisses neuves (1) et de ses encombrants militaires (2), plaquée sur les anciens quartiers turcs, dont l'originalité primitive déjà s'écaille et s'effrite. Quelque déception lui est venue de voir l'indigène européenisé se défaire de son prestige oriental pour prendre les manières de nos boutiquiers provinciaux (3) : « Tous ces forbans à têtes

(1) Qu'elles soient laides, il suffit de revoir tout le quartier compris entre l'actuel Lycée de garçons et le square de la République, quartier bâti de 1830 à 1860, pour s'en rendre compte.

(2) On peut juger de leur nombre par les chiffres suivants, tirés d'un tableau de la « Superficie et population du Tell algérien en 1855 ». On y constate que le « Tell de la province d'Alger », pour une superficie de 2.960.000 hectares et une population de 490.168 habitants, compte un effectif de 37.682 soldats, soit 1 soldat pour 12 habitants. (*Carte topographique de l'Algérie*, dressée par L. Bouffard, Paris, Hachette, 1855). Et il convient d'ajouter que la plupart des soldats du Tell algérois tiennent garnison à Alger.

(3) Cette transformation provoque le même étonnement amusé chez un contemporain : « Les voilà donc ces pirates affreux, naguère le fléau de l'Europe ! Ils se rangent avec respect pour vous donner, sur le banc qu'ils occupent, la meilleure place... Ils vous passent obligeamment du feu pour allumer votre cigare... Ce sont des parties de cartes... qui, plus que la fantasia, la guerre et l'amour même, ont l'art de passionner ces natures calmes et flegmatiques ». Desprez, *L'hiver à Alger*, pp. 60-64. Même note ou à peu près dans un article déjà cité du *Moniteur de l'Algérie* du 2 février 1862 : « Le roumi arrive tout à coup au milieu de deux rangs de fumeurs

farouches, écrit-il dans *Tartarin*, qui, naguère, lui faisaient tant de peur, du fond de leurs noires échoppes, se trouvèrent être une fois qu'il les connut, de bons commerçants inoffensifs, tous gens bien élevés, finauds, discrets, et de première force à la bouillotte »... Il a éprouvé quelque agacement et quelque écœurement de retrouver dans l'Alger européen les mœurs de « corps de garde » qu'il avait pu connaître, au cours de ses loisirs de pion désœuvré dans les cafés de la petite ville d'Alais :

« Avec ses zouaves en ribote, ses alcazars bourrés d'officiers et son éternel bruit de sabres traînant sous les arcades, cet Alger-là lui semblait insupportable et laid comme un corps de garde d'Occident » (1).

Il devait ainsi quitter Alger sous l'impression du même désabusement qu'il avait ressenti en mettant le pied pour la première fois sur la place du Gouvernement : « Des militaires, encore des militaires, toujours des militaires... et pas un Teur ! »

VI. — Promenades en banlieue

Cependant, les curiosités de la ville épuisées, Daudet et son cousin firent probablement quelques promenades dans la banlieue d'Alger.

Est-ce au cours d'une de ces promenades, dirigée vers Mustapha et Hussein-Dey, que Daudet prit les notes qui devaient lui servir plus tard à composer le récit de la première chasse de Tartarin dans la plaine de l'Agha ? Quoi qu'il en soit, l'itinéraire suivi par le chasseur et la notation des êtres et des choses qui défilent devant ses yeux pendant cette mémorable journée est d'une rigou-

assis ou accroupis ; il s'asseyait avec eux sur un banc de bois ou sur une natte, humait lentement une tasse de café, fumait voluptueusement une pipe et à côté de lui viennent silencieusement se reposer des hommes à figures basanées ou noires »...

(1) *Tartarin de Tarascon*, éd. Fayard, p. 61.

reuse exactitude. Tartarin part de l'Hôtel de l'Europe et « descend la rue » de la Marine ; puis « il tourne à droite » et traverse la place du Gouvernement. Il « enfile jusqu'au bout les arcades Bab-Azoun » et il y rencontre force « juifs algériens » qui sortent de leurs boutiques pour le voir. Effectivement le *Guide général de l'Algérie pour 1855* de Tombarel, rapporte qu'à cette date plus de « deux cents Juifs disséminés dans les rues de Chartres, Bab-el-Oued et Bab-Azoun » y exercent les professions de « marchands indigènes » et de « marchands de nouveautés ». Après quoi, le héros de Daudet « traverse la place du Théâtre », et « prend le faubourg ». Tel était le nom donné alors à la partie d'Alger située au Sud-Est de la place du Théâtre : « A partir du théâtre, déclare l'*Itinéraire Hachette*, commence le faubourg Bab-Azoun ;... les deux rues principales sont celles de l'Agha qui conduit à la plaine de Mustapha et celle d'Isly ». C'est celle de l'Agha que suit Tartarin ; il l'appelle : « la route poussiéreuse de Mustapha ». Elle était bordée encore en 1874 d'aloès et de cactus : « Quand on a franchi les remparts, lit-on dans l'*Itinéraire Hachette de 1874*, la route court jusqu'à l'Agha, bordée de bella-ombra, d'aloès et de cactus ». Et l'on comprend pourquoi l'imagination de Tartarin évoque, sur ce parcours, « un grand désert sauvage tout hérissé de plantes bizarres, de ces plantes d'Orient qui ont l'air de bêtes méchantes ». Aloès et cactus à part, cette route de Mustapha offre l'aspect de toutes les voies d'accès des faubourgs urbains, à peine agrémenté de quelque pittoresque local. Tartarin y découvrira sans peine « un cabaret de banlieue comme on en voit à Vanves ou à Pantin ».

« On pourrait s'y croire à Vaugirard, affirme de son côté un voyageur contemporain (1), n'était la rencontre de cavalcades, sans exemple aux bords de la Seine, d'Arabes en voyage, juchés sur la bosse d'un dromadaire, ou trotinant à califourchon sur de petits ânes aux oreilles pendantes ».

(1) Desprez, *L'hiver à Alger*, p. 18.

Inévitablement, Tartarin croise aussi ânes et chameaux : mais il s'effare, en outre, du mouvement tumultueux des passants. Le *Tableau de l'Algérie* de Duval promet, d'ailleurs, au touriste que,

... « s'il veut jouir dans un temps et un espace restreints du mélange pittoresque et original de la civilisation européenne avec la société musulmane, il n'a qu'à parcourir la distance qui sépare Alger de la station de voitures dite du Ruisseau... Tous les jours il remarquera sur cette route, aux pieds des coteaux de Mustapha, l'animation des capitales d'Europe ».

Mélange de races et animation sollicitent également l'attention de Tartarin au sortir d'Alger :

... « Il y avait sur la route un encombrement fantastique. Omnibus, fiacres, corricolos, des fourgons du train, de grandes charrettes de foin traînées par des bœufs, des escadrons de chasseurs d'Afrique, des troupes de petits ânes microscopiques, des négresses qui vendaient des galettes, des voitures d'Alsaciens émigrants, des spahis en manteaux rouges, tout cela défilant entre deux haies de méchantes baraques où l'on voyait de grandes Mahonnaises se peignant devant leurs portes, des cabarets pleins de soldats, des boutiques de bouchers, d'équarisseurs »... (1).

Quelques rapprochements peuvent permettre de s'assurer aisément que les éléments de ce tableau d'un mouvement et d'une couleur si personnels sont empruntés à la réalité contemporaine. C'est ainsi qu'entre la rampe Bab-Azoun et le Ruisseau circulaient constamment « des calèches, des omnibus et des voitures dites corricolos ». Ces corricolos dont Daudet a retenu le nom amusant remisaient d'ailleurs à l'Agha : « C'est à l'Agha que logent les charretiers et les nombreux corricolos aux flamboyantes couleurs, qui sont un des caractères de la civilisation à Alger » (2). Ces voitures à elles seules suffiraient

(1) *Tartarin de Tarascon*, éd. Fayard, p. 42.

(2) Duval, *Itinéraire*, pp. 123-125.

à donner au chemin son animation : « L'omnibus algérien, une fois lancé, court, galope, vole. De cette vitesse effrénée provient sans doute le nom de *corricolo* que beaucoup d'Algériens lui donnent » (1). Autre vérification probante : Tartarin voit au passage « des négresses qui vendent des galettes » ; et l'on peut lire dans le *Tableau de l'Algérie en 1854* de Duval, à propos des métiers exercés par les diverses races, que « les négresses tiennent aux portes des villes un petit étal de pain indigène ». Cependant tout ce mouvement défile « entre deux haies de méchantes baraques ». Il n'y a pas trente ans qu'on pouvait voir aux portes mêmes d'Alger, sur l'emplacement actuel du boulevard Laferrière, des cabanes en bois, abritant une population flottante et misérable. L'*Itinéraire Hachette de 1874* confirme de son côté qu'on rencontrait entre l'Agha et Mustapha « un vaste champ servant de marché aux bestiaux avec quelques baraques en planches pour les receveurs arabes et les cafetiers » (2). Certes les cafetiers étaient nombreux sur ce parcours ; et il n'est pas étonnant que Tartarin les ait remarqués : l'*Annuaire administratif et commercial de la province d'Alger* (3) pour 1863, signale 12 cafetiers à l'Agha, 15 à Mustapha-Inférieur, dont 10 sur la route de l'Agha à Mustapha (et il ne s'agit que des Européens). Tartarin note aussi en passant les « boutiques de bouchers et d'équarisseurs ». Or le même annuaire dénombre 5 bouchers entre Alger et Mustapha-Inférieur ; par contre il ne cite pour tout Alger qu'un équarisseur, mais sa boutique était située précisément sur la route de l'Agha à Hussein-Dey. Et il pouvait exister en outre des bouchers et équarisseurs indigènes dans le voisinage du marché aux bestiaux.

(1) Desprez, *L'hiver à Alger*, p. 17.

(2) *L'Itinéraire Hachette de 1855* se borne à signaler l'existence du marché aux bestiaux à Mustapha.

(3) Alger, Tissier, 1863.

Quant au spectacle caractéristique d'Espagnoles épluchant leurs chevelures devant leurs portes, il est encore familier aux Algérois d'aujourd'hui : qu'il y eût parmi elles des Mahonnaises, on peut le croire facilement puisque l'*Itinéraire Hachette de 1855* constate que le territoire tout voisin d'Hussein-Dey « n'est guère occupé que par des maraîchers mahonnais ».

Enfin il n'y a pas moins de militaires dans ce faubourg que sur la place du Gouvernement ; et il n'est pas étonnant que Tartarin croise des « escadrons de chasseurs d'Afrique », des « spahis », des « cabarets pleins de soldats », qu'il s'éveille le lendemain matin dans la plaine au bruit « des clairons des chasseurs d'Afrique qui sonnaient la diane dans les casernes de Mustapha ». Effectivement dans cette plaine se trouvaient, déjà en 1860, « des casernes, le camp des chasseurs d'Afrique, le champ de manœuvres et les ateliers militaires » (1). En ouvrant les yeux après la nuit dramatique qu'il a cru passer en plein désert, Tartarin se découvre :

« dans un plant d'artichauts, entre un plant de choux-fleurs et un plant de betteraves. Tout près de lui, sur la jolie côte verte de Mustapha-Supérieur, des villas algériennes, toutes blanches, luisaient dans la rosée du jour levant ».

Et le terrible chasseur s'étonne de la « physionomie bourgeoise et potagère de ce paysage endormi » (2). Cette physionomie a été modifiée depuis par la construction des maisons de Belcourt et du boulevard Bru. Les guides du temps distinguaient cependant, comme le fait Daudet, « le quartier de la plaine ou Mustapha-Inférieur... et celui de la colline ou Mustapha-Supérieur » ; à Mustapha-Supérieur ils désignaient à l'attention du voyageur « les mas-

(1) Duval, *Tableau de l'Algérie*, p. 122.

(2) Dans *Chapatin le Tueur de Lions* la même déception est déjà indiquée : « Il fut étonné d'y trouver de nombreuses maisons de campagne et quelques jardins potagers ».

sifs de verdure, les jardins délicieux et les charmantes villas des heureux citadins », tandis qu'à Mustapha-Inferieur, ils constataient que « les cultures maraîchères et d'ornement formaient de tout le territoire une suite de vergers et de jardins » (1).

Après sa fameuse chasse à l'âne, Tartarin déçu songe au retour ; il hèle un des omnibus qui font le service de la banlieue d'Alger. Il s'y rencontre avec des mauresques « qui viennent de faire leurs dévotions au cimetière » ; un cimetière musulman longeait en effet la route suivie par le Tarasconnais ; c'était l'un des plus fréquentés d'Alger à l'époque. Enfin l'omnibus, avec Tartarin et la mauresque qui vient de faire sa conquête, arrive à son point terminus : « On était sur la place du Théâtre, à l'entrée de la rue Bab-Azoun ». Dernier détail exact ; il y avait une station de voiture « rampe Bab-Azoun, vis-à-vis de la fontaine », et « c'était là, dit un témoin du temps (2), que campaient les omnibus à destination des pays de l'Est ». Il a donc été possible de suivre pas à pas Tartarin en cette excursion à travers la plaine de Mustapha et de contrôler les détails principaux de sa promenade (3). Et il est difficile de ne pas admirer une fois de plus la précision des souvenirs de Daudet (4). Cette rigueur « minutieuse » de l'observation chez son frère provoquait d'ailleurs l'étonnement d'Ernest Daudet :

« C'est une chose inexplicable pour moi, avoue-t-il, que cette intensité de vision chez ce myope. Il est comme un

(1) Barbier, *Itinéraire* et Duval, *Tableau de l'Algérie* (passim).

(2) Desprez, *L'hiver à Alger*, p. 17.

(3) On pourrait encore remarquer que la nuit passée par Tartarin est une « nuit sans lune, criblée d'étoiles ». Observation qui situe la promenade de Daudet fin décembre 1861, au moment de la nouvelle lune.

(4) Ce qui permet d'affirmer que, contrairement à l'hypothèse de M. L. Degoumois, Daudet n'a tiré aucun des traits essentiels de sa description de Feydeau ou de Fromentin. Les rencontres d'expressions proviennent simplement de l'identité des objets décrits.

aveugle dans la vie et cependant, dans chacun de ses livres, il fait œuvre d'observation minutieuse, attentive, presque à la loupe » (1).

VII. — D'Alger à Blida

Cependant le Sahel, non plus que la banlieue d'Alger, ne pouvaient offrir suffisante pâture à l'appétit de chasse des deux cousins. Il leur fallait d'autre part, pour la santé du jeune écrivain, courir le gibier dans un air plus vif et plus sec que celui de la ville et de ses environs et pénétrer à l'intérieur de l'Algérie. Dans son dithyrambe en l'honneur des grandes chasses d'Afrique, le général Dumas n'affirmait-il pas

... « qu'elles frappent d'inutilité l'art du médecin en entretenant une perpétuelle santé dans le corps... qu'elles l'affranchissent des funestes influences qui font peser sur nous ayant le temps le poids des années, si bien que les jours de chasse ne comptent pas parmi les jours de la vie ? » (2).

Avec cela un secret besoin d'aventures attirait sans doute vers le Sud mystérieux l'imagination des deux voyageurs : « Allons vers le Sud... Continuons vers le Sud », s'écrie Chapatin, le Tueur de Lions. Mais le Sud à l'époque était moins accessible qu'il l'est maintenant. Les départs de diligences pour Batna et Biskra par exemple n'avaient lieu que six fois par mois. La santé du jeune poète commandait en outre de choisir quelque région où l'on pût trouver des auberges hospitalières. Vers la fin de décembre, nos deux héros montèrent donc dans une des diligences des Messageries Générales ou des Messageries Nationales qui, trois fois par jour, menaient les voyageurs d'Alger à Blida. L'itinéraire de ces voitures différait légèrement de celui que suivent les autobus modernes pour la même destination. Au lieu de descendre de Birka-

(1) E. Daudet, *Mon frère et moi*, p. 47.

(2) *La chasse en Afrique*, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mars 1853.

dem sur Birtouta, ces diligences, selon l'*Itinéraire Hachette*, gagnaient Boufarik par Birkadem, Crescia et Douéra. Or c'est là précisément l'itinéraire indiqué par Daudet dans la première version de *Tartarin*. On y voit en effet Chapatin déguster un champoreau avec le conducteur de sa diligence à Douéra, puis à Boufarik.

Ces libations et les confidences du conducteur provençal sur les lions qu'il a vus, tués, voire mangés, sont les seuls incidents qui, dans cette première forme du roman, animent le voyage d'Alger à Blida. Le récit est considérablement enrichi et notablement modifié dans *Tartarin*. La diligence Alger-Blida offrait aux voyageurs trois catégories de places : pour 5 fr. 50 on montait dans le « coupé » ; pour 3 fr. 50, dans la « rotonde », et pour 2 fr. 50, aux « banquettes » de l'impériale. Tout démocratiquement le Chapatin de la première version se hisse à l'impériale, ce qui s'explique chez un voyageur désireux de voir un paysage qu'il ne connaît pas. Tartarin, plus ami de ses aises, s'installe « de son mieux dans un coin de la rotonde ». Outre que la place convient au douillet personnage qu'est Tartarin-Sancho, elle permet à Daudet de faire une description pittoresque de l'intérieur délabré de la voiture,

... « une vieille diligence d'autrefois, capitonnée à l'ancienne mode de drap gros bleu tout fané, avec ses énormes pompons de laine rêche, qui, après quelques heures de route, finissent par vous faire des moxas dans le dos » (1).

Puis Tartarin, somnolent dans son coin, croit entendre en songe les doléances de l'antique guimbarde qui le transporte. Celle-ci se dit plaisamment « déportée de France » en Algérie, parce que « trop réactionnaire », et condamnée désormais « à mener une vie de galère ».

(1) Le chemin de fer devant prochainement prendre la place des diligences sur ce parcours, les Messageries ne faisaient vraisemblablement pas grand effort pour améliorer le confort de leurs voitures.

Allusion fort claire aux déportés envoyés par l'Empire dans les bagnes algériens ; mais aussi prétexte excellent à deux jolis tableaux dans la manière des *Contes du Lundi*. Dans le premier, la vieille diligence rappelle avec regret le temps de sa jeunesse sur les belles routes de France ; dans le second, elle peint ses années de misère dans le bled algérien. Daudet a accumulé dans la deuxième partie de sa description un certain nombre de détails vraisemblables, glanés au hasard de l'observation ou des conversations, au cours de ses randonnées en diligence, tant à l'aller qu'au retour, d'Alger à Blida, de Blida à Miliana, de Miliana à Orléansville. La diligence se souvient d'abord qu'en cette fin d'année 1861 on parle beaucoup, en Algérie comme en France, du projet de chemin de fer à l'étude, dont le premier tronçon doit relier Alger à Blida. Les colonnes de l'*Akhbar* et du *Moniteur* sont pleines des espoirs que fait naître l'installation du rail. Ironiquement l'archaïque voiture se compare, toute usée et « bonne à rien » qu'elle est, aux futures locomotives : « C'est ce qu'en France vous appelez les chemins de fer algériens », dit-elle. Puis elle évoque les voyageurs qui d'ordinaire utilisent ses services :

... « des nègres, des bédouins, des soudards, des aventuriers de tous les pays, des colons en guenilles, et tout cela parlant un langage auquel Dieu le Père ne comprendrait rien ».

Amusante esquisse du pêle-mêle des races et des langues dans la Mitidja en cette première période de la colonisation. Avec cela, ajoute-t-elle, « ces mécréants me remplissent de vermine ». Les touristes actuels ont encore trop souvent à déplorer la vermine des véhicules du bled ! Elle pullulait jadis, s'il faut en croire le *Tableau de l'Algérie* de Duval, lequel déclare « qu'on est exposé aux puces, aux punaises, aux moustiques et pis encore, hôtes incommodes dont il faut se défendre ». Enfin la diligence se plaint de l'état des routes :

« Par ici, c'est encore supportable, parce que nous sommes près du gouvernement ; mais, là-bas, plus rien, pas de chemin du tout ; on va comme on peut, à travers monts et plaines, dans les palmiers nains, dans les lentisques ».

Or on peut lire dans le *Tableau* précité que « les voies de communication de la province d'Alger, comme celles de toute l'Algérie, ne sont terminées et à l'état d'entretien que sur une partie de leur parcours »⁽¹⁾.

Un autre incident coupe encore la monotonie du voyage de Tartarin. Au moment où il arrive à Blida, monte dans la diligence un « tout petit monsieur », en redingote noisette, qui a tout l'aspect d'un « parfait notaire de village ». Tartarin le prend de haut avec le nouvel arrivant, parle d'un ton dédaigneux devant lui des exploits de Bombonnel ; or il se trouve, pour la plus grande confusion du vaniteux méridional, que le voyageur ainsi rabroué est Bombonnel en personne.

Assurément il n'est pas possible que Daudet ait, vers la fin de décembre 1861, rencontré le « Tueur de panthères » à Blida. Car celui-ci, revenu en Algérie au début de l'hiver 1861-62, après la publication, en 1860, de son livre fameux, était parti dès le mois de novembre 1861 pour la province de Constantine ; le 25 décembre il arrivait à Batna⁽²⁾, quittait ce centre le 10 février 1862 pour se rendre à Guelma, où il arrivait le 15 février. Mais, s'il n'a pu le voir, Daudet, pendant son séjour en Algérie, n'a pas cessé d'entendre parler de Bombonnel et de son

(1) En hiver l'état de la voirie laissait à désirer même dans la partie entretenue des routes : « Pendant tout l'hiver, bien que les routes de Médéa et Miliana à Blida soient bonnes, le roulage est souvent impossible à cause des torrents qui interceptent les communications », déclare le *Moniteur de l'Algérie* du 23 janvier 1862.

(2) « Nous recevons de Batna, sous la date du 31 décembre, la lettre suivante de Bombonnel : « Je suis à Batna depuis six jours »... (*Akhbar* du 10 janvier 1862).

ami Chassaing (1). Telle était alors à Alger la renommée des deux chasseurs, que l'on proposait leurs portraits à l'admiration des amateurs. C'est ainsi que le *Moniteur de l'Algérie* du 21 décembre, jour de l'arrivée de Daudet en Afrique, signalait que le peintre J. Girardin exposait dans son atelier d'Alger, entre autres œuvres, « les portraits de Bombonnel et de Chassaing, les deux tueurs de bêtes féroces, lithographies improvisées ». Si donc notre jeune voyageur n'a pas rencontré Bombonnel en personne, le hasard a fort bien pu faire qu'il ait contemplé dans quelque vitrine d'Alger la lithographie qui le représentait. D'autre part on se souvient des mots par lesquels Bombonnel prend congé de Tartarin : « Quant aux lions, c'est fini. Il n'en reste plus en Algérie. Mon ami Chassaing vient de tuer le dernier ». Or Daudet pouvait lire dans le *Moniteur* du 31 décembre 1861, date à laquelle il devait se trouver vraisemblablement dans quelque diligence qui l'emmenait « vers le Sud », que Chassaing avait tué « un des plus beaux échantillons de la race léonine dans la nuit du 15 au 16 courant ». Cet exploit était d'ailleurs encore raconté tout au long dans l'*Akhbar* du 24 janvier 1862. On voit sans peine comment l'imagination de l'auteur de *Tartarin* a enregistré et utilisé le souvenir de ce coup de fusil fameux, dont il avait pu parcourir la relation dans les journaux locaux, pendant son voyage vers l'intérieur, et que le cousin Reynaud et lui avaient dû commenter avec toute leur passion de chasseurs (2).

(1) Cf. notamment l'*Akhbar* du 10 et du 24 janvier, du 20 et du 21 février, le *Moniteur de l'Algérie* du 21 et du 31 décembre, l'*Indépendant de Constantine* du 13 février.

(2) Il semble qu'on puisse retrouver la trace de cette lecture des articles, consacrés par le *Moniteur* et l'*Akhbar* aux exploits des tueurs de fauves, dans l'incident suivant de *Tartarin de Tarascon* : lorsque le Tarasconnais, après sa première chasse dans la plaine de Mustapha demande des renseignements sur les lions au cabaretier du *Rendez-vous des lapins*, celui-ci lui répond : « Ma foi, je n'en ai jamais vu... Cependant je crois bien avoir entendu dire... Il me semble que les journaux... Mais c'est beaucoup plus loin, là-bas, dans le Sud. »

Tous deux cependant arrivaient à Blida après quelques heures de diligence. La première version de *Tartarin*, *Chapatin le Tueur de Lions*, laisse bien entendre qu'ils s'y arrêtaient au moins le temps de prendre contact avec la petite ville et ses environs. Il est vrai que, dans *Tartarin*, le héros de Daudet se borne à entrevoir Blida au petit matin, sans descendre de voiture. L'invraisemblance même d'un relai à Blida à l'aurore suffit à prouver que, dans cette seconde utilisation, l'auteur a déformé ses souvenirs : en effet les diligences pour Blida partaient d'Alger à 6 heures du matin, à midi, à 1 heure et à 2 heures du soir. La dernière arrivée à Blida avait lieu vers 8 heures du soir (1). D'autre part il est question dans *Chapatin* d'un dîner à la table d'hôte avec des officiers du 3^e hussards. Dans *Tartarin* on trouve, au nombre des voyageurs de la diligence qui emmène le méridional vers le Sud, « deux cocottes qui rejoignaient leur corps, le 3^e hussards ». Or le 3^e hussards tenait effectivement à l'époque garnison à Blida (2). Ce qui permet de supposer que, comme il est indiqué dans *Chapatin*, les deux cousins, arrivés à Blida le soir, y couchèrent et y passèrent la journée du lendemain, en compagnie de quelques officiers, pour lesquels Daudet avait peut-être une lettre de recommandation. Ils s'en furent ensemble aux gorges de la Chiffa que les guides du temps signalaient déjà à l'attention du touriste. On en trouve dans *Chapatin le Tueur de Lions* une courte description fort évocatrice de la réalité :

... « Ils l'emmenèrent contempler les gorges de la Chiffa, admirable ravin qu'arrose le ruisseau des Singes. Le paysage était splendide. À droite et à gauche des montagnes à pic,

(1) D'après une annonce du *Moniteur de l'Algérie* de janvier 1862.

(2) D'après le *Tableau de l'emplacement des troupes composant l'armée d'Algérie* publié le 20 janvier 1862, sous la signature : De Martimprey, le seul régiment de hussards mentionné, le 3^e de hussards, à 6 escadrons, avec son état-major, était tout entier caserné à Blida.

toutes noires de verdure ; des roches éboulées, grosses comme des cathédrales ; une végétation splendide : tuyas, caroubiers, palmiers nains, oliviers sauvages, lentisques, lauriers roses ; des nuées de petits singes roux, sautillant de branche en branche, en poussant des « couic, couic » déchirants... Tous les officiers du 3^e hussards s'extasièrent sur les beautés de la nature et se livrèrent à de petites improvisations poétiques. L'un se pâmait surtout devant le fil électrique — symbole de la civilisation — qui traversait impassiblement toutes ces belles horreurs. Un autre, au contraire, songeait que si les Arabes avaient été meilleurs tacticiens, ces gorges n'auraient jamais été franchies par nos troupes »...

Non seulement l'énumération de la flore des gorges est d'une exactitude rigoureuse ; mais la mention des éboulis de roches rappelle un accident, tout récent en 1862 :

« Le 26 novembre 1859, déclare l'*Itinéraire Hachette de 1874*, à la suite de pluies torrentielles, la Roche Pourrie s'éboula en grande partie. L'ingénieur Bert fit démolir le reste à coups de canon et 100.000 mètres cubes de roches précipitées dans le torrent ont fait cesser une cause de dangers pour les voyageurs ».

Les officiers ne manquèrent pas sans doute de rappeler à leurs hôtes cet écroulement, dont le souvenir devait être encore présent à la mémoire des Blidéens. Quant aux réflexions qu'ils émettent sur le fil électrique et la tactique des Arabes devant nos troupes, elles sont d'autant plus vraisemblables que l'installation du télégraphe entre Blida et Médéa était récente et que d'autre part, d'après un témoignage du temps, tout au long des gorges « des tables de pierre, qui servaient souvent de cible à des tireurs de pistolet sans patriotisme, rappelaient la glorieuse mémoire » de la marche de nos troupes sur Médéa.

Il est probable que la petite caravane risqua au passage quelques coups de fusil sur le gibier qui abondait dans les terrains accidentés et boisés avoisinant la route. Le souvenir de cette chasse improvisée en compagnie des

officiers du 3^e hussards suggéra plus tard à l'auteur de *Jack* l'idée de donner pour père au héros de ce roman « le marquis de l'Epan, chef d'escadron du 3^e hussards » (1) et d'imaginer que la rencontre entre le marquis et la mère de Jack se fit précisément au cours d'une partie de chasse dans les gorges de la Chiffa :

« Ah ! nous étions bien jeunes quand nous nous sommes rencontrés. C'était, je m'en souviens, à une grande battue de sangliers dans les ravins de la Chiffa (2). Il faut te dire que j'avais à cette époque la passion de la chasse. Je me rappelle même que je montais un petit cheval arabe appelé Soliman, un vrai petit diable ».

Episode qui semble bien n'être que la stylisation d'un souvenir précis de la randonnée de Daudet au Ruisseau des Singes.

Mais Blida était bien près encore de la civilisation et la chasse au sanglier, si chasse il y eut, ne suffisait pas à l'ambition de Reynaud : « On ne put retenir Chapatin à Blida seulement un jour de plus, lit-on dans la première version de *Tartarin*. Cet homme avait la nostalgie du lion ». Le surlendemain donc de leur arrivée, s'il faut ajouter foi à ce récit, les deux cousins quittaient Blida pour Miliana. Le départ de la diligence avait lieu d'assez bonne heure le matin pour permettre l'arrivée à Miliana

(1) En inventant cette paternité, Daudet se souvenait aussi des confidences réelles de la mère de son héros. Celle-ci « racontait à son fils, à un moment, qu'il était fils du marquis de P..., un nom bien connu sous l'Empire... Plus tard, oubliant le premier aveu, elle lui donnait pour père un officier supérieur d'artillerie ». (*Trente ans de Paris — Histoire de mes livres : Jack*.) Par une combinaison amusante des souvenirs de ces confidences et du voyage en Algérie, le marquis de P... est devenu dans le récit de Daudet marquis de l'Epan, et l'officier supérieur d'artillerie, chef d'escadron au 3^e hussards de Blida.

(2) Des battues analogues avaient lieu de temps en temps l'hiver aux environs d'Alger. On en fit une le 16 février 1862, pendant le séjour de Daudet, à Réghaïa, à quelque 25 kilomètres d'Alger. Les journaux y conviaient les étrangers.

dans l'après-midi (1). C'est peut-être lors de ce départ matinal que Daudet nota l'impression suivante, qu'il transposa ensuite dans *Tartarin*, pour la placer à l'arrivée de son héros à Blida :

« Vaguement, à travers les vitres dépolies par la buée, Tartarin entrevit une place de jolie sous-préfecture, place régulière, entourée d'arcades et plantée d'orangers, au milieu de laquelle de petits soldats de plomb faisaient l'exercice dans la claire brume rose du matin. Les cafés ôtaient leurs volets. Dans un coin une table avec des légumes ».

Il s'agit ici de la place d'Armes de Blida. Les maisons à arcades y existaient déjà, au moins en 1874, d'après l'*Itinéraire Hachette* de cette époque ; et le *Tableau de l'Algérie en 1854* de Duval précise de son côté que « les plantations de platanes et d'orangers qui décorent les places de la ville, y font admirer la plus luxuriante végétation ». Là enfin se trouvaient les principaux cafés de la cité et peut-être Daudet avait-il passé la nuit à l'Hôtel de la Régence, le plus confortable à l'époque, situé au coin de la place d'Armes et de la rue d'Alger.

VIII. — A Miliana

Partis le matin, les deux voyageurs furent dans la soirée à Miliana. L'imagination de l'auteur de *Tartarin* a donc singulièrement exagéré la longueur et la difficulté du voyage, lorsqu'il montre le Tarasconnais épuisé par « deux jours de durs cahots, deux nuits passées les yeux ouverts à regarder par la portière s'il n'apercevait pas dans les champs, au bord de la route, l'ombre formidable du lion », de même que lorsqu'il fait dire au prince Grégory qu'il a fait « cinquante lieues ventre à terre », pour rejoindre Tartarin. En réalité Miliana, en suivant la route des diligences du temps, était à 118 kilomètres

(1) Barbier, *Itinéraire*, p. XLII.

d'Alger et il n'était nullement nécessaire de séjourner deux jours et deux nuits en voiture pour y parvenir.

Daudet s'arrêta plus longtemps à Miliana qu'à Blida. Il avait des lettres de recommandation pour le chef du bureau arabe (1). Les bureaux arabes étaient en effet bien placés pour guider les touristes dans leurs pérégrinations. Centralisant les renseignements de toutes sortes sur les régions où ils étaient installés, surveillant les divers cercles, seuls intermédiaires entre l'indigène et le haut commandement militaire, leurs agents connaissaient fort bien le pays et ses habitants. Ils étaient accueillants aux voyageurs. Ils durent l'être plus encore pour l'attaché de cabinet du Président du Corps Législatif. Daudet fit là en particulier la connaissance d'Alexandre Duvernois, alors sous-chef du bureau arabe de Miliana, qu'il retrouva plus tard à Paris dans la salle de rédaction du *Figaro* (2). Par ses soins et par ceux de ses collègues il fut vraisemblablement piloté, conseillé au point de vue des excursions à tenter dans les environs.

On lui chercha d'abord un « hôtel à sa convenance » (3). Il choisit probablement l'hôtel du Commerce, tenu par Cortade, situé près des remparts, d'où l'on pouvait les apercevoir, ainsi que le Zaccar, avant que ne fussent construites les écoles qui en masquent actuellement la vue. En effet tandis que des fenêtres de l'hôtel de l'Europe à Alger, Daudet contemplait la mer, de celles de l'hôtel du Commerce à Miliana, il pouvait admirer le Zaccar qui, au dessus des remparts, domine de sa majesté tout le paysage avoisinant la ville :

(1) « On le laissa partir pour Milianah, en lui donnant des lettres de recommandation pour le chef du bureau arabe ». (*Chapatin le Tueur de Lions* dans L. Degoumois, op. cit., p. 266).

(2) *Trente ans de Paris — Histoire de mes livres : Tartarin de Tarascon.*

(3) *Tartarin de Tarascon*, éd. Fayard, p. 74.

« Il va pleuvoir, le ciel est gris, dit l'écrivain dans le récit des *Lettres de mon moulin*, intitulé : *A Milianah*. Les crêtes du mont Zaccar s'enveloppent de brume. Dans ma petite chambre d'hôtel, la fenêtre est ouverte sur les remparts »...

Daudet a gardé dans les *Lettres de mon Moulin* et dans *Tartarin* une vision fort nette de ses promenades à travers la coquette sous-préfecture. Miliana est traversé du Nord au Sud par « une avenue et trois larges rues, qui en somme n'en font qu'une, bordées de platanes et arrosées d'eaux vives » (1). Ce sont les rues que parcourt Tartarin : « Il se dirigea à travers les larges rues de Miliana, pleines de beaux arbres et de fontaines ». Le jeune écrivain retrouve là, plus accentué, l'aspect provincial, qui déjà l'avait amusé à Alger. La « grande place », qui n'est autre que la place de l'Esplanade, a aussi son public des dimanches, ses concerts donnés par « la musique militaire du 3^e de Ligne » (2), qui joue « une mazurka de Talexy », comme un autre orchestre militaire jouait à Alger sur la place du Gouvernement une polka d'Offenbach. On rencontre nécessairement à ce concert « le général et ses demoiselles », « le sous-préfet au bras du juge de paix » (3). Puis voici le « Café de la Grand'Place », fréquenté des gens d'affaires, où « se donnent les consultations entre l'absinthe et le champoreau », le bureau arabe « qu'on prendrait pour une mairie de village », le théâtre « ancien

(1) *Itinéraire Hachette pour 1874*. Celui de 1855 indique aussi que « la garnison a construit de grandes places, percé deux longues et larges rues... et que... des eaux abondantes y alimentent plusieurs fontaines publiques »...

(2) Encore un détail exact : le *Tableau de l'emplacement des troupes* au 20 janvier 1862, cité plus haut, précise que le 3^e de ligne avait 4 de ses compagnies à Orléansville et 2 à Miliana.

(3) On lit dans l'*Itinéraire Hachette de 1874* : « Miliana était il y a quelques années le chef-lieu de la subdivision militaire, qui a été réunie en 1872 à celle d'Orléansville. Cette ville maintenant administrée par un sous-préfet (depuis 1859), possède en outre une justice de paix. »

magasin à fourrage, où de gros quinquets font l'office de lustre » (1), où les acteurs sont « presque tous des amateurs, des soldats du 3^e », que viennent applaudir leurs camarades. « Des militaires, encore des militaires », pourrait s'écrier une fois de plus l'auteur de *Tartarin*. Enfin c'est aussi « et toujours, cet éternel féminin des théâtres de province, prétentieux, exagéré et faux » (2). Puis le soir, quand il rentre tard du théâtre, le jeune poète revient à son hôtel, en passant « le long des remparts », itinéraire exact, puisque on pouvait accéder à l'hôtel du Commerce en longeant les fortifications. Ainsi, en ces quelques pages des *Lettres de mon Moulin* et de *Tartarin*, est évoquée toute la vie de la petite sous-préfecture endormie, prétentieuse, monotone. A des lieues de la France la province française se représente encore à son observation ironique. N'est-ce pas en effet en songeant à Miliana que, plus tard, dans les *Lettres à un absent*, il comparera Nogent, grouillant de soldats qui flânent, désœuvrés, par les rues, à « une petite ville d'Algérie » ?

Mais voici par contre le pittoresque local, et le même contraste déjà remarqué à Alger entre le milieu français et la vie indigène. Celle-ci apparaît à Miliana encore plus fruste et plus misérable : la « pouillerie musulmane » comme le répète Daudet dans les *Lettres de mon Moulin* et dans *Tartarin*, s'y montre au naturel. Dans « l'anti-chambre bédouine » du bureau arabe, dans la cour de la mosquée, « la cour des pauvres », dans la rue où Tartarin se prend au collet avec des nègres, dans le quartier israélite, même mélange de races ; nègres ou arabes, Mahonnais ou Maltais, colons espagnols et boutiquiers juifs : même grouillement de foule vermineuse. L'allure des

(1) Ce théâtre de Miliana élut domicile dans des locaux assez disparates. L'*Itinéraire Hachette de 1874* note qu'il fut un temps installé dans une mosquée désaffectée.

(2) *Lettres de mon moulin* : A Milianah (passim).

indigènes dans les centres de l'intérieur n'a guère changé depuis. On peut penser qu'en 1862 cet aspect de misère et de saleté était plus frappant encore. En voici deux témoignages entre bien d'autres. Le premier est tiré du récit d'un voyage vers le Sud fait par un reporter amateur de l'*Akhbar*, Vayssettes, alors professeur au Lycée impérial d'Alger ; l'auteur arrive chez un caïd du bled : « Les hommes, dit-il, me souillaient à l'envie du contact de leurs vêtements crasseux, en guenilles, peuplés de la plus abominable vermine ». Le second peint les indigènes urbains, qui n'ont rien à envier à ceux des douars :

« Il nous faudrait le crayon de Callot pour illustrer ces hardes sans époque, sans nom, sans forme, sans couleur, ces sacs antédiluviens, ces triples pantalons aux bords effrangés, ces couvertures râpées, ces haillons concentriques » (1).

Cette misère frappe Daudet. Il ne peut s'empêcher de penser à tant de tableaux et de descriptions romantiques qui exaltaient la noblesse de l'Arabe, cavalier du désert (2), et il oppose mentalement l'indigène vermineux à la fière silhouette qu'il forme lorsqu'on le voit de loin sur sa monture : « L'Arabe affaissé, accroupi en guenilles sur le sol, devient méconnaissable aussitôt à cheval », dira-t-il dans les *Rois en exil*.

Quelques visions se détachent avec netteté des notes du jeune voyageur. L'intérieur d'un café maure plus rudimentaire que ceux d'Alger :

« Des murs blancs peints à la chaux, un banc de bois circulaire, de longues pipes, deux braseros ; [chaque consommateur] a près de lui une petite tasse de café dans un fin coquetier de filigrane ».

(1) Ces citations peuvent convaincre M. L. Degoumois que si Daudet voit les Arabes « en guenilles », ce n'est point pour avoir rencontré l'expression chez Bombonnel.

(2) C'était devenu un sujet de pendule : Paul Dalloz rendant compte dans le *Moniteur Universel* de l'Exposition des Arts industriels au Palais de l'Industrie, à Paris, en décembre 1861, se plaint de « ces hideuses pendules, type du laid idéal, sur le socle chamarré desquelles grimacent l'Arabe et son coursier ».

Dans un coin de cour mauresque, une jeune indigène pilant de l'orge pour la bouillie arabe :

« Une jeune femme presque belle, la gorge et les jambes découvertes, de gros bracelets de fer aux poignets et aux chevilles, chante un air bizarre à trois notes mélancoliques et nasillardes. En chantant, elle allaite un petit enfant tout nu en bronze rouge, et, du bras resté libre, elle pile de l'orge dans un mortier de pierre ».

Des sloughis arabes faméliques « de grands lévriers maigres, tout couverts de vermine qui rôdent d'un air méchant ». Un pan de mur consacré où pendent des haillons qui flottent au clair de lune :

« Là-bas, au bout du chemin, se dresse un vieux fantôme de muraille, débris de quelque ancien temple. Ce mur est sacré : tous les jours les femmes arabes viennent y suspendre des ex-voto, fragments de haïcks et de foutas, longues tresses de cheveux roux, liés par des fils d'argent, pans de beurnouss.. Tout cela va flottant, sous un mince rayon de lune, au souffle tiède de la nuit » (1).

Ce sont là rencontres qui s'offrent encore aujourd'hui dans les quartiers indigènes des villes ou villages d'Algérie. En voici une plus inattendue dont s'égaie, en ses notes sur Miliana, l'auteur des *Lettres de mon Moulin*. Il s'agit d'une innovation européenne, qui dénote dans l'ambiance :

« Deux heures sonnent à l'horloge de la ville, un ancien marabout dont j'aperçois d'ici les grêles murailles blanches... Pauvre diable de marabout ! qui lui aurait dit cela, il y a trente ans, qu'un jour il porterait au milieu de la poitrine

(1) Ce dernier souvenir tiré, ainsi que les précédentes citations, des « notes de voyage », publiées sous le titre : *A Milianah* dans les *Lettres de mon moulin*, servira en outre à peindre le marabout près duquel Tartarin tient son fameux affût au lion : « Il y avait tout juste près de là un vieux marabout à coupole blanche... et un fouillis d'ex-voto bizarres, pans de burnous, fils d'or, cheveux roux, qui pendaient le long des murailles ». Ainsi, comme nous avons déjà eu l'occasion de le remarquer, l'écrivain n'hésite pas à utiliser plusieurs fois les détails qu'il a observés au cours de son voyage et consignés dans sa mémoire ou sur ses carnets.

un gros cadran municipal, et que, tous les dimanches, sur le coup de 2 heures, il donnerait aux églises de Milianah, le signal de sonner vêpres » (1).

Observation d'ailleurs exacte, car les guides du temps enseignent qu'au bout de la rue St-Paul se trouve « la place de l'Horloge, installée dans le minaret d'une ancienne mosquée ».

Ainsi l'art descriptif de Daudet excelle à évoquer la vie de la petite ville algérienne, en des raccourcis d'une saisissante réalité, qu'anime parfois le souvenir de quelque impression poétique ou la fantaisie de quelque remarque ironique.

IX. — Excursions dans la plaine du Chélif

Cependant les deux cousins n'avaient pas poussé à « cinquante lieues » d'Alger pour se contenter d'errer à travers les rues d'une sous-préfecture coloniale. Miliana ne pouvait être pour eux qu'un centre de randonnées, propices aux exploits cynégétiques.

Ils reconnurent pour commencer les abords de la ville. Une première promenade les mena de Miliana à Affréville par les sentiers qui abrègent les lacets de la route, en suivant le fond du vallon de l'oued Boutan. On en peut aisément reconnaître l'itinéraire au début d'un chapitre de Tartarin :

... « Le lendemain, dès la première heure, l'intrépide Tartarin, et le non moins intrépide prince Grégory, suivis d'une demi-douzaine de portefaix nègres, sortaient de Milianah, et descendaient vers la plaine du Chélif par un raidillon délicieux tout ombragé de jasmins, de thuyas, de caroubiers, d'oliviers sauvages, entre deux haies de petits jardins indigènes et des milliers de joyeuses sources vives qui dégringolaient de roche en roche en chantant... Un portefaix... tomba sur le bord de la route... le 3^e se sauva dans le Zaccar à toutes jambes »...

(1) *Lettres de mon moulin : A Milianah* (passim).

Il suffit pour authentifier cette description d'en rapprocher les indications fournies sur le trajet d'Affreville à Miliana par l'*Itinéraire Hachette* de 1874 :

« La route remonte le cours du Boutan, descendu du Zakkar par d'innombrables cascades ;... le chemin gravit en lacets bien ménagés la pente rapide du vallon... Des deux côtés il est bordé de vergers superbes. On traverse les ruisseaux formés par les diverses sources du Boutan... Le trajet peut être abrégé par le touriste qui prend les sentiers au lieu de suivre les détours de la route ».

Vient ensuite, dans le récit de *Tartarin*, un épisode héroï-comique :

« Le chef du bureau arabe, qui se promenait au bon frais avec sa dame, là-haut sur les remparts de Miliana, entendant ces bruits insolites et voyant des armes luire entre les branches... fit baisser le pont-levis, battre la générale, et mit incontinent la ville en état de siège ».

L'auteur s'est ici souvenu que, de la place de l'Esplanade de Miliana, l'on domine effectivement la plaine et l'on peut apercevoir les détours de la route qui mène vers le Chélif : peut-être les excursionnistes avaient-ils été joyeusement salués à leur départ par les officiers du bureau restés en haut sur l'esplanade.

Enfin Tartarin, parvenu au bas, rencontre un marché arabe « à quelques kilomètres, sur les bords du Chélif ». Et il est bien vrai qu'un marché arabe se tenait à l'époque tous les jeudis à Affreville, dans la plaine située entre l'oued Chélif et l'oued Boutan. Daudet en nota avec précision le spectacle bigarré : ici, un étalage en plein vent de « jarres d'olives noires, de pots de miel et de sacs d'épices » ; là, une tente « rapetassée de mille couleurs » ; ailleurs, un boucher qui dépouille un chevreau suspendu à une perche ; et là-dessus, l'immonde grouillement des mouches : « Et des mouches ! des mouches !... »

Au cours d'une autre partie de chasse, les deux cousins visitèrent un douar indigène de la plaine entre Orléans-

ville et Miliana. Vision de misère et de désolation, dont le conteur redira plus tard l'impression attristée dans les *Contes du Lundi* (*Un décoré du 15 Août*) :

« Ces villages arabes de la plaine sont tellement enfouis dans les cactus et les figuiers de Barbarie, leurs gourbis de terre sèche sont bâtis si au ras du sol, que nous étions au milieu du douar avant de l'avoir aperçu. Était-ce l'heure, la pluie, le grand silence ? Mais le pays me parut bien triste et comme sous le poids d'une angoisse qui y avait suspendu la vie... Toute la tribu avait le même air de tristesse délabrée et d'indifférence. C'est à peine si les chiens aboyaient à notre approche. De temps en temps, au fond d'un gourbi, on entendait des cris d'enfant et l'on voyait passer dans le fourré la tête d'un gamin ou le haïck troué de quelque vieux. Ça et là de petits ânes grelotaient sous les buissons »...

Ce souvenir d'une si pitoyable réalité a dû s'imposer à l'imagination autant qu'à la sensibilité de Daudet car il le retrouve encore ailleurs en écrivant ses *Souvenirs d'un homme de lettres* (*Une visite à l'île de Houat*) :

« Tel qu'il est ce pauvre village morbihannais vous fait penser à quelque douar africain ; c'est le même air étouffé, vicié par le fumier qu'on entasse sur les seuils, la même familiarité entre les bêtes et les gens, le même isolement d'un petit groupe au milieu d'une immense étendue » (1).

Cette première journée d'excursion un peu lointaine dut avoir lieu au début de janvier. Il tomba en effet quelques averses, le 5, le 6 et le 8. Le bulletin météorologique signale le 8 de « fortes pluies dans les montagnes ». Ces pluies, venant après une longue période de sécheresse, permirent les labours, grossirent les torrents à sec. Daudet note cette transformation de la plaine : « les grandes terres labourées jusqu'au bout de l'horizon... le Chéiff grossi par l'averse ». Puis, après l'orage, au soir tombant,

(1) Autre rappel de cette vision lointaine dans *Trente ans de Paris* : l'auteur revoit dans sa mémoire « la fumée d'un gourbi, qui monte droite d'un fourré de cactus ».

le ciel déjà s'éclaircit ; la lune paraît : « Sur la plaine violette et triste... un petit croissant de lune blanche montait dans le ciel mouillé ». Effectivement la lune était, au début de janvier, en son premier quartier.

Cependant le temps se rétablit et le soleil brilla sans interruption du 9 au 15 janvier. Nos excursionnistes purent mettre à profit ces belles journées pour courir la plaine. Une reprise des pluies, accompagnée d'une baisse barométrique du 15 au 19 dut les obliger à demeurer à Miliana. On les y retrouve le dimanche 19 janvier. En effet dans les récits que nous avons analysés plus haut intitulés : *A Miliana, notes de voyage (Lettres de mon Moulin)*, Daudet conte les flâneries d'un dimanche gris et pluvieux dans la « jolie petite ville d'Algérie ». La description de sa promenade errante à travers les rues, sur la grande place, où joue la musique, dans les quartiers juifs et arabes, où il est reçu à dîner par un notable indigène, révèle un touriste déjà initié au milieu (1). Son ennui marque l'agacement d'une inaction forcée de quelques jours. De grosses averses chassées « par un vent cruel » l'obligent à quitter la rue : or les observations météorologiques constatent du vent et de fortes pluies le 19. Enfin quand le soir, à son retour du théâtre, notre promeneur rentre à son hôtel vers le milieu de la nuit il souligne à nouveau la délicate impression d'un de ces changements rapides du ciel, si fréquents au cours de l'hiver algérien :

« D'adorables senteurs d'orangers et de thuyas montent de de la plaine. L'air est doux, le ciel presque pur... tout cela... sous un mince rayon de lune, au souffle tiède de la nuit ».

En effet il fit beau et tiède le lendemain et la lune approchant de son dernier quartier, le jeune poète put la voir monter et éclairer faiblement vers minuit.

(1) On ne peut donc songer au dimanche 5 janvier, trop proche de son arrivée à Miliana. Et il ne plut pas le dimanche 12.

Une longue période ensoleillée, du 20 janvier au 8 février succéda à ces quelques jours pluvieux et les deux cousins purent quitter Miliana, où leur désœuvrement sans doute commençait à leur peser. Aussi bien l'impatient Reynaud devait-il « renifler l'air », comme le bon Tartarin, pour « sentir le lion ». A défaut de lion, l'intrépide chasseur voulait du moins tâter de la panthère. Il en existait encore à l'époque dans le Zaccar et il est fort plausible que les deux compagnons aient rencontré à Miliana, comme le conte Daudet dans ses « notes de voyage », (*Lettres de mon Moulin. A Milianah*) un indigène qui « s'était battu avec une panthère dans le Zaccar huit jours avant » leur arrivée, et qui venait se faire panser au bureau arabe. Il n'est pas davantage invraisemblable que les officiers de ce bureau, consultés par les deux explorateurs improvisés, aient indiqué « un joli coup de fusil à faire dans les environs d'Orléansville » (1). L'Ouarsénis donnait encore asile à quelques fauves, à l'époque où Daudet visitait l'Algérie (2) : Outre le soulèvement des partisans de Bou-Maza en 1845, les révoltes locales des Matmatas et des Beni Zoug-Zoug en 1848, avaient retardé jusque vers 1850 la pénétration définitive en ces régions. Et le massif montagneux offrait un dernier refuge aux fauves chassés des centres de colonisation de la plaine.

Peut-être est-ce dans l'espoir de les y rencontrer que

(1) *Chapatin le Tueur de Lions* dans L. Degoumois, op. cit., p. 266.

(2) Les chasseurs du temps croyaient qu'il était possible l'hiver de rencontrer les fauves assez près des centres habités. Voici par exemple en quels termes alléchants on conviait les chasseurs étrangers à assister à la battue de sangliers qui eut lieu le 16 février 1862 à Reghaïa, à 25 kilomètres d'Alger : « Qui sait si quelque panthère, ou même un lion, non prévus au programme, ne viendront pas ajouter au charme de cette fête... C'est une excellente occasion pour les étrangers d'assister à un genre de chasse dont on n'a guère d'idée en Europe » : (*Akhbar* du 14 février 1862). L'*Akhbar* du 5 février 1852 signalait d'ailleurs une fillette dévorée par une panthère à Kouba, dans la banlieue d'Alger.

les deux cousins se décidèrent à reprendre la diligence d'Orléansville, « pour se rapprocher de ce Sud étonnant où fleurit le roi des animaux »⁽¹⁾. Ils allaient l'y trouver, mais non point sous l'aspect dépeint dans les récits de Jules Gérard. L'entrevue n'en fut pas moins décisive, comme on va le voir, pour la conception de *Chapatin le Tueurs de Lions* puis de *Tartarin de Tarascon*.

Les lecteurs de cette épopée héroï-comique peuvent se souvenir de la lutte chevaleresque soutenue par Tartarin dans les rues de Milliana contre deux nègres qui menaient en laisse un lion aveugle et apprivoisé. Le même épisode est déjà esquissé dans *Chapatin* : mais l'auteur le situe à Orléansville :

« En entrant à Orléansville, Chapatin eut un crève-cœur ; il rencontra un groupe de mendiants arabes, pouilleux, vermineux, menant en laisse un superbe lion apprivoisé et aveugle, qu'ils promenaient par les bourgades, comme nos petits Savoyards promènent leurs marmottes : « Infamie des infamies, leur dit le Tarasconnais indigné ; vous pouvez tuer ces belles bêtes, mais les ravalier, jamais »⁽²⁾.

On serait tenté de croire que cet incident n'est qu'une invention due à la fantaisie de Daudet et propre à faire naître la série d'aventures cocasses dont pâtira la naïveté de Chapatin ou de Tartarin. Or il n'en est rien : une fois de plus la création du conteur n'est que la stylisation de la réalité par lui observée sur place. On trouve en effet dans le *Moniteur de l'Algérie* du 16 novembre 1861 la note suivante qui confirme l'exactitude de la rencontre faite par le Tarasconnais :

« Depuis quelque temps des indigènes promènent dans Alger un superbe lion qu'ils mènent en laisse et qui leur obéit comme un mouton, bien qu'il ne porte aucune muselière et qu'on ne lui ait enlevé ni ses griffes redoutables, ni les crocs non moins redoutables de sa formidable mâchoire. Ces Arabes

(1) *Chapatin le Tueur de Lions* dans L. Degoumois, op. cit., p. 267.

(2) Id., p. 267.

appartiennent à la confrérie de Si Mohammed ben Aouda (1), marabout vénéré dont la Koubba s'élève à 40 kilomètres de Maskara, dans l'Est, à la base des montagnes du massif d'El-Bordj. Tous les ans, à ce que racontent les Arabes, un lion vient s'installer dans la Koubba, auprès du tombeau du Saint. Les desservants de Si Mohammed ben Aouda s'en approchent et l'engagent à les suivre, ce qu'il fait aussitôt. Ils le promènent alors dans toutes les contrées environnantes en recueillant les aumônes dont le produit sert à l'entretien de la Koubba et du tombeau ».

L'histoire du lion et du marabout fit le tour de la presse locale. Un mois plus tard l'*Indépendant de Constantine* la racontait à son tour avec des détails nouveaux que reproduisit le *Moniteur* du 1^{er} janvier 1862 :

« Il y a quelques jours, nous parlions d'une lionne devenue tout à fait inoffensive, que des serviteurs du marabout Si Mohammed ben Aouda menaient en laisse dans les rues d'Alger et dont la douceur occasionnait la stupéfaction. Nous reproduisons aujourd'hui, d'après l'*Indépendant*, une lettre qui donne les détails les plus curieux sur le marabout Si Mohammed ben Aouda :

« Si Mohammed ben Aouda est un saint personnage qui vivait vers 1600 de notre ère. Anachorète très rigide, il s'était d'abord réfugié dans les ruines d'un pont romain, qui existait dans la plaine de la Mina, un peu au-dessus du barrage actuel de Relizane. Mais sa réputation de sainteté était tellement universelle que, même dans cette retraite, il était visité par tous les individus qui avaient quelque cas de conscience à lui soumettre. Le saint homme qui voulait vivre exclusivement de contemplation, rechercha un lieu plus solitaire, où il put se retirer loin du monde. Il remonta le cours de la Mina et, à 6 ou 7 lieues plus haut, il trouva... une vallée aride, tourmentée, volcanique, fermée à ses deux bouts par des étranglements de rochers. Au milieu de ce vallon, un pic, une dent de pierre isolée, haute de dix à douze mètres, inaccessible pour ainsi dire. Ce fut sur le haut de cette dent que le saint personnage se retira.

(1) M. L. Degoumois voit dans ce nom propre chez Daudet un amalgame de deux autres noms propres tirés de Bombonnel ; une fois de plus sa méthode se trouve en défaut.

La légende raconte qu'il y finit ses jours, n'ayant d'autres visiteurs que les lions du voisinage qui, touchés des vertus de cet homme choisi par Dieu, lui apportaient tous les jours sa nourriture. A sa mort la grande tribu des Flittas... lui éleva une Koubba au haut même du rocher où il avait vécu. Pour entretenir cette Koubba... chacune des fractions de la tribu affranchit un nègre, choisi parmi les plus beaux et les plus jeunes. On lui donna la plus belle fille de la tribu, le plus beau cheval, la plus grande tente et le plus gras troupeau. — Ce fut l'origine de la population civile qui compose la Zaouïa de Si Mohammed ben Aouda.

... Cette Zaouïa comptait en 1851, 250 familles environ de descendants des nègres affranchis. En souvenir de la puissance attractive que Si Mohammed exerça pendant sa vie sur les lions des forêts voisines, des lionceaux sont envoyés tous les ans à la Zaouïa où on les élève et ce sont ceux que nous voyons parcourir l'Algérie. Cette Zaouïa est une des plus curieuses de celles que j'ai visitées. Sorte de petit état libre et religieux,... elle avait en 1851 une organisation particulière et toute théocratique. Le chef de la Zaouïa, beau mulâtre de 38 ans, commandait en maître absolu sur toute la population. Celle-ci se divise en deux castes. D'abord tous les descendants des nègres affranchis qui, là, par une bizarrerie particulière, sont les nobles, les *dcuadi*, les seigneurs ; belle population de sang mêlé, qui a conservé les formes athlétiques de leurs pères nègres et qui ont pris la beauté de leurs mères (*sic*) ; puis les *Khoddam*, les esclaves, pauvres arabes de tous pays, accueillis dans la Zaouïa ;... ceux-ci remplissent les fonctions de portiers, gardeurs de lions, etc.

A plus de trois lieues à la ronde, le pays est inculte. La Zaouïa vit des dons qu'on lui fait... La lionne que vous avez vue cette année... est consacrée à Si Mohammed ben Aouda ».

Il suffira de rappeler les passages connus du récit « invraisemblable et pourtant véridique » de *Tartarin*, pour qu'on se rende compte que Daudet n'a guère inventé. Son imagination s'est bornée à réaliser avec une fantaisie évocatrice « le couvent de lions », ses « moines » et ses « frères quêteurs » :

« Soudain, au détour d'une rue, notre héros se trouva face à face... avec qui ? devinez... avec un lion superbe, qui atten-

dait devant la porte d'un café, assis royalement sur son train de derrière, sa crinière fauve dans le soleil : « Qu'est-ce qu'ils me disaient donc qu'il n'y en avait plus ? » s'écria le Tarasconnais en faisant un saut en arrière... En entendant cette exclamation, le lion baissa la tête et, prenant dans sa gueule une sébile en bois, posée devant lui sur le trottoir, il la tendit humblement du côté de Tartarin immobile de stupeur... un Arabe qui passait jeta un gros sou dans la sébile ; le lion remua la queue... Alors Tartarin comprit tout. Il vit, ce que l'émotion l'avait d'abord empêché de voir, la foule attroupée autour de ce pauvre lion aveugle et apprivoisé, et les deux grands nègres armés de gourdins qui le promenaient à travers la ville comme un Savoyard sa marmotte.

Le sang du Tarasconnais ne fit qu'un tour : « Misérables, cria-t-il d'une voix de tonnerre, ravalier ainsi ces nobles bêtes ! Et s'élançant sur le lion, il lui arracha l'immonde sébile d'entre ses royales mâchoires... Les deux nègres, croyant avoir affaire à un voleur, se précipitèrent sur le Tarasconnais, la matraque haute... Ce fut une terrible bousculade »...

Survient à temps le « preînce » Grégory qui sauve Tartarin des fureurs de la foule et lui apprend les origines du lion :

« Ce lion est pour eux un objet de respect et d'adoration. C'est une bête sacrée, qui fait partie d'un grand couvent de lions, fondé, il y a trois cents ans, par Mohammed ben Aouda, une espèce de trappe formidable et farouche, pleine de rugissements et d'odeurs de fauve, où des moines singuliers élèvent et apprivoisent des lions par centaines, et les envoient de là dans toute l'Afrique septentrionale, accompagnés de frères quêteurs... Les dons que reçoivent les frères servent à l'entretien du couvent et de sa mosquée, et si les deux nègres ont montré tant d'humeur tout à l'heure, c'est qu'ils ont la conviction que pour un sou, un seul sou de la quête volé ou perdu par leur faute, le lion qu'ils conduisent les dévorerait immédiatement. En écoutant ce récit invraisemblable et pourtant véridique, Tartarin de Tarascon se délectait »...

Sans doute il est possible que l'histoire de la confrérie de Si Mohammed ben Aouda ait été lue quelque part par l'auteur de *Tartarin*. Au cours de ses haltes dans les hôtels de l'intérieur, il a pu trouver, traînant en un coin, le

numéro du *Moniteur* du 16 novembre ; il a plus probablement encore parcouru la lettre publiée dans le *Moniteur* du 1^{er} janvier. Mais il est aussi très vraisemblable qu'il ait réellement rencontré la caravane des nègres, escortant leur lionne apprivoisée et qu'il se soit fait instruire par eux des circonstances de leur mission. La rencontre a pu se produire aussi bien à Miliana qu'à Orléansville, ces deux centres se trouvant également sur la route que devaient suivre les nègres quêteurs pour rentrer au marabout d'El-Bordj, situé entre Mascara et Relizane. En tout cas Daudet prit sur cet incident des notes précises et copieuses dont il entrevoyait déjà tout le parti à tirer.

Une fois à Orléansville les deux cousins cherchèrent à se rapprocher des débouchés naturels de l'Ouarsénis, pour y tenter quelque excursion de chasse, comme semble l'indiquer le passage suivant de *Chapatin le Tueur de Lions* : « Chapatin se promet de continuer sa route. Mais pour se remettre de ses fatigues, il s'accorda deux jours de congé, qu'il alla passer dans un caravansérail de la plaine, autour duquel on avait vu rôder, dit-on, une énorme panthère ».

Ce caravansérail paraît bien être celui-là même sur lequel Daudet s'est étendu longuement dans les *Contes du Lundi*. En effet Chapatin part de cette auberge, où il s'est installé, pour une chasse d'où il revient, saisi de panique, plus vite qu'il n'était parti. Cet affût repris et développé dans *Tartarin* constitue un des épisodes les plus drôles du roman : mais si les circonstances pittoresques du récit se retrouvent à peu près les mêmes dans les deux versions, elles sont dans *Tartarin* moins exactement localisées : l'incident se développe quelque part dans la plaine du Chélif, entre un bois de lauriers roses et un vieux marabout, tandis que, dans *Chapatin*, on voit le héros partir « vers six heures de l'après-midi » de l'auberge où il est campé, dans les environs d'Orléansville, traverser un camp de chasseurs d'Afrique qui le

regardent avec stupeur, puis descendre à la nuit au bord d'une petite rivière « située à une heure » du caravansérail et près de laquelle il doit attendre sa panthère : car il s'agit en cette première forme du récit d'une panthère et non d'un lion, ce qui donne plus de vraisemblance à l'épisode. Or, dans *Trente ans de Paris (Histoire de mes livres : Tartarin de Tarascon)*, rappelant quelques-uns des souvenirs de son voyage en Algérie, Daudet affirme que la chasse de Tartarin et la panique dont il fut saisi sont la transposition fidèle d'une expédition au fauve, organisée réellement par son parent et lui, et qui se termina par un « frisson de peur » analogue. D'autre part l'on rencontre dans cette confidence de *Trente ans de Paris* les deux circonstances déjà relatées dans *Chapatin le Tueur de Lions* : la marche d'une heure pour atteindre l'affût, la traversée du camp de chasseurs d'Afrique (1). Mais aussi l'on y découvre l'indication d'un nom propre qui permet de situer fort exactement l'aventure : elle aurait eu lieu à l'Oued-Fodda :

« Je me rappelle qu'un soir, à l'Oued-Fodda, partant pour un affût au lion et traversant un camp de chasseurs d'Afrique avec tout notre accoutrement, j'eus la sensation aiguë du ridicule devant la stupeur muette des bons troupiers ».

En recoupant les divers renseignements ainsi fournis par *Chapatin*, *Tartarin*, *les Contes du Lundi* et *Trente ans de Paris*, l'on est induit à conclure que c'est au caravansérail de l'Oued-Fodda que Daudet séjourna quelques jours, comme il le dit de son héros, Chapatin, et qu'il prit les notes, d'où sortit la jolie description de l'auberge de M^{me} Schontz, publiée dans les *Contes du Lundi* sous le titre : *Le Caravansérail*.

(1) Dans *Tartarin*, le passage au travers du camp a été supprimé et la stupeur occasionnée par l'attirail de chasse de Tartarin reportée presque au début du roman, lorsque Tartarin traverse la place du Gouvernement à Alger.

Si l'on se rappelle en effet les détails de cette description, il apparaîtra que la plupart d'entre eux conviennent à la région de l'Oued-Fodda. L'auteur il est vrai y représente « une hôtellerie franque perdue à cent lieues d'Alger », alors que l'Oued-Fodda n'est guère qu'à 190 kilomètres de cette ville. Mais il a été déjà vérifié plus haut que les lieues algériennes n'ont guère, chez Daudet, que deux kilomètres (1). Par contre l'auberge est située « au milieu d'une immense plaine », c'est-à-dire de la plaine du Chélif, qui précisément s'élargit en cet endroit ; à l'horizon, « un fond de petites collines pressées et bleues comme des vagues » évoque gracieusement les premiers gradins de l'Ouarsénis. Les « coupoles blanches » des marabouts ne sont pas rares sur ces collines. La « rivière bordée de lauriers-roses » n'est autre que l'Oued-Fodda, qui donna plus tard son nom au village. Celui-ci n'existait pas au temps où Daudet traversait la plaine du Chélif ; il fut créé vers 1872. Or les détails de la description des *Contes du Lundi* concordent pour représenter le caravansérail comme isolé dans la plaine, « perdu à cent lieues d'Alger ». Le soir « le plateau restait nu et la plaine redevenait silencieuse » ; on n'entendait plus que « la musique sauvage des nuits d'Afrique ». Enfin Daudet signale que deux fois par semaine « un grand marché arabe se tenait sous les murs du caravansérail » : aujourd'hui encore Oued-Fodda est le siège d'un marché arabe important, tradition conservée du passé.

L'auberge elle-même, telle qu'elle est décrite par l'écrivain, est située « sur la grand' route » par où arrivait « la diligence de Tlemcen ». Les « voyageurs y descendent » pendant qu'on « change de chevaux ». L'Oued-Fodda était en effet traversé par les diligences se rendant de

(1) Dans *Trente ans de Paris*, l'écrivain ne voit-il pas la plaine du Chélif « tout au bout de l'Algérie ? » Illusion un peu vaniteuse, mais somme toute assez explicable à l'époque.

Tlemcen à Alger par Aïn-Témouchent, Oran, Mostaganem, Bel-Assel, Orléansville et Miliana (1). De l'autre côté d'Orléansville on relayait à Zeboudj-el-Ouost, café-poste situé à 29 kilomètres Ouest de cette ville (2). Le premier relai à l'Est avait lieu à 23 kilomètres d'Orléansville, c'est-à-dire à l'Oued-Fodda. Avant la création du village, il existait en effet deux auberges sur son emplacement actuel (3). L'une, la plus importante, celle où descendit vraisemblablement Daudet, avait pour propriétaire M^{me} V^{ve} Hippolyte. C'est à l'auberge Hippolyte que relayaient les diligences. A trois cents mètres au Sud une autre auberge tenue par Cluzel marquait le gîte d'étapes pour les troupes de passage qui descendaient de l'Ouarsénis par la vallée de l'Oued-Fodda, ou qui se déplaçaient d'Orléansville à Alger. Et nous avons vu effectivement Daudet et son cousin, partant pour l'affût, probablement en remontant la vallée vers le Sud, rencontrer près de leur caravansérail un campement de chasseurs d'Afrique, qui « revenaient d'une expédition à l'intérieur et regagnaient leur quartier d'Alger » (4). Officiers et soldats se partageaient entre les deux auberges, d'autant que la table de l'auberge Hippolyte, fréquentée par les voyageurs des diligences, devait être plus plantureuse. L'auteur des *Contes du Lundi* ne déclare-t-il pas qu'elle avait « grand renom dans les camps du Sud » ? (5). Les deux chasseurs

(1) La route de Miliana à Orléansville est encore appelée dans l'*Itinéraire Hachette* de 1874 « la route des caravansérails » : « D'Affreville à Orléansville, le chemin de fer côtoie la route des caravansérails, désormais fréquentée par les piétons, les cavaliers, les voitures des colons et les bestiaux des Arabes ».

(2) *Itinéraire des routes d'Algérie*, Alger, 1868.

(3) Les renseignements qui suivent nous ont été fort obligeamment communiqués par M. Rancurel, Maire d'Oued-Fodda.

(4) *Chapatin le Tueur de Lions et Trente ans de Paris* (*Histoire de mes livres : Tartarin de Tarascon*).

(5) *Contes du lundi : Le Caravansérail*, éd. Fayard, p. 86.

ont donc pu trouver le soir, comme le conte Daudet, les « tuniques bleu de ciel », installées chez leur hôtesse, improvisant, après le repas, un bal à l'aide du vieux piano de la maison.

Daudet n'eut qu'à reconstituer cette scène, dont il avait été le témoin et qu'à échanger le nom de M^{me} V^{ve} Hippolyte contre celui, plus alsacien, de M^{me} Schontz, pour immortaliser dans ses *Contes du Lundi* l'auberge de l'Oued-Fodda. Le récit se termine sur le mode héroïque, approprié à l'atmosphère des *Contes* : les tuniques bleu de ciel vont se faire massacrer « dans les houblonnières de Wissembourg et les sainfoins de Gravelotte », et M^{me} Schontz meurt, « le fusil au poing, en défendant contre les Arabes son caravansérail incendié ». L'imagination du narrateur brode, mais brode sur un canevas réel ; car si l'auberge de M^{me} Hippolyte n'eut pas à souffrir de l'insurrection arabe de 1871, elle fut cependant détruite par un incendie vers cette date. Les débris des « murs tout calcinés » décrits par Daudet ont été démolis tout récemment.

Quoi qu'il en soit, les circonstances qui viennent d'être précisées s'accordent à confirmer la confiance faite par l'auteur de *Chapatin le Tueur de Lions* et de *Trente ans de Paris* sur son séjour et sa partie de chasse à l'Oued-Fodda : ce qui explique l'intensité de vie de tout le conte du *Caravansérail* et particulièrement de ce tableau de la nuit qui s'étend sur la plaine du Chélib :

« Un bruissement confus courait jusqu'au bout de l'immense plaine ; et tout à coup, dans le noir (1), dans le silence, éclatait la musique sauvage des nuits d'Afrique, clameurs éperdues des cigognes, aboiements des chacals (2) et des hyè-

(1) Il n'y a pas de lune cette nuit là. Il n'y en avait pas davantage à l'affût près de la rivière, s'il faut en croire la version de *Chapatin* : « La nuit était bien noire, pas de lune ». Ce qui confirmerait notre hypothèse que le séjour au caravansérail d'Oued-Fodda eut lieu pendant les belles journées de la fin de janvier : en effet l'époque de la nouvelle lune tombait entre le 24 et le 30 janvier.

(2) Entre tous ces cris sauvages, celui des chacals obsède particulièrement la mémoire de l'écrivain : dans *Tartarin*, tandis que le hé-

nes, et de loin en loin un mugissement sourd, presque solennel, qui faisait frissonner les chevaux dans les écuries » (1).

Il y a dans cette esquisse, autre chose que des réminiscences livresques ou de l'imagination. C'est, à une dizaine d'années d'intervalle, le souvenir retrouvé d'une soirée émouvante, devant l'immensité nue d'un pays à peine touché alors par la colonisation, où le jeune poète put

ros attend la visite du lion, au bord de l'oued, dans le bosquet de lauriers-roses, il entend « les aboiements grêles des chacals ». Dans les *Paysages gastronomiques des Contes du Lundi*, il est question « des aboiements aigus des chacals, qui se répondent de tous les coins de la plaine ». Dans le *Nabab*, un cri de femme est comparé au « cri du chacal au désert... à la plainte déchirante du chacal exaspéré par la monotonie de son désert ». Enfin dans *Trente ans de Paris* il lui semble entendre, en évoquant l'Afrique, les « chacals qui glapissent dans la plaine, enragés comme nos cigales ». Encore maintenant il n'est pas rare d'entendre les aboiements des chacals dans les villages de l'intérieur. Vers 1860, ils foisonnaient en Algérie et « dévastaient les jardins et les vignes, [encore qu'ils fussent] plus incommodes par leurs glapissements nocturnes » que véritablement dangereux, comme le dit le *Tableau de l'Algérie en 1855* de Duval.

(1) Bien entendu M. L. Degoumois chicane Daudet sur les détails de ce tableau : « En décembre, janvier ou février, écrit-il, Daudet entend des cigognes, que Fromentin dit absentes de l'Algérie jusqu'en mars ». Je le regrette pour Fromentin, mais le *Courrier de Tlemcen* de la fin de janvier 1862 signale « qu'on voit déjà sur les minarets plusieurs cigognes ; leur arrivée marque ordinairement la fin des froids. Nous jouissons toujours d'un temps magnifique ». (Cité par l'*Akhbar* et le *Moniteur* du 9 février 1862). Or les cigognes arrivent plus tard à Tlemcen que dans la plaine du Chélif. M. L. Degoumois ajoute : « Daudet entend les hyènes, dont J. Gérard écrit formellement qu'elles ne crient pas ». N'en déplaise aux mânes de J. Gérard, il m'a été donné personnellement, comme à beaucoup d'autres, d'entendre le cri de la hyène, nettement distinct de l'aboiement du chacal. Enfin, M. L. Degoumois conteste que Daudet ait pu percevoir le rugissement lointain du lion du caravansérail de Mme Schontz ; il se peut que l'auteur des *Contes du lundi* ait transposé là un souvenir qui provient d'une autre excursion, comme nous l'allons voir plus loin. Cependant un Oranais d'une soixantaine d'années nous disait récemment qu'il avait pu ouïr, en son adolescence, le rugissement fameux, un soir qu'il passait sur la route d'Oran à Saint-Denis du Sig, route vraisemblablement plus fréquentée, il y a cinquante ans, que la plaine du Chélif en 1860.

ressentir, sans avoir à pousser jusqu'au désert, l'impression pénétrante de sauvagerie et d'isolement, qu'il réussit à traduire en ce court mais vivant tableau.

Une autre randonnée, indiquée dans *Chapatin le Tueur de Lions*, conduit encore l'intrépide chasseur, monté sur une carriole indigène, jusqu'au pays des Matmatas (1). La nouvelle imaginée par Daudet situe le départ de cette excursion du caravansérail identifié plus haut et ramène le soir le héros, trahi et volé par son conducteur arabe, jusqu'à Orléansville. Or le territoire des Matmatas est situé au sud de Miliana, fort loin d'Orléansville. Si donc quelque expédition de chasse entraîna Daudet et Reynaud jusqu'au territoire de cette tribu, ce ne put guère être qu'en partant de Miliana, par la route carrossable d'Affreville à Teniet-el-Haad. Ce qui rend cette hypothèse vraisemblable, c'est que pour aller de Miliana au pays des Matmatas on passe par celui des Djendels et des Beni Zoug Zoug. Or il est fait mention de ces deux tribus dans les récits de Daudet. Dans *Un Décoré du 15 Août* (*Contes du Lundi*) il est question du « kaïd des Zougs-Zougs » et d'un « fameux improvisateur du Djendel ». Dans *A Miliana* (*Lettres de mon Moulin*) l'écrivain relate « une contestation du caïd des Beni Zoug Zoug avec un juif de Miliana ». Enfin dans le *Turco de la Commune* (*Contes du Lundi*) le tirailleur indigène Kaddour vient de « la tribu du Djendel ».

Au début de février 1862, Daudet se rendit plusieurs fois chez des notables indigènes de la plaine. L'une de ces visites est joliment décrite dans les *Paysages gastronomiques des Contes du Lundi*. Une indication du texte per-

(1) Le souvenir de cette randonnée disparaît dans *Tartarin*. Mais on en retrouve trace dans les *Notes sur la vie* : « La première fois que j'ai entendu le lion, c'est aux Matmatas dans le jour qui tombait ». L'impression causée par ce rugissement a-t-elle été transposée dans la nouvelle : le *Caravansérail* ou Daudet l'entendit-il plusieurs fois ?

met d'en fixer assez exactement la date. Daudet y peint poétiquement l'apparition de la lune :

« Pendant ce temps là, la nuit était venue. Sur les collines environnantes, la lune se levait, un *petit croissant oriental*, où s'enfermait une étoile ».

Or voici ce qu'on peut lire dans le *Moniteur de l'Algérie* du 2 février sous la signature M. C. (Mac Carthy) :

« Aujourd'hui 1^{er} février, à 6 heures 30 du soir, la lune et la planète Vénus présentaient à l'œil un spectacle remarquable. Le *premier croissant* de l'astre des nuits, tourné vers la terre, semblait une nef céleste, flottant au milieu des pâles lueurs du crépuscule ; c'était la partie éclairée du disque, dont le reste très visible, était coloré d'une teinte carmélite légèrement lumineuse. Au-dessus et à la distance d'un demi-diamètre lunaire Vénus s'élevait resplendissante, reproduisant ainsi dans les cieux l'emblème choisi par l'un de nos régiments d'Afrique ».

La confrontation de ces deux textes permet une fois de plus de mesurer la précision de l'observation chez Daudet (1).

X. — Chez les chefs arabes

Dans ces randonnées lointaines, nos deux voyageurs ne se risquaient point seuls. Parfois, vraisemblablement, quelque indigène de bonne volonté les convoyait, tel l'Arabe à la carriole qui mène Chapatin au pays des Matmatas. La fidélité de ces guides de rencontre était d'ailleurs fragile. Ce n'est point sans motif que Daudet imagine, dans *Chapatin le Tueur de Lions*, son héros abandonné et pillé par l'Arabe auquel il s'est fié, ou que, dans *Tartarin*, il montre un des portefaix nègres du Tarasconnais se sauvant dans le Zaccar avec son bagage. Il se souvenait peut-être d'une aventure récemment arrivée à Mi-

(1) Dans *Trente ans de Paris* l'écrivain rappelle encore parmi ses souvenirs d'Algérie celui du « croissant de lune claire, le croissant de Mahomet, qui scintille sur le velours constellé de la nuit ».

liana et racontée dans le *Moniteur de l'Algérie* du 5 janvier 1862 :

« Un vol considérable a été commis le 21 décembre dernier à Milianah. M. Alfred Caddel, touriste anglais, avait confié au sieur Ali ben Salem, qui lui servait de guide pour ses excursions dans les tribus, une gibecière en cuir, contenant 700 fr. en or et en argent... La gibecière a été dérobée ».

Les deux cousins, qu'on dut mettre en garde contre les infortunes de ce genre, préféreraient probablement la compagnie d'un commensal rencontré à la table des hôtels, habitué au bled et connaissant l'arabe, comme « l'Espagnol marchand de grains dont ils avaient fait la connaissance à Miliana » (1). Plus volontiers encore ils faisaient appel aux ressources du bureau arabe. Le passage de touristes venant de France était en effet assez rare dans les centres de l'intérieur pour que les officiers des bureaux eussent plaisir à les recevoir, à se mettre à leur disposition : « Escorté d'un ou deux guides, que procurent avec empressement les bureaux arabes, on peut aller librement des frontières du Maroc à celles de Tunis », déclare le *Tableau de l'Algérie* de Duval. Quand le voyageur avait droit de se présenter comme attaché de cabinet du duc de Morny, qu'il était en outre un poète déjà connu des cénacles parisiens et qu'il émanait de lui cette séduction de jeunesse, qui faisait alors le charme de Daudet, l'accueil devait être particulièrement cordial. Il est dès lors vraisemblable que les deux chasseurs aient été accompagnés au cours de certaines excursions par le personnel même du bureau, comme on le voit par exemple dans la nouvelle : *Un décoré du 15 Août (Contes du Lundi)*, où l'auteur se représente escorté dans sa visite au douar de l'agha Si Sliman par « l'interprète civil du bureau arabe de Miliana » (2).

(1) *Trente ans de Paris. Première pièce.*

(2) Les interprètes du cercle de Miliana étaient en 1863 : Louiesloux, interprète titulaire de 1^{re} classe, Clerc, interprète de 2^e classe, Dal-

Précieuse escorte, qui devait ouvrir au jeune écrivain bien des portes dans le monde indigène (1), tant était grands à l'époque le respect et aussi la crainte qu'inspiraient aux Arabes les omnipotents bureaux. Lorsque Tartarin descend dans la plaine du Chélif avec son inséparable prince Grégory, ce n'est pas sans raison que ce dernier

... « s'affuble d'un magnifique et singulier képi tout galonné d'or, avec une garniture de feuilles de chêne, brodées au fil d'argent, qui donnait à son Altesse un faux air de général mexicain ou de chef de gare des bords du Danube ».

Il compte, comme il le dit, sur le « rôle important que joue le képi dans nos relations avec les Arabes », pour en imposer aux indigènes à l'occasion. Il est probable que Daudet se souvient dans cette charge du couvre-chef même de son guide bienveillant. N'ajoute-t-il pas en effet, quelques lignes plus bas dans le même chapitre de *Tartarin*, que l'administration algérienne a été obligée « de coiffer tout son monde avec des képis, depuis le cantonnier jusqu'au receveur de l'enregistrement », et n'insiste-t-il pas dans les *Lettres de mon Moulin* (*A Miliana*) sur le caractère « reluisant » du costume de l'interprète du bureau ? Ainsi, pour irrévérencieux qu'il soit, le déguisement du prince Grégory pourrait bien n'être que la caricature de l'uniforme dudit interprète, dont l'auteur de *Tartarin* décrit plaisamment l'effet sur le monde arabe.

Grâce au prestige du képi en effet, Daudet pénètre dans l'intimité des personnalités les plus influentes des tribus avoisinant Miliana. Tout d'abord un notable important que Daudet appelle dans *Première pièce* (*Trente ans de*

cantara, interprète près le tribunal militaire. (*Annuaire de la province d'Alger* pour 1863).

(1) Elles ne s'ouvraient pas toujours aisément, et Daudet lui-même, dans *Robert Helmont*, parle de ces paysans qui, « comme les Arabes, ... laissent difficilement l'étranger pénétrer chez eux ».

Paris) « mon ami le bachaga Boualem », un peu plus loin « Boualem ben Cherifa » et dont il cite également le nom dans les *Contes du Lundi* (*Un décoré du 15 Août*) à propos des chefs indigènes décorés de la Légion d'honneur.

« Tous les autres dit-il, étaient chevaliers, officiers ; deux ou trois même portaient autour de leur haïk le grand cordon de commandeur et se mouchaient dedans en toute innocence, comme je l'ai vu faire bien des fois au Bach'Agâ Boualem ».

Or on trouve effectivement dans l'*Annuaire de la province d'Alger de 1863* le nom de Bou-Alem ben Cherifa, bach-agma des Djendefs, commandeur de la Légion d'honneur ; dans l'*Annuaire administratif de l'Algérie pour 1865*, il figure également avec ce titre en plus : « Membre du Conseil général d'Alger ». Ces citations prouvent non seulement l'exactitude des souvenirs de l'écrivain, mais encore l'importance des relations qu'il s'était faites dans le monde indigène au cours de son rapide séjour dans la plaine du Chélif.

Autour de Bou-Alem, Daudet groupe dans *Première pièce* « ses amis Si-Sliman, Sid' Omar et l'agha des Ataf ». Si-Sliman est le héros d'un des *Contes du Lundi* : *Un décoré du 15 Août* et Sid' Omar occupe une grande place dans la nouvelle : *A Milianah* des *Lettres de mon Moulin*.

On sait les tribulations dont l'auteur d'*Un décoré du 15 Août* accable Si-Sliman, agha de la plaine du Chélif, comment ses services sont méconnus longtemps par l'administration, comment la croix qu'il convoite lui est d'abord accordée puis retirée et comment il lui faut partir pour Paris afin d'essayer d'obtenir justice de « l'Emberour ».

Il est probable que Daudet utilise dans ce conte le nom d'une personnalité qu'il dut rencontrer à Miliana : Si-Sliman ben Siam, que l'*Annuaire* de 1863 indique comme « agha honoraire de Miliana et membre du Conseil municipal » de cette ville. Il appartenait à une famille assez connue, dont certains membres résidaient à Tanger et

d'autres à Alger. Son père avait exercé de hautes fonctions auprès du dey d'Alger auquel il tenait par des liens de parenté. Lors du débarquement des Français, il avait émigré à Miliana avec sa famille. Il y demeura pendant l'occupation de cette ville par Abd-el-Kader. De ce fait on crut un temps que la famille Ben Siam avait pactisé avec l'Emir et une partie des biens qu'elle possédait, notamment à Alger, fut sequestrée.

On put établir plus tard que les Ben Siam avaient en réalité eu à subir des amendes et l'exil de la part d'Abd-el-Kader. Sur la recommandation du duc d'Isly, Si-Sliman fut nommé hakem de Miliana en 1844, et en 1845 le séquestre sur les biens de la famille fut levé.

Dans une feuille de renseignements, non datée, tirée des Archives du Gouvernement général, il est dit que :

« Deux ans après la prise de Miliana Si Sliman fit sa soumission. Depuis il s'est fait remarquer non seulement par sa fidélité, mais surtout par ses sentiments éclairés qui en font une exception parmi les indigènes. Si Sliman a fait *plusieurs voyages en France* et a publié la relation de l'un d'eux » (1).

Cette relation existe à la Bibliothèque nationale d'Alger (2). L'auteur y conte comment il reçut mission, en mai 1852, d'assister à la distribution des drapeaux aux chefs de l'armée, faite à Paris par le « Prince-Président ».

Suit un dithyrambe où, sur le mode lyrique, en empruntant à l'occasion des vers aux poètes de l'Islam, Si-Sliman décrit naïvement « les bateaux à vapeur de l'Océan et des rivières », la « voiture à vapeur » qui le mène de Cette à Paris, l'éclat de la civilisation française, le nombre, la discipline, la valeur des troupes qu'on passe en revue devant lui. Il n'oublie pas cependant de louer congrûment le Gouverneur général, le Ministre de la guerre, et surtout.

(1) Archives du Gouvernement général, Série H.

(2) *Relation du Voyage en France de Si Sliman ben Siam*. Alger, Imprimerie du Gouvernement, 1852. Texte en français et en arabe.

« Monseigneur Louis-Napoléon Bonaparte, un grand prince, branche de princes, célèbre pour sa justice et sa bravoure, d'une éminente dignité, d'une gloire qui se passe d'éloges, cavalier accompli, brave et habitué à revenir à la charge, renommé par ses inspirations audacieuses ;.. que Dieu prolonge sa vie et fasse durer sa fortune ;.. puisse Dieu récompenser la nation française d'avoir fait monter sur le coursier celui qui sait le faire courir »...

Et Si-Sliman conclut en ces termes son panégyrique :

« Le prince daigna nous témoigner sa sympathie, nous combla de présents, et accorda la décoration de la Légion d'Honneur à plusieurs d'entre nous ».

Un décret du 10 mai 1852 fit, en effet, chevalier de la Légion d'honneur « Si-Sliman-ben-Ziam, hakem de la ville de Milianah ». (*Moniteur Universel* du 10 mai 1852).

Il est possible que Si-Sliman ait raconté à Daudet les premières tribulations de sa famille aux alentours de 1840, puis son voyage en France, qu'il lui ait fait lire son opuscule, ou qu'il ait loué devant lui « l'Emberour » en des termes analogues à ceux que nous venons de citer. Il semble en tout cas que l'auteur des *Contes du Lundi* se soit souvenu du personnage lorsque, dans *Un décoré du 15 Août*, il rappelle la course de Si-Sliman à Paris pour obtenir sa croix de l'Empereur :

« L'Emberour ! Pour Si Sliman comme pour tous les Arabes, l'idée de justice et de puissance se résumait en ce seul mot. C'était le vrai chef des croyants de ces musulmans de la décadence... l'Emberour avec ses gros canons, ses zouaves, sa flotte en fer ! Dès qu'il eut pensé à lui, Si Sliman se crut sauvé. Pour sûr l'empereur allait lui rendre sa croix... Le paquebot du lendemain l'emportait vers Paris, plein de recueillement et de sérénité, comme pour un pèlerinage à la Mecque ».

Il paraît même parodier le style de Si-Sliman ben Siam lorsqu'il dit du héros de sa nouvelle qu'il assure le Gouverneur général

... « de son dévouement à la France en quelques phrases pompeuses de ce style oriental qui passe pour imagé, parce

que depuis trois mille ans, tous les jeunes hommes y sont comparés à des palmiers, toutes les femmes à des gazelles ».

Il est donc probable que c'est sur le thème du voyage réel de Si-Sliman ben Siam à Paris que Daudet a brodé l'histoire touchante qu'il imagine dans les *Contes du Lundi*.

Quant au Sid'Omar des *Lettres de mon Moulin*, l'auteur donne sur lui des renseignements fort précis, qui permettent de penser déjà que le personnage n'est pas de pure invention. Il possède « une maison à Milianah », « une ferme dans la plaine du Chéloff ». C'est « un prince du sang, fils d'un ancien dey d'Alger, qui mourut étranglé par les janissaires ». A l'arrivée des Français en Algérie, « Sid'Omar d'abord notre ennemi et l'allié d'Abd-el-Kader, se brouille avec l'Emir et fait sa soumission ». L'Emir pour se venger, lorsqu'il rentra à Miliana, « en l'absence de Sid'Omar, pilla ses palais, rasa ses orangers, emmena ses chevaux et ses femmes et fit écraser la gorge de sa mère sous le couvercle d'un grand coffre ». A la suite de quoi « nous n'eûmes pas de meilleur et de plus féroce soldat que lui ». Lorsque Daudet le rencontre « il a soixante ans, ... les chefs indigènes l'ont en grande vénération ». Il rend bénévolement la justice dans les conflits où ses coreligionnaires le prennent pour arbitre (1). Il n'a pas été possible de vérifier tous ces détails. Cependant, certains d'entre eux peuvent être confirmés. Tout d'abord il est exact qu'il a existé un dey, du nom de Omar ben Mohammed, pacha-dey d'Alger de 1815 à 1817, qui mourut étranglé par les janissaires. Il est possible qu'un de ses fils ait eu soixante ans en 1862. Il est probable que ce fils, rencontré par Daudet, n'est autre que Omar el Pacha, qui habitait Miliana à l'époque où y séjourna Daudet, et dont le titre de Pacha semble

(1) *Lettres de mon moulin* : A Milianah.

indiquer une descendance illustre (1). Une feuille de renseignements datée d'août 1859, tirée des archives du Gouvernement général déclare à son sujet :

« Omar était hakem de Miliana et fut ruiné par Abd-el-Kader dont il ne voulut pas suivre le drapeau. Pour le récompenser et le dédommager de ses pertes, l'autorité française le nomma Agha des Beni-Zoug-Zoug ; mais ses capacités administratives n'étaient pas à la hauteur de sa bonne volonté. Les Beni-Zoug-Zoug étaient des gens trop difficiles à gouverner pour Omar. Il fut obligé de renoncer à son commandement. Il est chevalier de la Légion d'Honneur » (2).

On voit que l'Omar ici désigné a été, comme le Sid'Omar de Daudet, ruiné par Abd-el-Kader. Sa qualité d'ancien agha des Beni Zoug-Zoug explique que dans le récit des *Lettres de mon Moulin* il soit choisi comme arbitre d'un différend entre « le caïd des Beni Zoug-Zoug » et « un juif de Miliana ». Enfin Daudet lui prête trois fils, dont l'un parfaitement élevé et « qui comprend le français ». Peut-être est-ce celui qui, sous le nom de Mohamed Si Omar Pacha, fut nommé le 19 juin 1863 caïd des Beni ben Douan (cercle de Miliana) avec cette recommandation du Général Yusuf : « Jeune homme digne à tous égards de la bienveillance de l'autorité. Il est intelligent et a d'excellentes traditions »... Ajoutons que le nom d'Omar Pacha, ainsi que l'indique l'auteur des *Lettres de mon Moulin*, était en telle considération dans la région qu'on trouve signalé dans l'*Itinéraire Hachette de 1874* un pont sur le Chélif situé près de Lavarande appelé le pont d'Omar Pacha.

(1) Les Arabes dont un ancêtre a été revêtu d'une dignité, ajoutent volontiers de titre de cette dignité à leur nom de famille. Témoin les Mustapha Pacha, descendants du dey Mustapha.

(2) *Archives du Gouvernement général*, Série H. Cette fiche ainsi que celle qui concerne Si Sliman ben Siam nous a été aimablement communiquée par M. Esquer, Conservateur de la Bibliothèque Nationale et Archiviste du Gouvernement général.

Enfin, il convient de citer parmi les amis de Bou Alem, rencontrés sous sa tente par notre jeune voyageur, l'agha des Attafs, à l'époque Cheikh-ben-Yaya. Tous ces personnages dépendaient également du cercle militaire de Miliana et du bureau arabe de cette ville.

XI. — Scènes de mœurs et paysages.

Accueilli par ces « grands seigneurs » indigènes, Daudet reçut d'eux les banales et traditionnelles marques de sympathie qu'ils pouvaient accorder au Roumi recommandé par l'administration. Il fut convié à visiter dans la plaine du Chélif une maison appartenant peut-être à Si Sliman. Il la décrit brièvement dans *Tartarin* « Il logeait chez des aghas, dans des palais bizarres, grandes fermes blanches sans fenêtres », et dans *Un décoré du 15 Août* : « C'était une espèce de longue ferme aux murs blancs sans fenêtres ». On lui offrit le café, préparé par un cafetier indigène « vieux Kabyle en guenilles accroupi, la tête entre ses genoux, près de son brasero », avec « ses deux bouilloires microscopiques ». Il le savoura aussi dans la boutique de Sid'Omar à Miliana, sous la tente de Bou Alem, préparé « sur un maigre feu de ramilles sèches » par un indigène « à plat ventre dans le sable au milieu de ses petits pots ». Sid'Omar le convia chez lui-même à un dîner somptueux avec « poulet aux amandes, cousscouss à la vanille, tortue à la viande, biscuits au miel, confitures, pipes et café ». On lui fit peut-être, comme au brave Tartarin, les honneurs d'une diffa : « Partout on donnait à Tartarin des fêtes splendides, des diffas, des fantasias. En son honneur, des goums entiers faisaient parler la poudre ». Il y prit les notes qui lui servirent à décrire le « kousskouss » (1) dans les *Paysages gastronomiques*, des *Contes du Lundi* :

(1) Le petit tableau de Daudet peint la traditionnelle diffa. Les détails en sont banals et l'écrivain n'avait pas besoin de les emprunter

« C'était en Algérie, chez un aga de la plaine du Chélif... Au milieu de la tente entr'ouverte, un chandelier kabyle (1), en bois de palmier, levait au bout de ses branches une flamme immobile qui attirait des insectes de nuit, des frôlements d'ailes peureuses. Accroupis tout autour sur des nattes, nous mangions silencieusement : c'était des moutons entiers tout ruisselants de beurre, qu'on apportait au bout d'une perche, des pâtisseries au miel, des confitures musquées et enfin un grand plat de bois où des poulets s'étalaient dans la semoule dorée du kousskouss ».

On lui donna, en outre, le régal de quelque chant d'un « improvisateur du Djendel » (2), accompagné peut-être de la « sauvage musique des derboukas, le soir, devant la tente ouverte » (3). Ou bien il fut convié au spectacle d'une danse nègre, divertissement obligé des réceptions indigènes :

« Je me souviens d'un nègre gigantesque, tout nu sous

à Fromentin, Feydeau ou Bombonnel. On les trouve partout à l'époque. Citons, pour la curiosité du rapprochement, quelques passages d'une description de diffa, par un poète local, intitulée *Chant des Gastronomes* :

« Notre champ de bataille, c'est la natte,
« La natte en sparterie tressée...
« Vient d'abord le méchoui (mouton rôti)
« A la chair tendre et molle
« Bien arrosée de beurre fondu...
« Voici venir les djefna (Plats à cousscouss) bien rebondies
« Semblables à des coupoles de Kouba...
« Nous aimons notamment l'hamis (Poulet à la sauce rouge et piquante)...
« Les mekroud (Espèce de pâtisserie de semoule) roulés dans le miel »...

(*Moniteur de l'Algérie* du 21 décembre 1861). Les annotations sont du poète lui-même.

(1) Le chandelier kabyle reparaît dans le *Nabab*. Sur la table de la femme sculpteur Felicia Ruys, à côté « d'aiguières à long col », rayonne « un haut chandelier kabyle à sept branches de bois sculpté ».

(2) *Contes du lundi* : Un décoré du 15 août.

(3) *Trente ans de Paris* : Histoire de mes livres (*Tartarin de Tarascon*).

une ancienne tunique des régiments de légers (1), qui bondissait en faisant courir des ombres sur la toile. Cette danse de cannibale, ces petits tambours arabes, haletant sous la mesure précipitée... On se sentait en plein pays sauvage » (2).

« Danse de cannibale », « musique sauvage », « pays sauvage », sous la tente de Bou-Alem, comme aux soirs du Caravansérail d'Oued-Fodda, c'est la même impression de barbarie primitive que le jeune touriste éprouve en ses excursions à travers la plaine du Chélif. Et le poète qu'il est, transpose déjà l'impression ; il se reporte par l'imagination aux temps bibliques. La plaine du Chélif devient « un paysage de l'Ancien Testament, ... de l'Orient pastoral » (3), une « page de l'Ancien Testament... » où l'on respire « les parfums du vieil Orient » (4) ; les aghas, « dans leurs burnous de laine blanche, semblent une apparition des temps primitifs » ; le kousskouss n'est autre que la « manne miraculeuse dont il est parlé dans la Bible » (5) ; Si Sliman dans sa boutique jugeant un Juif coupable, c'est « Salomon » devant « Iscariote » (6). Ainsi la vision du voyageur se fond avec l'impression du poète : elles s'imposent désormais ensemble « avec une intensité de rêve », spontanément stylisées (7).

(1) C'était déjà l'habitude, on le voit, chez les Arabes ou les indigènes de se vêtir des défroques militaires. Dans la description de *l'Hiver à Alger* de Desprez, l'auteur cite parmi les « hardes » des indigènes des « vareuses trouées et des capotes dépenaillées ».

(2) *Contes du lundi : Paysages gastronomiques.*

(3) *Contes du lundi : Le Caravansérail.*

(4) *Tartarin de Tarascon*, éd. Fayard, p. 81.

(5) *Contes du lundi : Paysages gastronomiques.*

(6) *Lettres de mon moulin : A Milianah.*

(7) Que ce rappel des temps bibliques se trouve déjà dans Fromentin, comme le souligne M. L. Degoumois, il n'y a rien là de surprenant, ni qui prouve une imitation, même inconsciente, de la part de Daudet. Bien d'autres voyageurs, avant ou après Fromentin, ont obéi à la même suggestion : En voici un témoignage, dans un ar-

Mais ces chefs bibliques ont, même en ces contrées lointaines, subi eux aussi la contagion des laideurs de la civilisation. Reçoivent-ils le Roumi, ils lui montrent, non sans orgueil naïf, le bric à brac de bazar occidental, dont ils rehaussent la nudité de leur intérieur. C'est un « pêle-mêle de narghilès et de commodes en acajou, de tapis de Smyrne et de lampes modérateurs, de coffres de cèdre, pleins de sequins turcs, et de pendules à sujets style Louis-Philippe » (1).

Ainsi, chez les aghas de la plaine du Chélif, comme au Caravansérail, comme à Miliana, comme à Alger, partout, le poète, en quête de pittoresque oriental, retrouve la « cocasserie » du contraste entre les mœurs indigènes et la civilisation maladroitement plaquée sur la « sauvagerie » du milieu. A mesure que le touriste avance en son voyage, cette impression domine et commande les autres.

Il a pourtant de quoi se consoler avec les splendeurs du paysage. Si peu de temps qu'il l'ait parcouru, il en a compris le caractère et la beauté propre, qui tient à la grandeur des horizons et à la simplicité des lignes dans cette « immense plaine du Chélif ». Les deux cousins étaient d'ailleurs favorisés par la clémence de l'hiver et la pureté du ciel cette année-là. Pendant leur séjour en Algérie le temps ne fut nuageux et pluvieux que le 24 et le 25 décembre, le 4, 6 et 8 janvier, du 15 au 19 janvier, du 9 au 14 février, le 22 février. On peut lire dans le *Moniteur de l'Algérie* du 31 décembre :

ticle du *Moniteur de l'Algérie* du 2 février 1862 : « Qui n'a admiré la saisissante toile d'H. Vernet représentant un campement d'Arabes dans le désert ? Au milieu d'une plaine brûlée par un soleil ardent, terminée par une belle et sévère ligne de montagnes, un groupe d'enfants du Sahara, accroupis en cercle, fument en écoutant attentivement un vieux conteur... L'aspect de cette scène fait songer à la Bible... L'impression que l'on reçoit en admirant ce tableau est celle que procure la poésie biblique »... C. M. Arabesques.

(1) *Tartarin de Tarascon*, éd. Fayard, p. 82.

« La température dont nous signalions les effets désastreux ne se modifie pas. C'est un véritable printemps. Mais, hélas, il est difficile de satisfaire à la fois à toutes les exigences... Tandis que les citadins se promènent avec bonheur sous l'influence bienfaisante d'un soleil que ne répudieraient pas les beaux jours de mai, nos agriculteurs réclament encore de la pluie ».

Il pleuvait si peu qu'on dut retarder les labours jusqu'en février, notamment aux environs de Miliana :

« La température d'Alger n'est pas moins favorable, déclare l'*Akhbar* à la date du 5 février 1862 ; il y aurait peut-être lieu de redouter en ce moment l'excès de sa clémence... Les travaux de labours et d'ensemencements ont été généralement retardés par l'absence de pluies. Ce retard a été prolongé dans les cercles de Boghar et de Miliana... Les nuits sont fraîches et les matins enveloppés de brouillards. Mais dans le milieu du jour il fait chaud »...

Qui a vu la plaine du Chélif brûlée par l'été, avant les pluies hivernales, peut s'imaginer ce qu'elle devait être après un hiver aussi sec. Nous ne nous étonnerons donc pas de l'aspect de désolation noté au passage dans *Tartarin* :

« Tout autour, des plaines en friche, de l'herbe brûlée, des buissons chauves, des maquis de cactus et de lentisques »... « Au bord d'une rivière presque à sec tremblait... un petit bois de lauriers-roses ».

Dans *Trente ans de Paris (Première pièce)*, il est aussi question de « torrents à sec dont le lit caillouteux est encombré de lauriers roses ».

Mais voici que sur cette nudité de la terre s'éploient les couchants radieux ; voici l'heure « où la couleur violette chère aux crépuscules d'Orient envahit la nature »⁽¹⁾, où « le rose passe au violet et au bleu sombre »⁽²⁾. Et tout à coup surgissent de merveilleux spectacles, qui se

(1) *Chapatin le Tueur de Lions* dans L. Degoumois, *op. cit.*, p. 269.

(2) *Tartarin de Tarascon*, éd. Fayard, p. 83.



fixent dans la mémoire du jeune voyageur en larges fresques lumineuses :

... « De la grande tente seigneuriale, installée pour nous devant la maison de l'aga nous voyions descendre une nuit de demi-deuil, d'un noir violet où se fonçait la pourpre d'un couchant magnifique » (1).

...« Le crépuscule d'Orient passait dans l'air avec ses teintes irisées et fugitives comme des bulles de savon. Pendant dix minutes tout l'espace était rose ! Peu à peu cette belle couleur de rubis s'éteignait, passait à la mélancolie du lilas. Puis le lilas lui-même s'étalait en s'assombrissant » (2)...

Ainsi cette terre desséchée se pare et se transforme : un humble puits, près du Caravansérail de l'Oued-Fodda participe à cet enchantement :

...« Il y avait je me rappelle, à la porte du caravansérail, un vieux puits si bien enveloppé dans ces lueurs du couchant, que sa margelle usée semblait de marbre rose ; le seau ramenait de la flamme, la corde ruisselait de gouttes de feu » (3)...

Plus tard, la même vision se généralisera, s'idéalisera dans l'imagination de l'écrivain :

...« Puits roses, où viennent boire des chameaux roses, où la corde du puits, la barbe du Bédouin, lapant à même le seau, ruissellent de goutelettes roses » (4).

Mais voici aussi les « aurores d'un vert inouï, le vert minéral, le vert poison » (5), auxquelles succède la « claire brume rose du matin » (6). Voici surtout l'éblouissement de la lumière, au plein midi rayonnant sur la vaste plaine, avec l'or des lointains, les taches d'om-

(1) *Contes du Lundi : Paysages gastronomiques, (Le kousskouss)*

(2) *Contes du Lundi : Le Caravansérail.*

(3) *Ibid.*

(4) *Trente ans de Paris : Histoire de mes livres. (Tartarin de Tarascon).*

(5) *Ibid.*

(6) *Tartarin de Tarascon*, éd. Fayard, p. 71.

bre des troupeaux, les valeurs et la transparence de l'ombre :

« Une plaine de trente lieues que borde à droite et à gauche une double ligne de montagnes, transparentes dans le brouillard d'or... quelque marabout, peint à la chaux, éblouissant ;... et çà et là, dans l'étendue blanche de soleil, de mouvantes taches sombres qui sont des troupeaux, et que l'on prendrait, n'était le bleu profond et immaculé du ciel, pour les ombres portées de grands nuages en marche ;... nous étions étendus dans l'ombre de la tente blanche, que le soleil extérieur faisait blonde... Après-midi délicieuse et qui aurait dû ne jamais finir. Une de ces heures d'or qui se détachent encore après vingt-quatre ans, lumineuses comme au premier jour » (1)...

Comme l'on comprend que, rappelant à son souvenir cette « étendue brûlée et claire », cette « palette aux gammes intenses et variées », « après plus de vingt ans », l'écrivain retrouve en lui « le regret, la nostalgie d'une lumière disparue » (2).

XII. — Le retour à Alger.

Au début de février, les deux cousins se trouvaient encore dans la plaine du Chélif. C'est là, en effet, que Daudet reçoit la dépêche par laquelle Ernest Daudet, au lendemain de la première représentation de la *Dernière Idole*, apprenait à son frère le beau succès de sa pièce (3). La représentation ayant eu lieu le 4 février 1862, on peut situer le 6 février l'arrivée du spahi, porteur de la bonne nouvelle, auprès de l'agha Bou Alem et de son hôte de passage. Il y avait alors un peu plus d'un mois que Daudet et Reynaud excursionnaient aux environs de

(1) *Trente ans de Paris : Première pièce.*

(2) *Trente ans de Paris : Histoire de mes livres. (Tartarin de Tarascon).*

(3) Cf. *Trente ans de Paris : Première pièce*, et E. Daudet, *Mon frère et moi.*

Miliana et d'Orléansville. C'est ce que confirme d'ailleurs le récit des aventures de Tartarin : « L'expédition dura près d'un mois. Pendant un mois, cherchant des lions introuvables, Tartarin erra de douar en douar dans l'immense plaine du Chélif ». L'auteur de *Trente ans de Paris* déclare qu'au reçu de la dépêche « il retourna à Paris tout de suite et plus tôt que la prudence et la faculté n'auraient voulu. Embarqué ! Débarqué ! Je brûle Marseille et me voilà en wagon » (1).

Le voyage ne fut point tout à fait aussi rapide, nous l'allons voir, que l' imagine l'écrivain à vingt-cinq ans de là. Cependant lui et son cousin quittèrent assez promptement la plaine du Chélif. Aussi bien le 29 janvier un arrêté du général commandant la division d'Alger pour le territoire militaire et du préfet pour le territoire civil, avait-il fixé au 18 février la fermeture de la chasse, ce qui obligeait Reynaud-Tartarin à renoncer à bref délai à ses valeureux exploits. Le 9 février, sans doute, le temps commençant à nouveau à se gâter, les deux voyageurs prirent la diligence pour Blida où ils couchèrent dans la nuit du 9 au 10. En effet, dans la « fantaisie » des *Lettres de mon Moulin*, intitulée les *Oranges*, Daudet décrit, avec une précision qui n'exclut pas la poésie, le souvenir d'une chute de neige sur les vergers de Blida :

« Je me rappelle un petit bois d'orangers, aux portes de Blidah... Dans le feuillage sombre, lustré, vernissé, les fruits avaient l'éclat de verres de couleur et doraient l'air environnant avec cette auréole de splendeur qui entoure les fleurs éclatantes. Ça et là des éclaircies laissaient voir à travers les branches les remparts de la petite ville, le minaret d'une mosquée, le dôme d'un marabout, et au-dessus l'énorme masse de l'Atlas, verte à sa base, couronnée de neige comme d'une fourrure blanche, avec des moutonnements, un flou de flocons tombés. Une nuit, pendant que j'étais là, je ne sais par quel phénomène ignoré depuis trente ans, cette zone de frimas et

(1) *Trente ans de Paris : Première pièce.*

d'hiver se secoua sur la ville endormie et Blidah se réveilla transformée, poudrée à blanc. Dans cet air algérien si léger, si pur, la neige semblait une poussière de nacre... Le plus beau c'était le bois d'orangers. Les feuilles solides gardaient la neige intacte et droite comme des sorbets sur des plateaux de laque, et tous les fruits, poudrés à frimas, avaient une douceur splendide, un rayonnement discret, comme de l'or voilé de claires étoffes blanches. Cela donnait vaguement l'impression d'une fête d'église, de soutanes rouges sous des robes de dentelles, de dorures d'autel enveloppées de guipures »...

Certes, l'imagination de l'écrivain se donne ici carrière ; il associe à la description des oranges de Blida le rappel de ses jeux d'enfants où, grâce à toute une parure ecclésiastique tombée entre ses mains, il se livrait, en compagnie de son frère, dans la fabrique paternelle de Nîmes, à des processions naïves, imitées des pompes catholiques (1). Cependant ce charmant travail poétique se fonde sur des souvenirs fort nets et qui permettent de proposer avec exactitude la date du retour des deux voyageurs à Blida. En effet l'*Akhbar* signale que dans la nuit du 9 au 10 février 1862, « le thermomètre marquait 0° à Alger,... minimas thermométriques comme on n'en voit qu'une ou deux fois en trente ans », et qu'au matin « la plaine et la montagne se trouvaient couvertes d'une neige épaisse ». Mac Carthy, dans le *Moniteur de l'Algérie* du 11 février, affirme que « jamais encore, à l'exception de 1844, on n'a vu la neige aussi abondante, aussi épaisse qu'hier matin. Les terrasses et les toits en étaient couverts d'une couche de 4 à 5 centimètres ». Dans le même journal, un correspondant écrit que, le 10 février, à Mouzaïaville, près de Blida, il y avait 15 centimètres de neige, avec une gelée « qui rappelait celle de 1844 ». Cette neige dura peu. Une lettre, datée du 11 de Blida, déclare qu'on y patauge dans la neige et la boue, ce qui indique le commencement du dégel. En-

(1) E. Daudet, *Mon frère et moi*.

suite la pluie tombe le 11 et le 12 et le bulletin météorologique du 15 précise que la neige a totalement disparu des hauteurs avoisinant Alger.

XIII. — Dernières impressions.

On peut conclure de ces observations que Daudet passa la nuit du 9 au 10 février à Blida et qu'il y fut témoin de cette chute de neige qui émut les quotidiens du temps. Il rentra probablement à Alger un ou deux jours après, car une note du *Moniteur de l'Algérie* du jeudi 13 février 1862 semble supposer sa présence dans la ville à cette date ; elle est ainsi conçue :

« Nous trouvons dans l'*Indépendance belge* le compte rendu d'une représentation qui vient d'avoir lieu à l'Odéon et qui paraît devoir être l'évènement de la saison, celle de la *Dernière Idole* par MM. de l'Epine et Daudet.

C'est un de ces petits drames intimes mêlés de larmes et de sourires qui arrivent à l'émotion sans tapage et par le choix même du sujet.

M. Alphonse Daudet, l'un des auteurs de cette œuvre vraiment littéraire, habite aujourd'hui parmi nous. Serait-ce trop demander à la Direction que de réclamer la mise à l'étude de la *Dernière Idole* et à M. Daudet de le prier d'en surveiller lui-même la mise en scène pendant son séjour à Alger ».

Cette note, d'allure inspirée, paraît bien émaner de Daudet lui-même ou de quelqu'un de son entourage. Car on ne voit pas bien comment l'idée serait venue spontanément à un rédacteur du journal de demander à la Direction du Théâtre d'Alger d'interrompre une série de représentations lyriques pour monter une pièce connue simplement par un compte rendu de l'*Indépendance Belge*. Quoi qu'on doive penser de cette invite, on voit Daudet entrer au théâtre « impérial » de la ville pendant la période du 13 au 25 février. Il s'y trouve notamment un soir de bal masqué : à la vérité le goût du jeune écrivain pour le pittoresque et la passion de son cousin Rey-

naud pour le jeu suffisaient à motiver cette visite. Elle nous a valu une page truculente de *Tartarin*, que l'auteur tira de ses souvenirs et qu'il égaya de joyeux sarcasmes et de caricatures d'un réalisme de haut goût :

« En hiver toutes les nuits de samedi, le grand théâtre d'Alger donne son bal masqué, ni plus ni moins que l'Opéra. C'est l'éternel et insipide bal masqué de province. Peu de monde dans la salle, quelques épaves de Bullier ou du Casino, vierges folles suivant l'armée, chicards fanés, débardeurs en déroute, et cinq ou six petites blanchisseuses mahonnaises qui se lancent, mais gardent de leur temps de vertu un vague parfum d'ail et de sauces safranées. Le vrai coup d'œil n'est pas là. Il est au foyer transformé pour la circonstance en salon de jeu... Une foule fiévreuse et bariolée s'y bouscule, autour des longs tapis verts : des turcos en permission misant les gros sous du prêt, des Maures, marchands de la ville haute, des nègres, des Maltais, des colons de l'intérieur, qui ont fait quarante lieues pour venir hasarder sur un as l'argent d'une charrue ou d'un couple de bœufs... Tous frémissants, pâles, les dents serrées, avec ce regard singulier du joueur, trouble, en biseau, devenu louche à force de fixer toujours la même carte.

Plus loin ce sont des tribus de juifs algériens, jouant en famille. Les hommes ont le costume oriental, hideusement agrémenté de bas bleus et de casquettes de velours. Les femmes, bouffies et blafardes, se tiennent toutes raides dans leurs étroits plastrons d'or. Groupée autour des tables, toute la tribu piaille, se concerte, compte sur ses doigts et joue peu. De temps en temps seulement, après de longs conciliabules, un vieux patriarche, à barbe de Père éternel, se détache et va risquer le douro familial... C'est alors, tant que la partie dure, un scintillement d'yeux hébraïques, tournés vers la table, terribles yeux d'aimant noir qui font frétiler les pièces d'or sur le tapis et finissent par les attirer tout doucement comme par un fil...

Puis des querelles, des batailles, des jurons de tous les pays, des cris fous dans toutes les langues, des couteaux qu'on dégaine, la garde qui monte, de l'argent qui manque » (1).

(1) *Tartarin de Tarascon*, éd. Fayard, pages 53-54.

En faisant la part de l'imagination satirique et de l'ironie fantaisiste de l'écrivain, il reste néanmoins à peu près certain qu'il a vu de ses yeux le spectacle qu'il décrit. En effet, non seulement on retrouve dans le *Cahier des charges du théâtre impérial d'Alger pour 1867* les alinéas suivants : « La Direction aura la liberté de donner des *bals masqués* avec autorisation de l'autorité compétente.... Le Directeur devra faire établir une buvette dans le salon attenant au foyer »..., mais encore une note du *Moniteur* du 10 janvier 1862 déclare : « C'est demain samedi 11 janvier que le théâtre impérial d'Alger doit inaugurer la série des bals masqués », et d'autre part les annonces de l'*Akhbar* permettent de contrôler que les samedis 11, 18, 25 janvier, 1^{er}, 8, 15 et 22 février 1862, il y eut au dit théâtre « bal paré et masqué », de 10 h. $\frac{1}{2}$ du soir au petit matin. Daudet assista vraisemblablement aux séances du 15 et du 22 février. Une phrase d'un article du *Moniteur* du 12 février justifie son impression personnelle sur la médiocrité des danseurs qui se donnaient rendez-vous à ces mascarades : « Les bals masqués sont ici ce qu'ils sont partout ; l'aristocratie n'y domine pas, surtout du côté des femmes ». Qu'on jouât gros jeu d'autre part au foyer, cela se trouve confirmé par ce qui se passait au théâtre de Blida à la même époque. Il est raconté, en effet, dans un fait divers du *Moniteur* du 6 février comment un certain Mohamed ben Salem, garçon au café-chantant Léon Smadja, à Blida, extorqua des vêtements à une « chanteuse dudit café », Baïa ben Saïa, à son patron et à l'un de ses coreligionnaires. Il donne comme prétexte qu'il veut « se déguiser en vue d'aller au bal paré et masqué du théâtre ». En réalité il vend une partie des hardes empruntées afin de se procurer de l'argent. L'une de ses dupes en lui confiant son propre costume, « lui souhaite d'être aussi heureux *au jeu* qu'il allait être pimpant cavalier ». Or, à minuit, son patron le rencontre au bal du théâtre « fortement ému par de

copieuses libations », et quelques instants après Mohamed vient lui avouer « qu'il a tout perdu au jeu ». Il est possible de juger par cette petite aventure du genre de clientèle que recrutaient les bals masqués des théâtres d'Algérie à l'époque. On peut donc affirmer que le tableau de Daudet est à peine une charge de la réalité observée par lui.

Les deux touristes profitèrent ainsi de leur dernière quinzaine passée à Alger pour épuiser les réjouissances du pittoresque local. Ils se donnèrent notamment la satisfaction poétique de contempler Alger et sa baie sous le clair de lune. Car la lune, absente fin décembre, brillait dans son plein vers le milieu de février. Daudet fut assez frappé de cette vision pour la reproduire dans *Tartarin*. Le héros de son almée

« finissaient, dit-il, la soirée sur leur terrasse, une grande terrasse blanche qui faisait toit à la maison et dominait la ville. Tout autour, un millier d'autres terrasses blanches aussi, tranquilles sous le clair de lune, descendaient en s'échelonnant jusqu'à la mer. Des fredons de guitare arrivaient, portés par la brise... Soudain, comme un bouquet d'étoiles, une grande mélodie claire s'égrenait tout doucement dans le ciel, et sur le minaret de la mosquée voisine, un beau muezzin apparaissait découpant son ombre blanche sur le bleu profond de la nuit » (1).

D'autre part, dans *Chapatin le Tueur de Lions*, Daudet conte que son héros, après sa mésaventure avec le lion aveugle d'Orléansville, revient passer « trois mois dans

(1) L'aspect des terrasses d'Alger frappait nécessairement l'imagination des visiteurs. Vingt ans plus tôt dans sa *Première algérienne*, réimprimée dans la *Revue Africaine* en 1860, le poète A. de Chancel les décrivait sous cette forme humoristique :

« Vrai fouillis de maisons, sans art, mais non sans grâce,
« Entre elles faisant corps, et toutes en terrasses,
« Si bien qu'on peut aller, aéronaute à pié,
« L'un chez l'autre, le soir, fumer le latakié ;
« Et puis, quand le sommeil a pris la ville entière,
« Faire ainsi que les chats l'amour sur la gouttière »...

une jolie maison de campagne qu'il avait louée aux environs d'Alger et, pendant tout ce temps, se livre exclusivement à la chasse à la bécassine ». Sans passer trois mois en chasses dans la banlieue d'Alger, Reynaud et son cousin purent tenter quelques dernières parties cynégétiques dans le Sahel, et ce fut peut-être l'occasion d'un séjour d'un ou deux jours dans une propriété ou dans une ferme du genre de celle que Daudet a décrit dans le conte des *Sauterelles*, des *Lettres de mon Moulin*. Il est malaisé de situer cette ferme. Et l'on peut d'autre part estimer que ce tableau d'une invasion de sauterelles dans le Sahel en cette saison est fait « de chic », avec des éléments empruntés à quelque conversation ou à quelque lecture : car, si tiède qu'ait été, cette année là, l'hiver algérien, une apparition de criquets aux alentours d'Alger en janvier ou février est peu vraisemblable. C'est tout à peine si, à ce moment, les premiers vols de sauterelles ont lieu dans le Sud. Par contre la description du sirocco qui précède la pluie d'insectes correspond à une impression réellement éprouvée par Daudet. Le vent chaud souffla plusieurs jours de suite entre le 16 et le 20 février 1862. Le 17 notamment le thermomètre, à Alger, enregistrait 19° à l'ombre à 8 heures du matin, 24° à midi, et 18° à minuit. Le 16 et le 20 la température varia entre 16° et 20°. L'écrivain put donc observer par lui-même les effets qu'il décrit avec tant de précision dans les *Lettres de mon Moulin* :

« La nuit de mon arrivée dans cette ferme du Sahel, je ne pouvais pas dormir... Une chaleur énervante, oppressante, un étouffement complet, comme si les mailles de la moustiquaire n'avaient pas laissé passer un souffle d'air. Quand j'ouvris ma fenêtre, au petit jour, une brume d'été lourde, lentement remuée, frangée, aux bords, de noir et de rose, flottait dans l'air... Pas une feuille ne bougeait... Tout gardait le même aspect morne, cette immobilité des feuilles attendant l'orage... A mesure que le soleil se levait, des bouffées d'air, brûlantes, suffocantes, nous arrivaient du sud comme de la porte

d'un four ouverte et refermée. On ne savait où se mettre, que devenir... Les chiens allongés, cherchant la fraîcheur des dalles, s'étendaient dans des poses accablées... La porte-fenêtre était fermée pour nous garantir de la chaleur du jardin en fournaise » (1)...

Par ailleurs les détails qui peignent la ferme, ses travaux, son personnel rappellent si clairement à l'esprit de quiconque a parcouru les vallons du Sahel des visions nettement définies, qu'il paraît bien qu'A. Daudet a réellement en vue une de ces exploitations agricoles, qui commençaient à prospérer en 1860 sur les coteaux des environs d'Alger :

...« Entre les champs de blé et les massifs de chênes-lièges, un cours d'eau luisait... et tout en admirant cette belle ferme avec ses arcades moresques, ses terrasses toutes blanches d'aube, les écuries et les hangars groupés autour, je songeais qu'il y a vingt ans quand ces braves gens étaient venus s'installer dans ce vallon du Sahel, ils n'avaient trouvé... qu'une terre inculte hérissée de palmiers nains et de lentisques... Dans ces beaux jardins que j'avais sous les yeux... les fruits d'Europe abrités dans un coin d'ombre, les petits orangers, les mandariniers en longues files microscopiques, tout gardait le même aspect... Une cloche sonna : les ouvriers défilèrent sur la route : des vigneron de Bourgogne, des laboureurs kabyles en guenilles, coiffés d'une chéchia rouge, des terrassiers mahonnais, les jambes nues, des Maltais, des Lucquois, tout un peuple disparate, difficile à conduire »...

On ne peut que constater la vraisemblance de la plupart de ces traits : la date de la création de la ferme coïncide avec celle de la fondation de la plupart des centres de colonisation du Sahel, aux alentours de 1840 ; les terrasses et les arcades mauresques rappellent une manière d'architecture bâtarde assez appréciée des premiers propriétaires qui édifièrent fermes et villas aux environs d'Alger ; les ruisseaux ombragés ne sont pas rares dans

(1) Dans le *Nabab* Daudet parle encore du « sirocco d'Afrique qui soulève la poussière en spirale sur le passage des voitures ».

les vallons où se passe l'action, ainsi d'ailleurs que les vergers d'orangers et de mandariniers mêlés aux arbres fruitiers d'Europe ; quant à l'origine et à l'allure « disparate » des ouvriers de la ferme elles correspondent à la réalité.

Après avoir ainsi complété leur connaissance d'Alger et de ses environs, fait provision sans doute, dans les « bazars » décrits plus haut, de quelques bibelots locaux analogues aux fameuses « babouches algériennes » de Chapatin, nos deux touristes retinrent leurs places à bord du paquebot qui devait partir d'Alger le mardi 25 février 1862. Cette fois ce ne fut pas le *Zouave*, quoi qu'en dise le roman héroï-comique de Daudet, qui eut l'honneur d'emmener Tartarin et sa fortune, de retour du pays des « Teurs », mais bien le *Louqsor*, autre navire de la même compagnie Arnaud-Touache. Il suffit en effet de consulter la liste des passagers du *Louqsor* au départ du 25 février, dans l'*Akhbar* du 27, pour y découvrir les noms de Daudet « attaché au Cabinet de S. Exc. le Président du Corps Législatif » et de « Reynaud propriétaire ».

Hormis cette transformation du nom du paquebot, consentie probablement à la vraisemblance (1), les quelques détails de l'embarquement de Tartarin sont fidèlement rapportés :

« Midi ; le *Zouave* chauffe ; on va partir. La-haut sur le balcon du café Valentin, MM. les officiers braquent la longue-vue... En bas la rade étincelle. La culasse des vieux canons turcs enterrés le long du quai flambe au soleil... Voici Tartarin qui descend de la rue de la Marine par le petit marché plein de bananes et de pastèques »...

Il est exact que le départ du paquebot avait lieu à midi, que le café-glacier Valentin, situé rue Bab-Azoun, était, selon l'*Itinéraire de l'Algérie* de Barbier, « le café où l'on

(1) Ne fallait-il pas que Barbassou, capitaine du *Zouave*, « rapatriât » le Tarasconnais « plumé » par le prince Grégory ?

prenait les meilleures consommations, et où se réunissait la meilleure société » (1), que les vieux canons turcs qui existent toujours près de l'Amirauté « servaient (autrefois) de point d'amarre aux câbles des navires » (2) et qu'enfin, en descendant la rue de la Marine, Tartarin devait nécessairement passer devant la petite place Mahon où se tenait à l'époque « le marché aux fruits » (3).

La traversée fut belle et Daudet arriva normalement le surlendemain dans la matinée à Marseille :

« Les deux jours que dura la traversée, Tartarin les passa tout seul dans sa cabine, non pas que la mer fût mauvaise... Puis enfin, un matin, dans une brume d'argent, il entendit, avec bonheur chanter toutes les cloches de Marseille » (4).

Effectivement le bulletin météorologique des 25 et 26 février signale le beau temps accompagné de « vents d'Est et du Nord faibles » (5).

Parmi les passagers du *Louqsor*, indiqués par l'*Akhbar*, se trouve un « colonel d'Etat-major », ce qui expliquerait pourquoi Tartarin voit, au départ d'Alger, « MM. les officiers venir, colonel en tête, par rang de grade, regarder l'heureux petit bateau qui va en France ». Figurent aussi sur la même liste « 32 Arabes pèlerins ». Daudet s'est rappelé dans *Tartarin* cette rencontre ; mais il a situé à l'aller ce souvenir qui datait de son retour :

(1) Cf. aussi Tombarel, *Guide général de l'Algérie pour 1855*, et l'annonce suivante de l'*Akhbar* du 7 février 1861 : « Le sieur Valentin, glacier rue Bab-Azoun, a l'honneur d'informer sa nombreuse clientèle qu'à partir de ce jour on trouvera dans son établissement des glaces, sorbets, entremets et de la glace provenant de ses glaciers d'Aïn-Télasit ».

(2) Barbier, *Itinéraire Hachette*, p. 79.

(3) *Ibid.* p. 86. On pourrait cependant contester qu'en février on trouvât des « pastèques » sur le marché.

(4) *Tartarin de Tarascon*, éd. Fayard, p. 93.

(5) Tartarin peut donc constater que « la rade étincelle » et que la culasse des canons du quai d'Alger « flambe au soleil ».

en effet, parmi la société « aussi joyeuse que nombreuse » qui accompagne le Tarasconnais de Marseille à Alger, l'auteur mentionne « un riche musulman qui revient de la Mecque ». Cependant la vision de ce pèlerinage embarqué vers Marseille, pour, de là, gagner Alexandrie et l'Orient, a vivement frappé l'imagination du jeune écrivain et il en a tiré, outre un joli « crayon » d'artiste, un poétique symbole, où s'exprime sa sensibilité délicate et rêveuse. La page nous a été conservée au nombre des fragments relevés dans les *Notes sur la vie* :

« C'est quelque chose de très touchant à voir sur le pont des navires, les Arabes en guenilles partant pour Alexandrie ; ils ont tout quitté ; ils font leurs dévotions sans rien dire, sont malades silencieusement, reçoivent la pluie, le vent, des coups de mer... puis ils débarquent, s'en vont par bandes, prient cinquante jours afin de se purifier. Tout bon musulman doit faire une fois en sa vie l'effort de ce voyage.

Quelques-uns l'entreprennent en grands seigneurs, mais la plupart en pauvres, s'embarquent sans le sou, sèment leurs cadavres tout le long de la route. Mais au retour que d'histoires à raconter, les yeux encore éblouis des lampes de vermeil dans la fraîcheur des mosquées ; beaucoup en restent ravis pour toute leur existence.

J'en connais, moi, qui tentent aussi ce voyage à la Mecque, toujours beau et glorieux en tout cas, même lorsque l'on tombe en route ; et ceux qui n'ont pas fait dans l'Art cet effort-là, qui ne se sont jamais embarqués pour le chanceux et long voyage, ceux-là n'étaient pas de vrais artistes » (1)...

Assurément Daudet l'était, lui, qui s'embarqua pour un voyage de réalité et de rêve, vers un pays de lumière et d'illusion, qui tentait sa jeunesse aventurière et son imagination de poète fantaisiste. Parti pour goûter l'enchantement d'un Orient tout proche, dont le prestige était encore intact auprès des écrivains et des peintres du temps, il avait abordé les rivages africains, avec une belle curiosité de jeunesse, avide de contempler, de rêver,

(1) *Notes sur la vie*, éd. Charpentier-Fasquelle, p. 62.

de s'enthousiasmer. Et depuis son départ jusqu'à son retour, jusqu'au moment où il quitta le pont du navire qui le ramenait vers Marseille, il n'avait cessé d'ouvrir les yeux sur les réalités qui s'offraient à son observation, aiguisée par l'attente. Nous avons pu voir, en suivant pas à pas, autant qu'il a été possible de le faire, les démarches du voyageur, quelle ample moisson de souvenirs il sut cueillir en cette excursion de deux mois. Il nous a été donné de constater combien furent précises les notes qu'il accumula⁽¹⁾, combien fidèlement il les utilisa dans son œuvre.

On peut assez clairement discerner ce que furent ses impressions avant que la méditation, la fantaisie, l'imagination du conteur les aient stylisées. Il emporte en sa mémoire un certain nombre de grandes visions claires

(1) Daudet déclare lui-même dans *Trente ans de Paris* qu'il « collectionne depuis trente ans une multitude de petits cahiers » où il enregistre ses observations ; le *Journal des Goncourt* (t. ix) fait remonter cette habitude chez l'écrivain à 1858. E. Daudet dans *Mon frère et moi* affirme que quand son frère « revint d'Algérie, ses carnets s'étaient enrichis d'une multitude d'indications précieuses ». Enfin il nous a été permis de remarquer souvent, au cours de cette étude, que certains détails avaient été employés plusieurs fois par l'écrivain en des ouvrages différents, sans que la forme en fût sensiblement modifiée. Ce qui semble bien trahir le procédé de l'auteur, travaillant sur des notes préalablement fixées sur le papier.

La minutie de l'observation de Daudet va jusqu'au souvenir des expressions ou des prononciations locales : il compte souvent en « douros » (*Tartarin*, pages 47 et 54, *Contes du Lundi* (*Un décoré du 15 août*), p. 90 ; il dit le « gouvernement » pour le siège du gouvernement général (*Tartarin*, p. 70) ; il montre les « goums » qui font « parler la poudre » (*Tartarin*, p. 82) ; il déclare que « pour le zouave, dépouiller l'Arabe ou le Colon n'est pas voler c'est *chaparder*, *faire son fourbi* » et il souligne l'expression (*Souvenir d'un homme de lettres : Les nounous*) ; il note les déformations caractéristiques des mots français dans la bouche des Arabes : « l'Emberour » pour « l'Empereur » (*Un décoré du 15 août*), « mouci » pour « monsieur » (*Tartarin*, p. 79), « Daoudi » pour « Daudet » (*Trente ans de Paris : Première pièce*), « zouge » pour « juge » (*Lettres de mon moulin*, p. 109) ; il orthographie « beurnouss » conformément à la prononciation, etc...

qui se détachent en larges fresques dans ses notes : un Alger blanc de linge sur un ciel d'azur, un dédale de ruelles obscures qui grimpent capricieusement, une route poussiéreuse qui s'anime d'un tumulte de gens et de choses hétéroclites, un défilé romantique au milieu de roches chaotiques, une petite ville de garnison un peu somnolente, écrasée sous la majesté du Zaccar mais dominant un paysage de riantes vallées, un caravansérail perdu aux confins de la civilisation, égayé par l'arrivée d'une diligence ou d'un détachement de soldats, une immense plaine lumineuse où la vue se perd dans la transparence des horizons, un verger d'orangers précieusement poudré par la neige, une ferme du Sahel dans l'affairement du travail matinal et le décor d'une végétation luxuriante et composite, etc...

A ces grandes visions s'accrochent des détails typiques et précis, d'une tonalité souvent réaliste, d'une couleur volontiers violente, sur les bazars d'Alger, les boutiques indigènes, les cafés maures, les marchés arabes de l'intérieur, l'aridité de la terre, la pouillerie des habitants, sur le paysage, la vie, les mœurs.

Devant ces réalités, l'artiste, le poète s'émeut : soit qu'il admire la grandeur des horizons, la splendeur des couchants, la beauté captivante, impérieuse de la lumière ; soit qu'il discerne dans le calme et la solitude des nuits du caravansérail ou sous la tente de quelque chef indigène l'impression de sauvagerie primitive, de simplicité biblique, que ressent plus délicatement ce jeune parisien subitement transplanté des cafés de la Bohême et des salons littéraires de la capitale « tout au bout de l'Algérie », dans une contrée que la civilisation n'a guère pénétrée.

Et pourtant, déjà s'impose aussi une sorte de déception, qui va s'accusant, à mesure que le voyageur entre mieux dans la connaissance du pays et des mœurs. C'est, sans parler de ses déboires de chasseur dont il prenait

gaïement son parti, la désillusion de constater combien cet Orient, qu'il avait rêvé grandiose, sur la foi des descriptions du temps, se révélait à l'épreuve pitteux et miséreux ; combien étrange et parfois baroque s'affirmait, en ces contrées où s'affrontaient l'Orient et l'Occident, le contact de deux civilisations promptes à échanger les plus médiocres de leurs conceptions et de leurs produits ; combien envahissante était l'emprise de la soldatesque dans ces villes hier semi-orientales, aujourd'hui livrées au désœuvrement des « corps de garde » de garnison ou au bon plaisir des bureaux arabes ; combien décevants enfin étaient les souvenirs livresques, comparés à la réalité :

« Je ne peux pas me rappeler sans sourire le désenchantement que j'ai eu en mettant le pied pour la première fois dans un caravansérail d'Algérie. Ce joli mot de caravansérail, que traverse comme un éblouissement tout l'Orient féérique des *Mille et une nuits*, avait dressé dans mon imagination des enfilades de galeries découpées en ogives, des cours mauresques plantées de palmiers, où la fraîcheur d'un mince filet d'eau s'égrenait en gouttes mélancoliques sur des carreaux de faïence émaillée ; tout autour, des voyageurs en babouches, étendus sur des nattes, fumaient leurs pipes à l'ombre des terrasses, et de cette halte montait sous le grand soleil des caravanes une odeur lourde de musc, de cuir brûlé, d'essence de rose et de tabac doré.

Les mots sont toujours plus poétiques que les choses. Au lieu du caravansérail, que je m'imaginai, je trouvai une ancienne auberge de l'Ile-de-France, l'auberge du grand chemin, station de rouliers, relais de poste... Il y avait loin de là à mon rêve des *Mille et une Nuits* » (1)...

Désabusement ressenti par bien d'autres voyageurs avant lui, signalé aussi par Théophile Gautier, qui l'avait vraisemblablement connu lui-même, bien qu'il n'en convînt pas toujours aussi volontiers :

« Les récits des historiens, des voyageurs, composent au fond de l'âme une sorte de géographie chimérique que con-

(1) *Contes du Lundi : Le Caravansérail.*

trarie souvent la véritable et c'est là un des désenchantements du touriste. Il voit crouler, une à une, devant lui les villes merveilleuses qu'il s'était créées avec la libre et riche architecture de l'imagination » (1)...

Avec ses souvenirs émouvants ou décevants, ses croquis réalistes et ses impressions de poète, Daudet eût pu, dès son arrivée à Paris, composer un journal de voyage présentable, s'il eût été possédé de la hâte du néophyte impatient de publier. Il préféra attendre que le temps eût patiné ses souvenirs. Il n'aimait guère, en effet, l'éclat trop neuf et la précision trop crue des notations immédiates de la réalité : témoin cet aveu conservé dans les *Notes sur la Vie* :

« Rien d'ennuyeux comme les relations de voyage, rien de charmant comme les impressions : le précis — le flottant » (2).

Il se plaisait aux souvenirs poétisés, stylisés, estompés comme en un rêve, par le recul des années :

« Retrouvé, lit-on encore dans les mêmes confidences posthumes (3), des pages de notes, voyages, courses, paysages, d'il y a trente ans ! Absolue sensation de rêve de tous ces morceaux de ma vie. Rêvé, pas vécu ! » (4).

Ce sont là des scrupules d'art qui inquiètent tous les vrais écrivains. Vers la même date, Flaubert et Sainte-Beuve s'efforçaient de les faire partager à Feydeau, qu'ils voyaient trop pressé de faire imprimer, dès son retour d'Alger, une relation de son séjour en Algérie :

« Je repousse absolument, écrivait Flaubert, l'idée que tu as d'écrire ton voyage : 1° parce que c'est facile ; 2° parce qu'un roman vaut mieux. As-tu besoin de prouver que tu sais faire des descriptions ? »...

(1) *L'Orient*, éd. Fasquelle-Charpentier, t. 1, p. 181.

(2) *Notes sur la vie*, éd. Fasquelle-Charpentier, p. 22.

(3) *Ibid.*, p. 103.

(4) Cette note paraît bien se rapporter au voyage en Algérie.

« Ne voyez-vous pas d'inconvénient, disait de son côté Sainte-Beuve, à éclater si brusquement par des impressions publiées pendant votre voyage même ?... J'aimerais mieux que vous attendissiez un peu. Amassez, voyez, faites vos cartons : le tableau viendra après » (1)...

Ces judicieux conseils, partant de critiques si autorisés, peuvent nous convaincre que la méthode de Daudet était la bonne. Il se borna à tirer de son voyage, un an après sa randonnée africaine, une nouvelle sans grande importance : *Chapatin le Tueur de Lions*, qu'il publia dans le *Figaro* du 18 juin 1863. Puis il laissa mûrir au fond de sa mémoire tout ce qu'il avait vu, senti, observé au pays de la lumière et des mirages. Et sur cette trame précise, faite de souvenirs vécus, le temps et l'imagination accomplirent leur œuvre. Dans quel sens et sous l'influence probable de quelles circonstances ? C'est ce que nous essaierons maintenant de déterminer.

(A suivre).

J. CAILLAT.

(1) Cité par M. Martino : *L'Œuvre Algérienne* d'E. Feydeau, *Revue Africaine* du 3^e trimestre 1909, p. 151.